

La cruche cassée

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Réval, Gabrielle (1870-1938). La cruche cassée. 1904.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

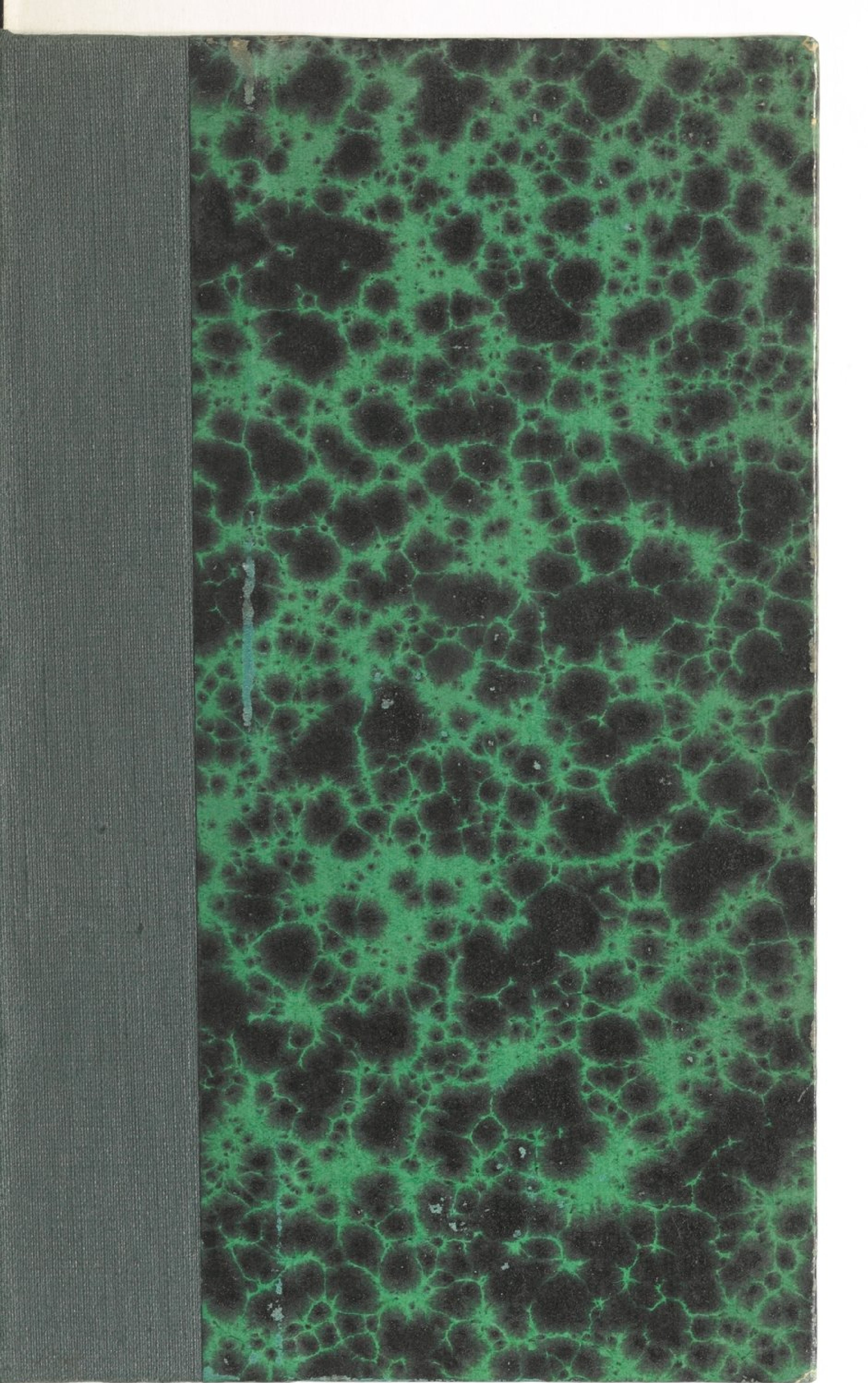
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

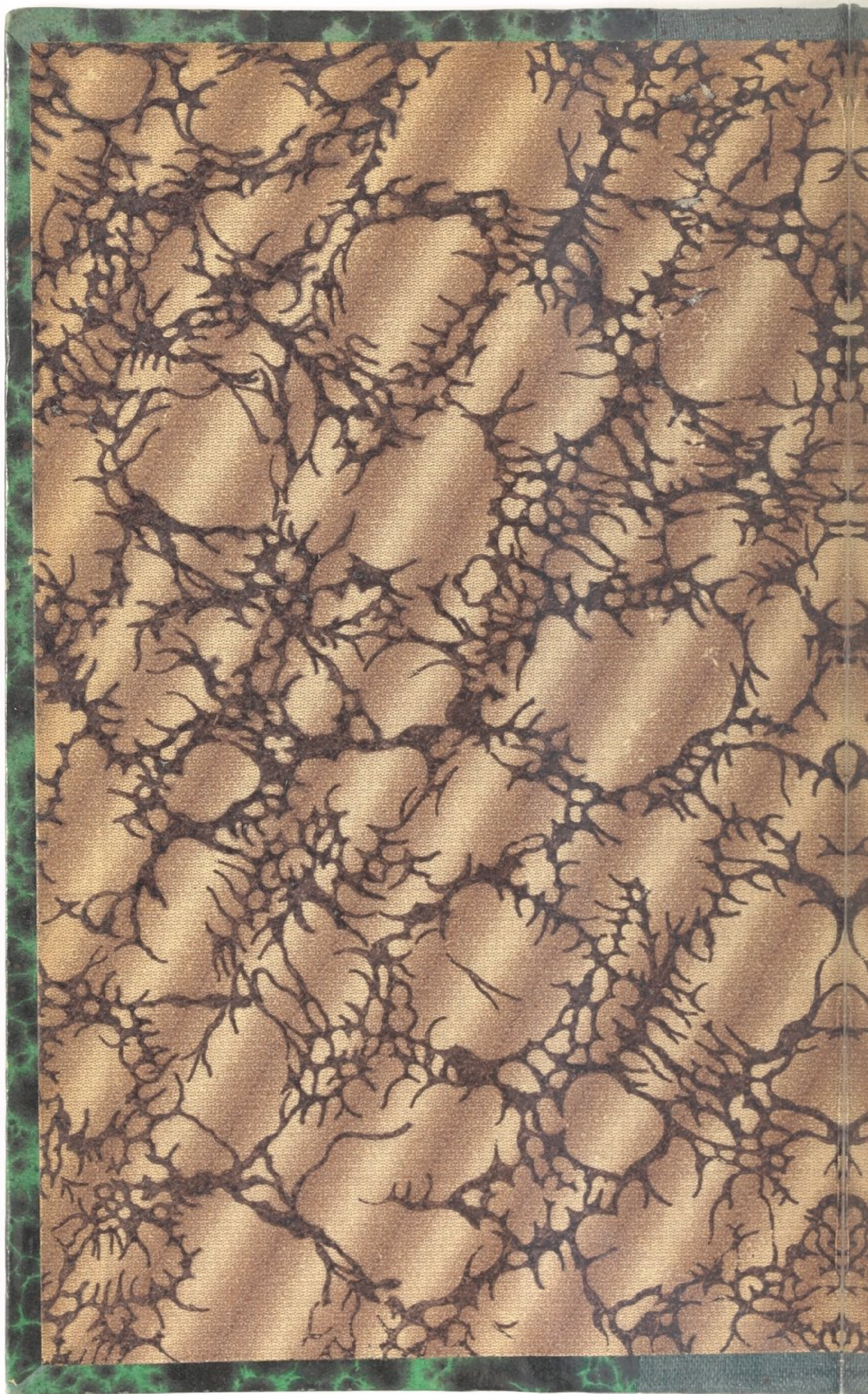
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

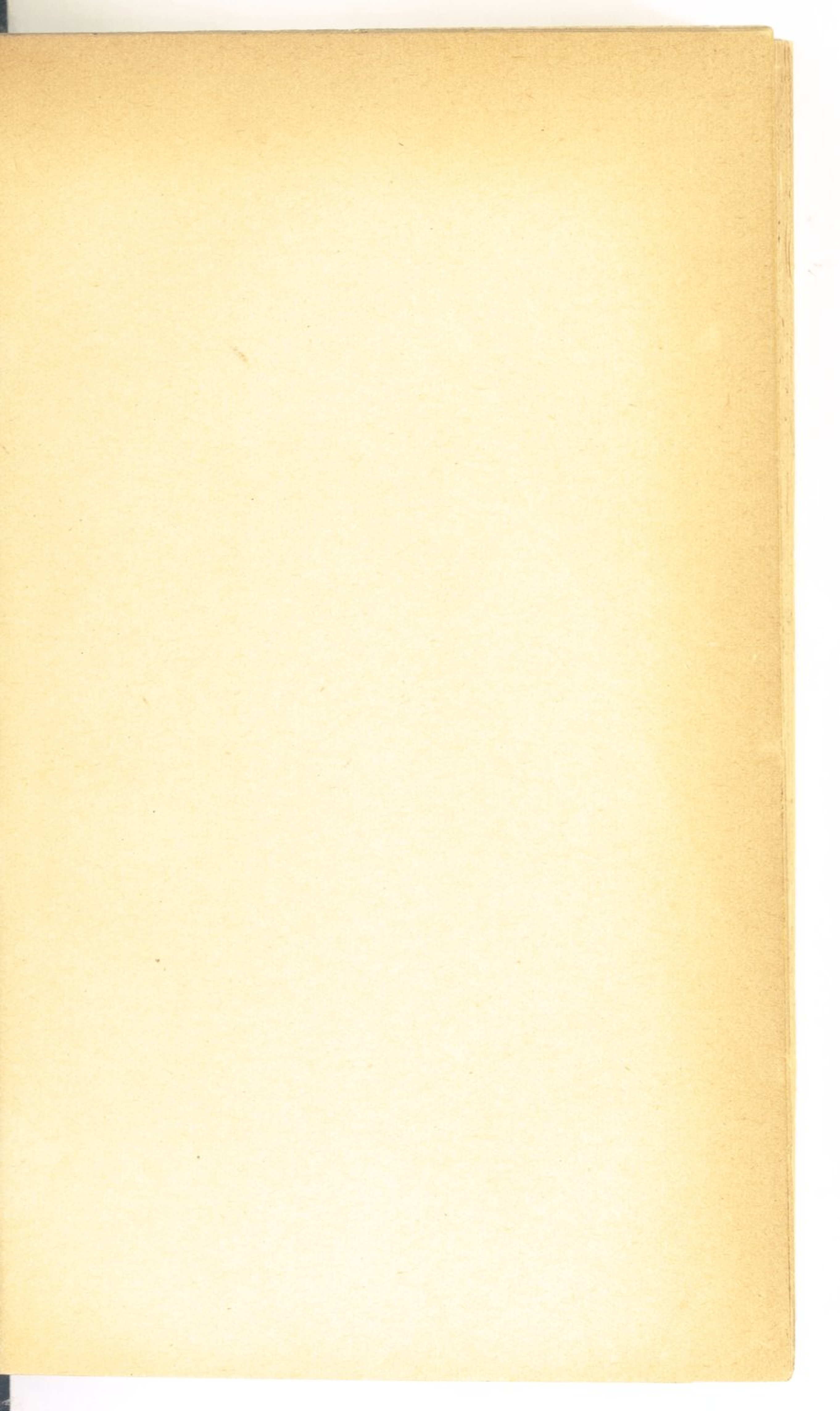
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.







JACQUESON



Conserver la couverture

G. RÉVAL

La

Cruche Cassée



— ROMAN —

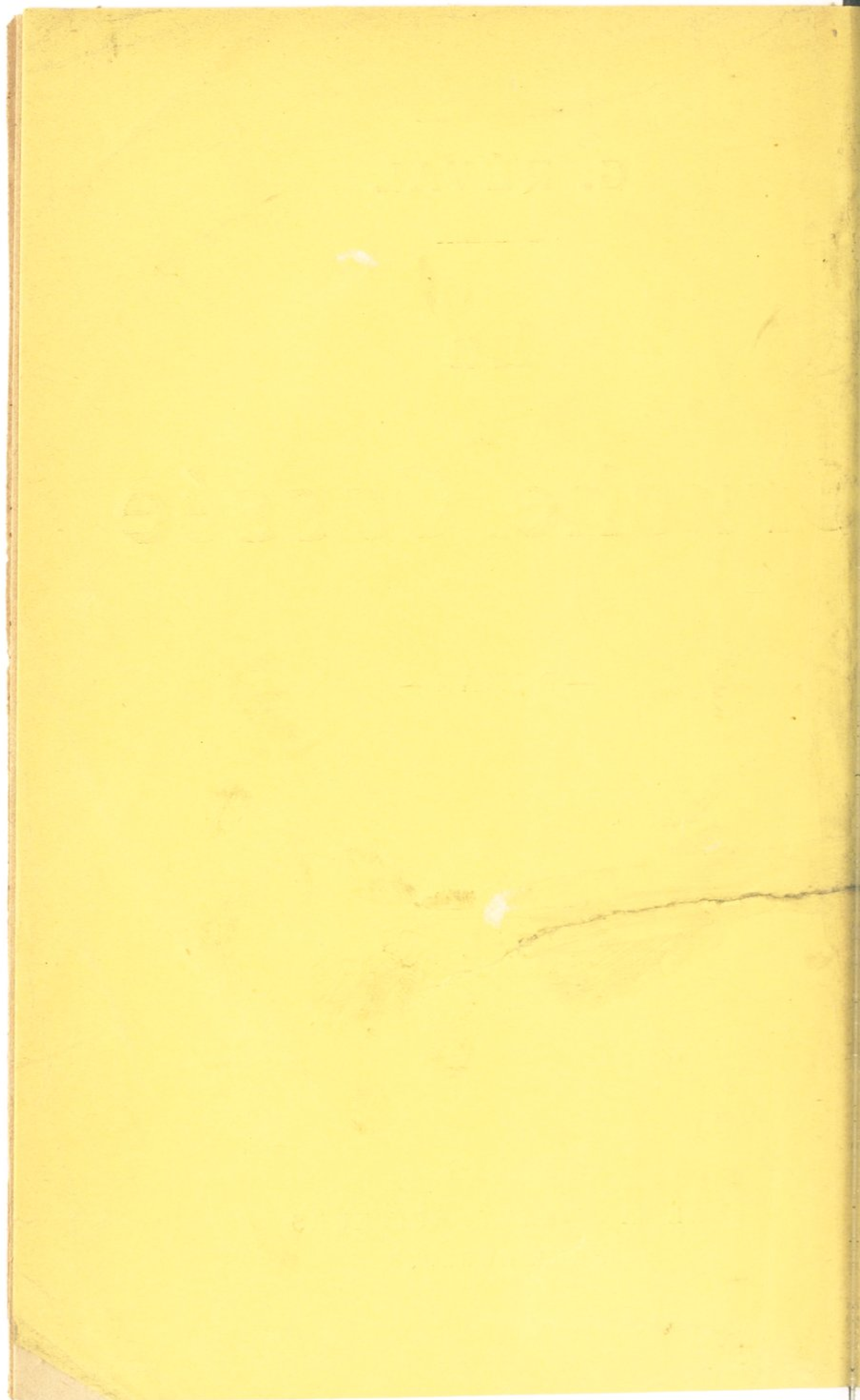


3179

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3





LA CRUCHE CASSÉE

Y²
8.1

54756

DU MÊME AUTEUR

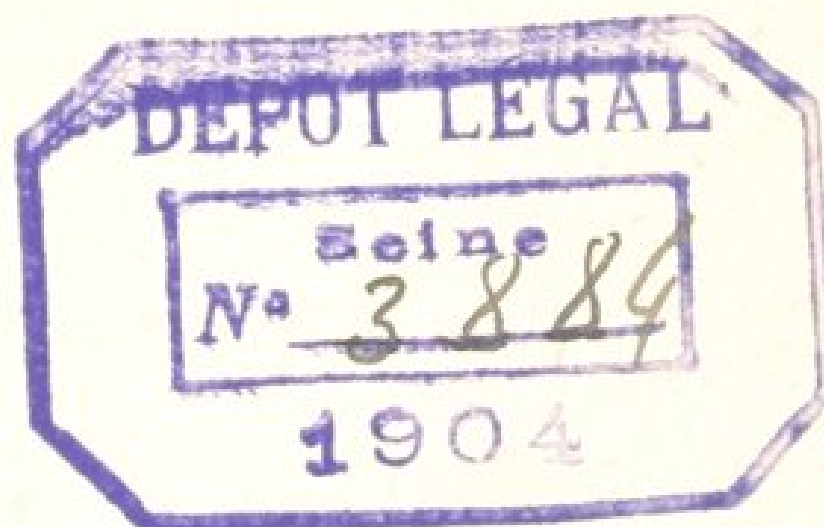
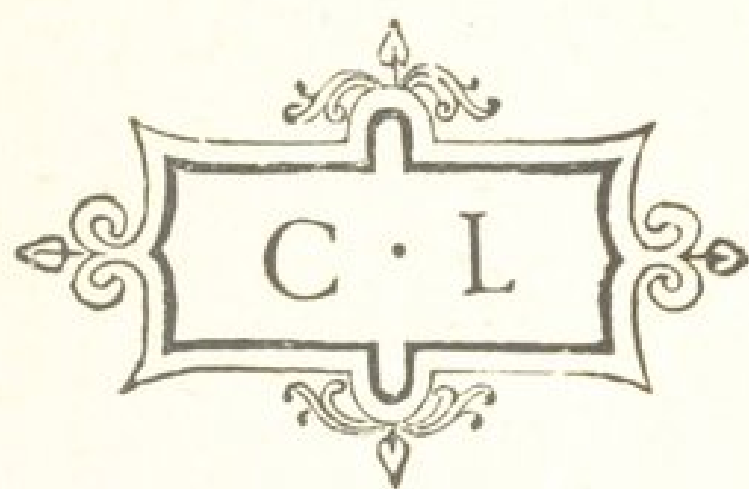
Format in-18.

UN LYCÉE DE JEUNES FILLES.	1 vol.
LES SÈVRIENNES	1 —

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

G. RÉVAL

LA CRUCHE CASSÉE



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

LA CRUCHE CASSÉE

PREMIÈRE PARTIE

I

— Ohé!... Ohé!...

— Ohé, murmure l'écho affaibli.

— Où êtes-vous ? reprend une voix qui se fait grondeuse.

Du fond du taillis, deux jeunes filles répondent aussitôt :

— Ohé, maman, nous sommes là !

— Pourquoi ne répondiez-vous pas ? il y a une heure que je vous cherche, reprit la voix irritée... Ne vous écartez plus... Vous ne connaissez pas la forêt... Et Charles, où est-il ?

— A la plaine Grand-Chien, maman ; il est allé voir si les champignons poussent.

— Je voudrais bien savoir qui lui a permis de vous quitter ? Ce galopin me fera mourir d'inquiétude !

Par-dessus les buissons qui les cachent, Aline entend

le petit clappement de bouche qui révèle l'impatience et le mécontentement de sa mère, et, se penchant vers sa petite sœur Suzanne, elle murmura très bas :

— Pauv'p'tit frère, tu seras encore « savonné » ce soir !

— C'est vrai, mais, maman est trop sévère !... Elle voudrait que Charles, qui a dix-sept ans, restât à ses trousses comme un toutou ! Tu sais, reprit l'enfant, il n'est pas du tout à la plaine Grand-Chien, il est allé à la maison forestière porter des muguets à Lisette, qui repasse la lessive de la Lisa Chassey.

— Pauv'p'tit frère ! murmure encore Aline.

Et la forêt retomba dans un silence nonchalant.

On était à la fin d'avril ; après un hiver tardif, en grande hâte, les feuilles avaient poussé ; aux pointes des arbres, on avait vu luire d'abord de petits éclats diamantés, puis au premier coup de soleil, le dôme de la forêt s'était embrasé de feux discrets, comme si le gel ayant brisé les vitraux d'une invisible cathédrale, en avait projeté les poussières lumineuses sur l'arc immobile des branches. Maintenant le toit léger des feuilles frissonnait.

Au pied des arbres s'élançaient les nouvelles frondaisons ; si proches encore de la terre, elles semblaient ne pouvoir s'en détourner ; l'arc souple des ronces tendrement traînait sur les mousses ; les folioles repliées des jeunes cytises se balançaient en grappes, comme un essaim de cigales fatiguées du premier vol. Ainsi, chaque année, les cimes majestueuses redressent au-dessus de la colline, comme un roc vivant, leur masse verte ; roc aux stries délicates, poreuses, buvant l'eau et le soleil qu'un prodigieux

travail, par des réseaux puissants et minuscules, draine jusqu'au cœur de la terre.

Depuis une semaine, le sol, jonché de poussières mortes, de feuilles, de branchelettes, d'aiguilles de pins, ou gris comme le lin des quenouilles, disparaissait à son tour sous la montée verdoyante des mousses. Après le Joli-Bois, frêle rameau dont les capsules de corail distillent une odeur ardente de musc, après les pâles violettes, c'était enfin, dans toute l'Argonne, la floraison du muguet.

Dans les villages, les jeunes filles s'en vont au bois remplir leur panier de fleurs nouvelles; c'est la saison propice aux fiançailles. Le dimanche, après les vêpres, filles et garçons, se tenant par le bras, montent vers la forêt; ils reviennent deux par deux, les mains pleines, chantant :

Voici le joli mois de mai.

Avril passé,

Je ne puis tenir mon cœur

De joie chanter.

O Trimazos¹

C'est le mai, le beau mai

C'est le joli mois de mai.

Ma bonne dame, vous savez

Notre beau mai s'en va-t'-aller,

Tirez la bourse et ouvrirez

Cinq ou six sous à nous donner

O Trimazos

.
.

1. Trimaza... fillette endimanchée qui, dans quelques localités de Lorraine, va en mai, avec ses compagnes, quêter pour orner l'autel de la sainte Vierge, en chantant une requête nommée Trimaza ou Trimazo.

Les bois sentent bon. Dans l'allée où madame Robert attend, assise sur l'herbe, son journal ouvert sur les genoux, les mains soigneusement gantées et le visage tout encapuchonné dans une « hâlette » de mousseline blanche, l'odeur fraîche voltige au ras de la terre. Le moindre coup de vent, le vol d'un oiseau, lui envoient par bouffées le parfum des muguet, et bien que son âme demeure indifférente devant le charme des arbres et des coteaux qui enveloppent Gondreville, elle ne peut s'empêcher de répéter avec satisfaction :

— Quelle fraîcheur... qu'il fait bon dans ce pays!... Allons, j'ai été bien inspirée de venir dans ce petit trou ; les riches propriétaires ne manquent pas, je caserai Aline très facilement ; quant à Suzie, j'ai le temps d'y songer ; mais pour mon aînée, il faut poser des jalons. Dimanche prochain, je déciderai le capitaine à faire une visite au maître de forges ; peut-être nous invitera-t-il à déjeuner le dimanche suivant, avec monsieur le curé ou le docteur Vimart.

Assise à l'ombre et rassurée par le voisinage de ses filles, madame Robert reprend la lecture passionnante de son feuilleton.

Là-bas, dans le taillis, Aline et Suzanne continuent la cueillette commencée, partout, des grelots blancs ; ici, où le soleil glisse, le muguet commence à jaunir, et sa chair pulpeuse se borde d'un mince liséré d'or ; plus loin, il est encore mystérieusement enfermé dans son cornet de verdure ; ailleurs, l'enveloppe crève et la fleur jaillie, reste posée comme un papillon immobile. Une nappe blanche s'étend sous les buissons, les doigts infatigables d'Aline ramassent les fleurettes neigeuses ; Suzie, un peu lasse, pétrit son bouquet et

frotte ses joues, son cou, ses jambes nues, avec les pétales embaumés. Aline se défend contre les espiègleries de sa petite sœur, qui veut à présent lui frottailler le visage.

— Non, non, laisse-moi tranquille, tu « bouchonneras » Charles avec tes fleurs.

— Vilaine, fait Suzie, pourquoi ne veux-tu pas jouer?... Laisse-moi t'embrasser au moins.

La grande sœur ouvre ses bras, la gamine impétueuse s'élance et se roule comme une jeune chienne, ivre de gambades, loin de son maître.

— Allons, allons, petite folle, tu vas me mettre en pièces, sois sage, regarde le miracle.

Aline tient devant elle une « toquée » de muguet.

— Désigne-moi les différentes parties de la plante, comment appelles-tu ça ?

— Pé-don-cule, répond l'enfant, très fière pour ses douze ans, de savoir un peu de botanique.

— Quelle famille ?

Suzie cherche, fait la moue, et risque : une liliacée !

— Très bien ! Oh ! ma chérie, comme il fera bon venir souvent au bois, nous étudierons toutes les plantes. Charles emportera sa boîte verte et nous composerons un herbier lorrain.

— Avec des petites pancartes dans le bas, insiste Suzie ; on écrira en ronde : « Cueilli dans les bois de Gondreville en mai, juin, juillet, etc., par mademoiselle Aline Robert.

— On mettra aussi Suzanne Robert !

— Vrai?... il faut que je t'embrasse encore.

Et aussitôt deux baisers sonnent sur les joues de la

grande sœur, qui du même coup, voit son chignon défait.

— Tu embrasses trop fougueusement, Suzie, tu vas comme la tempête!

— Dis donc, reprend la gamine, le docteur Vimart nous dira les noms des fleurs en latin.

— Oui, il nous indiquera aussi les noms en patois; dans ce pays-ci, il y a des noms de fleurs qui sont si jolis!

— C'est vrai. Tiens, le TERENCE, qui voulait nous tirer la bonne aventure, m'a dit l'autre jour en parlant de toi, qu'avec tes yeux bleus et ta chevelure blonde, tu ressemblais à cette fleur des blés qu'on appelle : *les cheveux de Vénus*! Moi, il m'a dit que j'avais des yeux violets comme la *fleur de la Passion*! Tu connais cette fleur-là?

— C'est, je crois, une clématite très large et très sombre, une fleur triste.

— Alors il est fou, le TERENCE?

— Non, c'est une façon de poète, répond la jeune fille, en reprenant une à une les brindilles de muguet, qu'elle serre en touffe, pour les envelopper ensuite d'une collerette de feuillage.

— Dis, grande sœur, interroge Suzie après quelques instants de silence, n'aimes-tu pas mieux être à Gondreville qu'à Chaumont? il fait bon ici, on est libre!

— Il fait bon, opine distraitement l'aînée.

— Oh! moi, je suis si contente! on joue, on court, on sort sans chapeau, sans gants. Papa m'a promis de m'emmener à la chasse: c'est moi qui tirerai la ficelle du miroir, quand on ira chasser les alouettes,

et puis je pêcherai à la ligne. Tous les soirs, je veux aller voir traire les vaches chez la Lisa ; je connais déjà la bergerie, j'ai vu teter les petits moutons, ils faisaient comme ça.

Et Suzie simule la bouche gourmande, les coups de tête que l'agneau envoie dans le ventre de la brebis.

— Toi, tu n'oses pas aller voir les cochons, quand on leur donne des pommes de terre, ils grognent, j'en tremblais derrière le tablier de Lisette. Tu sais, tu n'aurais pas fait la fière, les cochons mangent les petits enfants.

— Ils ne t'ont pas mangé la langue, quelle « trarelle » !

— Je suis contente, na, je suis bien, toute seule près de toi ! Et puis les bois me donnent envie de rire, de chanter... Je suis un peu en ribote, fit l'étourdie, j'ai trop respiré ces fleurs. Ça ne te fait donc rien, ma grande, d'être lâchée dans la forêt ? tu es si raisonnable !

— Mais si, cela me trouble délicieusement comme toi, ma chérie, mais j'ai envie de me taire, de ne plus bouger, de devenir tout à coup un brin de muguet, ou une ronce, ou bien une feuille : les arbres sont heureux, eux aussi, mais ils ne parlent pas.

— Et l'oiseau ? est-ce qu'il n'est pas le gosier de la forêt ? Moi, je suis ton petit oiseau, je parle pour ma sœur l'arbre et mon frère le muguet.

Les deux jeunes filles restent un instant à se regarder. Aline vient d'avoir vingt et un ans et Suzie en a douze à peine, il n'y a pourtant pas entre elles une grande différence de taille. L'aînée porte à peine la tête de plus que sa cadette ; son jeune corps souple,

serré étroitement dans une ceinture, se meut, libre dans une robe de toile bleu foncé ; le cou, bien dégagé, est encadré par un grand col de piqué blanc ; Suzie porte le même costume que sa sœur, mais la jupe s'arrête à mi-jambe, découvrant un mollet bruni, un peu velu, au-dessus de la chaussette bleue ; la taille, encore un peu carrée, promet une ligne élégante lorsque le corps sera vraiment formé.

Aline a une chair de lait, un grain de peau d'une rare finesse. Le matin, sa toilette finie, ses joues sont si fraîches, qu'on les dirait poudrées d'une poudre de rose, mêlée à un impalpable givre. Ses traits sont d'un modelé délicat, un peu enfantins, peut-être ; les joues rondes, le menton en amande, la bouche très rieuse s'ouvre d'instinct pour sourire à tous, laissant voir jusqu'au fond, des dents immaculées ; un petit nez de chatte ; un front blanc et des yeux clairs s'ombrant du léger nuage, que projettent dans l'eau vive du regard les longs cils retroussés.

Les cheveux d'Aline ont une teinte cendrée, elle les noue négligemment au bas de la nuque, leur laissant le pli soyeux d'une ondulation naturelle, tandis que Suzanne, très fière de son chignon, inauguré aux premières chaleurs, pique au sommet de la tête, comme une crosse d'archevêque, ses cheveux noirs tordus. Aline a une joliesse rustique, Suzie sera belle. Madame Robert ne cache point l'admiration que lui inspire la petite fille, et plus d'une fois elle a dit au capitaine, en regardant Suzanne :

— Avec ses yeux sombres et sa tournure de duchesse, nous n'aurons pas de peine à lui trouver un mari. Pourquoi notre aînée n'est-elle point aussi séduisante ?

La plus grande préoccupation de madame Robert, depuis six mois que le capitaine a pris sa retraite, est de préparer le mariage de ses filles. Elle connaît trop la vie militaire, ses exigences, pour souhaiter que ses enfants, qui n'ont point de dot, épousent des officiers. D'ailleurs, qui pouvaient-elles trouver au régiment? un lieutenant sans avenir, ou un commandant près d'être retraits. C'était trop maigre en vérité. Suzie surtout méritait mieux.

Ne serait-il pas plus sage d'aller planter ses choux dans un petit trou, moitié ville, moitié village, où la vie ne serait pas très chère, où la moindre toilette paraîtrait du luxe, où l'on pourrait, peut-être, ne pas continuer à s'endetter, et vivre comme des gens riches avec les trois mille francs de retraite du capitaine? Quelles jeunes filles pourraient éclipser les siennes, si bien élevées, instruites! — Aline avait son brevet élémentaire, Suzie aurait son certificat — toutes deux avaient le chic des grandes villes et l'usage du monde, elles sauraient recevoir, au besoin même aider leur mari à jouer un rôle politique dans le canton. Que de qualités et de charmes! Madame Robert ne doutait pas de l'avenir de ses filles: le tout était de passer au crible les situations et les fortunes, afin de réserver pour Aline et Suzie ce que Gondreville comptait de meilleur.

Dans ses calculs, madame Robert n'oubliait jamais de mettre en balance, du côté gendre, la fortune; du côté de ses filles, l'ascendance nobiliaire. « Ma mère, disait-elle volontiers à ses amis, avait épousé en secondes noces, le fils d'un baron de l'Empire, le baron Ledoyen; ils n'eurent point d'enfants, mais

mon beau-père m'aima toujours comme sa propre fille, n'est-il donc pas légitime que l'illustration des Ledoyen rejaillisse sur moi et sur ma race, à défaut d'héritier direct ! » Et dans le ménage du capitaine Robert, l'illustration des Ledoyen, barons de l'Empire, avait été la cause de tous les maux, car l'épouse, trichant avec la loi, n'avait apporté qu'une dot fictive et, par orgueil, pour ne pas déchoir d'une situation si enviable, elle avait écarté les petits parents et les petits amis, n'ayant commerce qu'avec les femmes des officiers supérieurs et des principaux fonctionnaires. Par sa vanité et sa hauteur, elle s'était fait haïr au régiment, et malgré ses avances, la politesse de ses sourires, elle n'avait su encore gagner à Gondreville aucune réelle sympathie.

Suzie avait hérité de l'orgueil maternel ; mais sa jeunesse et son bon cœur corrigeaient sa morgue instinctive. Aline et son frère Charles avaient les goûts simples, l'âme un peu fermée du père ; la jeune fille était plus timide, le garçon plus farouche, tous deux souffraient silencieusement de la tyrannie domestique qu'exerçait leur mère. Par avance, madame Robert avait décrété que ses filles se marieraient richement, que son fils entrerait à Saint-Cyr : Après l'échec de celui-ci au baccalauréat, elle s'était rejetée sur Saint-Maixent ; Charles la laissait dire, bien décidé à faire son service, mais à ne pas rester au régiment. Le capitaine dressé à l'obéissance, assoupli par vingt-cinq ans de domination conjugale, approuvait tous les projets de sa femme. Pas de discussion, pour avoir la paix...

— Comme il fera beau demain, Aline ; regarde, voilà les cousins qui dansent.

L'heure est délicieuse : les feuilles, voilant le soleil, laissent tomber sur les jeunes filles une lumière verdâtre, dorée et chaude, comme la lumière qui traverse les raisins mûrs. Point de bruit dans la forêt, seule l'aile infatigable des moucheron vibre...

Aline ne répond rien, et continue ses bouquets. A quoi songe-t-elle ? A cette vie militaire abandonnée pour toujours, à quelque bel officier, au rêve de sa mère qui escompte déjà les vieux usages du pays pour faire *donner* sa fille avec le plus riche garçon de la contrée ? Au *rapport* de Maret, où l'on danse à corps perdu ?

Elle est distraite, sa pensée s'éparpille, il lui semble qu'elle se dissout dans la forêt ; c'est après des heures tristes, de la béatitude inconsciente. Cette vie nouvelle à la campagne l'étourdit, tout est l'objet d'une surprise ; les gens l'étonnent par leur caractère, leurs paroles, leurs préjugés si étroits ; il lui semble que tout le passé est enfermé dans cette petite ville, comme la mer l'est parfois dans un coquillage, qui rapetisse ses hurlements et fait trembloter les cris du large. Elle sent autour d'elle et de sa famille, une vague méfiance, une sourde antipathie ; que faut-il faire pour captiver ces voisins, ces amis ? Le changement de vie est si brusque que, autour d'elle, Aline voit tout se retrécir, et qu'elle n'ose rien dire, rien faire, pour mettre son cœur à nu.

— Vivent les bois ! Quelle journée charmante ! comme il fera bon revenir en famille, continuer les cueillettes. Allons ! hop ! Suzie, courons rejoindre maman, mes bouquets sont finis, la maison va embaumer comme une chapelle.

Suzie n'a pas attendu l'invitation de sa sœur ; d'un bond elle se relève, secoue la mousse et les feuilles qui couvrent son giron, se frotte la jambe un peu ankylosée par la fraîcheur de l'herbe.

— Attends une minute, je vais gratter mes fourmis...

Et voilà la gamine qui s'élance vers un jeune chêne, l'entoure de ses bras, noue ses jarrets grêles sur l'écorce et avec le joyeux « O hisse » des travailleurs tirant sur la corde d'un palan, grimpe à l'arbre. Comme elle atteint la première branche, on entend un crissement d'étoffe déchirée ; c'est la jupe de Suzie qui est fendue du haut en bas. La petite, effarée, se balance et, au risque de se casser le cou, lâche la branche et se laisse tomber à terre.

Aline accourt :

— Tu m'as fait peur, qu'est-ce qu'il y a ?... Montre ta robe... que va dire maman ?...

Penaude, la petite, à bout de bras, attrape le bas de sa jupe et montre deux panets ! La fente est juste au milieu... Comment cacher l'accident ? Ni fil, ni aiguilles ! Si seulement la mère ne s'en apercevait pas ; une fois à la maison, on ferait une couture sous le pli. Alors, ni vu ni connu, je t'embrouille.

— Allons, ne pleure pas.

— Si, si, maman va me gronder, sanglote la petite, maman me donnera une gifle... je ne veux pas de gifles, moi !

— Si tu ne veux pas de gifles, espèce de marmouset, il faudra commencer par ne point désobéir. Est-ce que à ton âge on joue encore au garçon ? Je vous demande un peu, aller dénicher les nids, faire le

poirier ! Ma Suzie, seras-tu raisonnable, maintenant ?

— Oui, oui, suffoque la petite ; mais cache ça, je t'en supplie, cache ça, que maman ne le voie pas.

Aline, tant bien que mal, referme la déchirure avec des épingles ; mais comment faire ? Au premier coup d'œil, madame Robert verra l'accident.

— Si on mettait des feuilles ?... quelle idée ! Console-toi, ma chérie, nous allons tout cacher sous une guirlande que tu noueras autour de la taille ; avec les pans en étoile, maman n'y verra rien.

— Hâtons-nous...

Suzanne essuie ses yeux, elle a bien encore quelques hi ! hi ! convulsifs, mais c'est pour rire ; maintenant elle sait qu'elle esquivera la gifle maternelle. Dressée sur les pointes de ses souliers, elle arrache les feuilles des chênes, des frênes, des charmilles ; Aline, une à une, les enfile, la queue d'une feuille passée comme une aiguille à travers le tissu de l'autre feuille, le long de la guirlande elle pique des touffes de muguet, des violettes, un œillet sauvage, une fleur de fraisier. La ceinture s'allonge, s'enroule autour du cou, de la taille, et tombe en longs pans étoilés jusqu'aux pieds de l'enfant. Aline, toute à la joie de parer la fillette comme une idole, dénoue les cheveux noirs, égrène les capsules odorantes, et voilà qu'au cœur de la forêt, inconsciente de sa poésie, la fille-fleur apparaît dans les buissons.

— Prends cette baguette de coudrier, tiens ce bouquet... et maintenant va, c'est le printemps qui te sauve !

Délicatement la petite fille se met en marche.

Câline, attendrie par la bonté de sa sœur, elle s'avance et la touche de sa brindille.

— Eh bien, moi, le Printemps, je t'apporterai le bonheur.

Du bout de la tranchée, madame Robert, surprise, les regarde venir; elle croit à une coquetterie de ses filles, et se réjouit de les voir si promptes à s'amuser. En vérité, elles sont exquis! Si quelqu'un passait et pouvait les admirer ainsi!... Suzie sent son cœur qui bat, le regard de sa mère s'attache sur elle.. Aurait-elle deviné le subterfuge. Le sourire qui s'épanouit sur le visage satisfait va-t-il brusquement chavirer en grimace grondeuse?... Elle connaît si bien la mine sévère que prend madame Robert pour faire la moindre observation. Il suffit d'un rien : les sourcils se froncent, le regard se glace, la bouche se pince et les joues démesurément s'allongent. Personne n'ose envie de rire quand madame Robert fait la grimace : le père lui-même s'esquive ; les trois enfants tremblent devant leur mère.

Madame Robert n'est pas une méchante femme : elle aime son mari et ses enfants à sa façon ; elle veut gouverner son logis, faire respecter la supériorité que lui confèrent son origine et sa valeur personnelle ! Jamais elle ne pardonnera au capitaine d'avoir stagné quinze ans dans ce grade subalterne ; il est offensé, par la médiocrité de sa situation, ses plus légitimes espérances : toute son ambition est de se relever avec ses filles. Charles lui apparaît, avec ses goûts plébéiens, comme l'image, en formation, de l'âme et de la vie paternelles ; mais ses filles se laisseront conduire jusqu'au but rêvé, et elle aura l'orgueil

d'avoir été bonne mère, puisque, après avoir élevé ses enfants, elle leur aura donné le seul bien qui lui semble enviable, la fortune.

Le sourire de madame Robert s'épanouit à mesure que les jeunes filles se rapprochent ; elle admire cette parure imprévue. Cette fleur vivante qui vient à elle, quel travesti pour un bal ! Madame Robert se rengorge, son cœur s'attendrit, et c'est d'une humeur charmante qu'elle accueille ses filles. Aline elle-même se prête au jeu ; Suzanne fait de petites manières, laisse traîner sa mante de feuillage, ébouriffe ses cheveux, affecte un désordre qui détournera le regard maternel, et, rassurée, se laisse choir sur l'herbe en criant :

— J'ai faim... j'ai soif... Maman, donne-nous nos tartines, s'il te plaît.

— Voilà, mes enfants...

La mère ouvre la musette que l'on emporte pour toutes les parties de campagne. C'est Charles qui d'ordinaire la met en bandoulière ; il tient à droite le bidon du troupier, à gauche, la musette ; avant de partir à l'aventure, il a eu soin de poser les vivres près de sa mère, qui tire du sac une moitié de saucisse lorraine, une petite miche de pain bis et « un pot de camp » bien fermé, contenant du fromage blanc et de la crème.

Aline étale une serviette sur l'herbe, pose les provisions, ouvre le couteau de poche qui fit avec son père les campagnes d'Italie et de 1870, couteau de vieux soldat, familière relique qui est aujourd'hui de toutes les parties de plaisir.

— Mère, où est le bidon ?

— Mais, là... je pense... Charles a dû l'accrocher à l'arbre.

— Il n'y est pas.

— Comment, le bidon n'y est pas ! Il l'a emporté avec lui !... tête sans cervelle, désobéissant... Ce gamin-là nous arrachera toutes les larmes des yeux.

Madame Robert use volontiers des hyperboles qui peignent les plus cruelles calamités.

— Eh bien, fait Suzie, si Charles a bu toute la piquette, comment ferai-je passer ces tartines ? le fromage me pèse.

— Charles !... Charles !... où es-tu ? crie madame Robert.

Pas de réponse.

— Charles !... reprend Aline, Charles !... répète Suzanne, lançant l'appel d'une voix aiguë, où es-tu ?...

Derrière les arbres, on entend très loin quelqu'un qui siffle :

A la soupe, à la soupe, v'là le rata.

Puis les buissons s'agitent, un jeune chien saute du taillis, se précipite sur ses maîtresses, léchant leurs mains, aboyant, la queue frétilante, le corps tordu, les babines retroussées par une grimace qui montre ses dents éblouissantes. Un jeune homme, vêtu d'une culotte courte et d'un veston en velours de chasse, le suit ; il porte en bandoulière le bidon de fer-blanc qu'Aline a recouvert de drap rouge, découpé dans un ancien pantalon militaire. Il est grand, élancé ; une barbe naissante ombre ses joues blanches comme des joues de jeune fille ; il y a dans toute sa physionomie plus de grâce que de force ; des yeux gris très fins ;

des cheveux mi-longs retombent à droite et à gauche, séparés par une raie qui dégage en entier un beau front droit. Il avance à grandes enjambées, tenant son chapeau à la main, et sans mot dire, d'un coup d'épaule dégageant le bidon, qui est devenu le point de mire des trois femmes, il l'offre à sa mère.

— D'où viens-tu, polisson ? demande madame Robert de sa voix sèche.

— De la forêt, répond Charles.

— Qui t'a permis d'abandonner tes sœurs ? Elles pouvaient faire une mauvaise rencontre !... En punition, tu te passeras de goûter.

— Oh ! maman, murmure Aline, il a aussi faim que nous !

— Je te prie de te taire, ma fille ; quand j'ai parlé, personne n'a plus rien à dire.

Charles demeure impassible. Il a une faim de loup, mais faire des excuses, s'abaisser au rôle du petit garçon qui demande pardon..., jamais, plutôt se passer de goûter. Pourtant l'odeur de la saucisse... Cette belle tranche, large comme un pot de confitures, tachetée de petits lardons. Cette bonne saucisse que le matin même il a sortie du lit de cendres ! hem ! qu'elle serait bonne à manger... Heureux Tom ! il n'a qu'à ouvrir la gueule, la petite maîtresse lui jette un morceau. Ainsi — pense Charles — il y a des familles où le chien est mieux traité que les enfants ! il court, lui, et personne ne lui demande pourquoi il se sert de ses jambes !

Madame Robert grignote sa tartine, elle mange par petites bouchées, parce que cela est plus distingué, et aussi parce que son dentier ne lui permet pas d'aller

plus vite. Voyant que Charles, étendu sur l'herbe, ne témoigne aucun regret de sa faute, elle revient à la charge :

— Me diras-tu où tu es allé?

— Je suis allé à la maison forestière.

— Pourquoi m'avez-vous dit qu'il était à la plaine Grand-Chien?

Aline et Suzanne baissent le nez.

— Tu es allé voir Lisette, n'est-ce pas? Je te l'ai défendu pourtant! tu as passé l'âge où l'on joue avec les petites filles!... Celle-là n'est pas de ton monde; on fera des histoires sur toi!... Une petite raccommodeuse, je vous demande un peu!... Elle ne songe qu'à rire... tu ferais mieux de bûcher les matières de ton examen!

— Vous savez bien, maman, que je ne peux rien apprendre, je ne veux pas me casser la tête inutilement, je ne suis bon qu'à faire un ouvrier! Si vous ne voulez pas me voir courir, donnez-moi un métier. Puisqu'il y a des forges ici, laissez-moi devenir forgeron.

— Forgeron! Toi, toi, le fils d'un officier... toi qui as dans tes ancêtres...

— Oui, je sais, mère; mais vous oubliez qu'à côté du grand ancêtre, j'ai peut-être un grand-père qui était ouvrier.

— Qu'oses-tu dire, méchant gamin; mais si je ne t'avais pas nourri de mon propre lait, je croirais que c'est un autre qui est sorti de mes flancs! Tu n'aimes rien de ce que j'aime, tu ne respectes rien de ce que je respecte, et il suffit que je rêve pour toi d'une carrière glorieuse, pour que tu nous ravales en deve-

nant ouvrier!... Halte-là! qui est-ce qui commande ici?

Madame Robert est rouge de colère, elle s'essuie rageusement les lèvres; Aline et Suzanne se font toutes petites, redoutant ces scènes qui deviennent si fréquentes depuis l'échec de Charles, depuis que l'enfant ne cache plus la répugnance que lui cause l'étude. Il n'aime qu'une chose, courir les bois, un carnet en poche, et dessiner, au petit bonheur, une plante, un arbre, la silhouette d'une branche.

Le voilà qui s'éloigne; l'obstination de sa mère, ce mesquin respect d'un préjugé bourgeois qui lui fait considérer un travail manuel comme une déchéance, le buttent dans son idée d'être malgré tout un ouvrier. Il s'éloigne en sifflotant, les jeunes filles ramassent le couvert, replient la serviette; du coin de l'œil, Aline surveille son frère, arrêté devant une branche de cytise où elle a suspendu son chapeau. La branche ploie gracieusement, et Charles, ravi de voir une jolie courbe, le mouvement léger des feuilles qui papillonnent, tire son carnet et fait un rapide croquis. Quelle trouvaille pour un lampadaire électrique, ce motif de cytise, emmêlé de douce-amère! on pourrait faire les folioles en cristal, les vrilles en fer forgé; les fleurs du cytise et les baies de la douce-amère seraient les ampoules ambrées, roses, pourprées, et donneraient les nuances les plus fines à cette gerbe de fleurs lumineuses, suspendue au plafond d'un salon.

Le jeune homme n'a confié son rêve qu'à Lisette, la petite Lorraine qui brode sur la toile fine des Vosges, les fiers chardons et les volubilis des haies.

Son rêve, à lui, serait d'être forgeron, mais le forgeron artiste, celui qui retrouverait l'art d'un Jean Lamour, et puiserait dans la forêt, sur les routes du pays, la plus pure et la plus gracieuse inspiration.

Il s'en va, sans souci qu'on le suive, l'esprit enchanté de sa trouvaille, sans rancune; la mère n'est pas commode, mais on est un homme, on saura le montrer.

Derrière lui, madame Robert et ses filles rajustent leurs vêtements. Musette, bidon, tout est vide; un dernier regard à la forêt, le jour tombe, il faut partir.

— Tiens, fait Suzie, papa vient au devant de nous ! avec qui est-il ?

Les trois femmes clignent des yeux, fixent un point au bout de la tranchée, Aline s'écrie :

— C'est le docteur Vimart, je reconnais son ombrelle grise !

— Le docteur Vimart ! le docteur Vimart ! répète la mère qui se précipite aussitôt sur Aline, arrange sa ceinture fait bouffer la blouse, lisse la jupe, donne d'un doigt habile un joli mouvement aux cheveux de sa fille, et, les yeux pétillants d'espoir, lui glisse à l'oreille :

— Sois très aimable, n'est-ce pas ?

Les deux hommes approchent lentement, ils sont presque du même âge : le capitaine Robert, petit, tout grisonnant, vêtu d'un costume de coutil brun, raconte sans doute une de ses campagnes, le docteur écoute en hochant la tête. Malgré ses cinquante ans, il est resté très jeune d'aspect ; grand, sec comme un sarment du coteau, la barbe grise, les cheveux drus,

l'œil un peu ironique, il porte un élégant costume de toile blanche.

Madame Robert n'est pas sans savoir que le docteur Vimart possède une grosse fortune, qu'il est célibataire, et qu'il exerce la médecine à temps perdu, quand il est fatigué de s'occuper de sa grande ferme des Bruyères. Pourquoi ne s'est-il pas marié? il lui importe peu de le savoir, l'essentiel est qu'il soit un mari possible et un fort beau parti; l'occasion jusqu'ici ne s'était pas offerte de nouer des relations intimes, le hasard amenait une rencontre, il s'agissait d'en profiter.

— Vous le voyez, madame, dit le docteur en saluant, nous repassons nos souvenirs. Quelles heures terribles pour nous, ce livre nous fait revivre!

Il montrait *les Braves Gens* des frères Margueritte, qu'il tenait à la main.

— Le capitaine, à ce sujet, me raconte...

Le docteur en quelques mots, rappelle l'épisode de Mars-la-Tour, auquel avait été mêlé le capitaine Robert, souvenir évoqué pour la centième fois, sublime redite du héros obscur qui fait sourire les enfants, mais dont madame Robert, à cette minute, s'enorgueillit presque autant que de sa noble ascendance.

Comme on revenait en causant de choses et d'autres, le docteur dit à sa voisine :

— Quelles charmantes filles vous avez, madame.

— N'est-ce pas?... Oh! mon aînée est une perle...

Un regard coulé vers le docteur complète la réponse maternelle : et voici un écrin qui me conviendrait fort.

On arrivait par les champs en haut du « gripot¹ » qui domine Gondreville. Le docteur s'arrêta et d'un geste d'admiration désignant tout le paysage :

— Comme elle est belle, n'est-ce pas, notre terre lorraine?

La petite ville s'étendait au fond de la vallée ; les maisons descendaient le coteau, courant vers l'Ornain, les plus petites, comme des pèlerins, semblaient agenouillées pour boire, et leur visage couvert de rides, tremblait sur le miroir de l'eau ; d'autres maisons suivaient la pente, les unes vieilles, ratatinées, mendiantes en loques ; d'autres fières, toutes blanches avec des colliers de fleurs, des mantes de verdure, tous les bijoux printaniers que leurs bras tendus portaient vers le ciel. Dominant cette foule, une tour se dressait, farouche dans son vêtement de pierre, assombri de ferrures anciennes. Depuis quand était-elle là, comme le prêtre conduisant les pèlerins, comme le seigneur contemplant ses vassaux ! Était-ce le passé impérieux tenant l'avenir soumis à ses pieds ?

— Un lambeau de notre histoire, murmura le docteur.

La vision de cette tour hostile, se détachant sur les clartés du crépuscule, les surprenait comme un symbole mystérieux.

Ils se remirent en marche, déjà les jeunes filles s'éloignaient, insouciantes, dans la poussière d'or de l'horizon en feu.

1. Gripot, synonyme de raidillon.

II

Durant les premières années de son mariage, le capitaine Robert avait coutume de dire à sa femme :

— Isabelle, quand nous prendrons notre retraite, nous choisirons un joli pays avec bois, rivières, vignes, chasse et pêche; nous y achèterons un lopin de terre, je ferai bâtir. Tu auras un salon pour recevoir tes amies, moi un hangar, où je mettrai mon établi, des outils, afin de bricoler tout le jour; les enfants auront leur jardin, le chien aura sa niche, et je te permettrai d'élever des poules.

Pendant vingt ans, le brave homme avait rêvé de ce paradis des retraités : être libre, ne dépendre ni du commandant, ni du colonel, ni du général, ni du ministre; pouvoir fumer sa pipe sur le banc de sa maison, jouir de l'aube, jouir des étoiles, sans avoir la crainte perpétuelle du planton de service! Que de fois il l'avait vu venir à l'improviste : « Mon capi-

taine, ordre d'embarquement de nuit. — Mon capitaine, ordre de mobilisation. — Mon capitaine, revue, marche, contre-ordre. » Et toujours il fallait obéir, sans récriminer, c'était le métier !

Si le colonel, de mauvaise humeur, lui faisait une observation sur l'état de sa compagnie, le capitaine, rembruni, prenait l'air terrible d'Agamemnon et ruminait, pour se consoler, des idées champêtres : il se voyait près de sa maisonnette, en bras de chemise, arrosant ses salades, pendant que ses filles jouaient dans le verger, et que madame Robert doucement sommeillait dans son fauteuil d'osier.

— Où as-tu l'esprit, mon pauvre ami ? lui dit un jour madame Robert ; tu parles d'acheter et de bâtir, mais avec quoi ? penses-tu que nous ayons pu faire des économies ? Ce que tu as eu de tes parents (entre nous, ce n'était pas lourd), ce qui m'est venu de ma mère, il y a longtemps que tout est disparu ! On n'élève pas trois enfants, on ne court pas de garnison en garnison, de Cherbourg à Albi, d'Albi à Rennes, de Rennes à Valenciennes, puis à Chaumont, sans laisser fuir l'argent sur les routes ! Ah ! si tu étais devenu colonel, général, c'était une autre affaire, mais capitaine !...

Et il fallait entendre de quelle voix ironique madame Robert, née Isabelle Perot-Ledoyen, lançait ces trois syllabes ca-pi-taine !

Si elle avait su, en se mariant, ce qui l'attendait, si elle avait su que cette vie militaire n'était ni une vie de plaisir, ni une vie facile, comme elle aurait remercié le jeune sous-lieutenant qui, très épris de sa beauté, se montrait si fier, lui, fils d'un boulanger de

Neufchâteau, d'entrer dans une famille dont le beau-père, une ruine glorieuse effondrée dans le fauteuil du paralytique, était malgré tout baron de l'Empire!

La mère d'Isabelle, vivant d'une toute petite pension, ne put lui donner en dot qu'un trousseau, un billet de mille francs pour entrer en ménage, et la promesse d'envoyer, suivant la saison, un sac de pommes de terre, deux jambons, des fruits et des confitures, une demi-pièce de vin de Narbonne. Mais au bout de deux ans, madame Perot-Ledoyen étant morte, le baron ne lui ayant pas survécu, la jeune madame Robert ne put faire parade que d'un cachet où était gravée sa couronne dotale!

Avec une imagination de méridionale, tandis que son mari rêvait aux douceurs de la retraite, madame Robert calculait les échelons de sa vie militaire : dans deux ans, Jacques — son mari — serait lieutenant ; capitaine dans six ; accordons-lui, disait-elle, dix ans de grade, il sera commandant, mais rien ne l'empêche d'être lieutenant-colonel à quarante-neuf ans, colonel à cinquante-deux, et même si la chance veut qu'il fasse campagne, qu'il compte une action d'éclat et sache s'entourer de protections, qui sait si les trois étoiles ne viendront pas couronner une belle carrière? On a vu des officiers sortant du rang arriver généraux! Pourquoi Jacques n'aurait-il pas cette chance? Il s'est admirablement conduit en 1870 quand il était adjudant au 94^e.

Le temps avait failli à tous ses rêves. Le capitaine Robert, n'ayant pris part à aucune expédition coloniale, avait subi le sort de tous ses camarades, traînant dix ans, quinze ans de grade en grade.

Par quel prodige d'adresse, de labeur caché, la famille était-elle arrivée à vivre en dissimulant sa gêne? Quatre mille francs pour entretenir cinq personnes! C'était une question de petits sous. Il est vrai qu'on logeait en garni, afin d'éviter les frais de déménagement au départ de la garnison; on vivait surtout d'haricots, de petit salé, de pommes de terre; le capitaine seul buvait du vin et du café. Et la toilette! il fallait trois uniformes; le pantalon numéro trois, hors de service, était envoyé chez le teinturier; au retour, on taillait, dans les bons morceaux, une culotte pour Charles; mais madame Robert avait une réputation d'élégance à soutenir, parce qu'à son lundi, elle recevait dans une robe de satin noir, légèrement ouverte; elle était irréprochablement gantée; ses petits souliers vernis, taquinant le tabouret en bois doré, montraient volontiers la cambrure d'un joli pied. Un peu de rouge sur les lèvres, un peu de poudre sur le visage, des cheveux frisés au petit fer, un œil impérieux, lui donnaient un caractère « extrêmement parisien », disait la grosse madame Lebas, femme du commandant.

A chaque saison, elle arborait une toilette nouvelle, visant à l'effet, et comme elle avait une très belle gorge, la plus belle du régiment, volontiers, en hiver, elle restait le cou dégagé dans un boa de fourrure. Le bruit courait que les Robert avaient des dettes; l'ordonnance disait bien que la nourriture était piètre et qu'on partageait une côtelette en cinq. Mais personne ne pouvait affirmer que, pour s'habiller ainsi, madame Robert fût obligée de recourir aux emprunts.

Quant à ses enfants, aussi longtemps que le père serait au service, il n'en devait pas être question : l'ordonnance les promenait, les conduisait à l'école, puis allait les chercher. Aline, jusqu'à dix-huit ans, porta des jupes courtes et une natte dans le dos ; la couturière arrangeait pour elle les robes que madame Robert ne portait plus ; il arrivait même que Suzanne achevait ce que sa sœur ne pouvait user. Les fillettes n'accompagnaient jamais leur mère en visite ; quand, par hasard, le ménage rendait un dîner, les enfants disparaissaient après avoir englouti leur panade. Suzanne ne se consolait pas d'échapper aux petits fours, à la dinde truffée, aux aspics de foie gras ! La mère, qui adorait l'esbrouffe, éloignait l'enfant comme un petit animal insupportable ; mais le soir, quand les invités étaient partis, le père entraînait dans la chambre de ses filles et posait, comme un larcin, sur leur table de nuit, son propre dessert.

Aline et Suzanne adoraient le capitaine, et redoutaient leur mère, qui selon le mot du colonel « menait la compagnie ». Quand madame Robert avait parlé, il n'y avait plus qu'à obéir. Aline avait souhaité poursuivre ses études au delà du brevet élémentaire : rudement on lui fit entendre qu'une petite fille bien née n'avait pas besoin d'être instruite comme une pauvre. Qu'avait-elle besoin d'être une savante ? A quoi les études servent-elles, quand on est mariée ? Adeline pianota, broda, dessina, sous les yeux de sa mère ; mais, pendant les longues heures que celle-ci consacrait aux visites, l'enfant se jetait éperdument sur les livres de la bibliothèque ou sur les ouvrages que sa marraine, madame Villebau, lui envoyait de

Paris. Madame Villebau, veuve d'un camarade du capitaine Robert, était un écrivain des plus connus et des plus aimés ; elle s'intéressait à la vie de sa filleule, cherchant, par des lectures et une correspondance assez régulière, à orienter la pensée indécise, la rêverie de cette grande enfant.

Ainsi mêlée aux exigences de la vie matérielle, et écartée de la vie de parade, Aline s'était fait une idée assez juste de cette existence vide des mondaines ; les plaisirs que recherchait sa mère ne la tentaient point, et la beauté de la vie militaire n'arrivait à elle que par de fugitifs récits, quand le capitaine racontait ses campagnes : Magenta , Solférino , Mars-la-Tour , Rezonville, ou qu'un ami, revenu de Madagascar, redisait pour elle ses aventures et les dangers courus.

Un jour que le capitaine annonçait à sa femme le mariage d'un de ses camarades avec une demoiselle de magasin de Chaumont, celle-ci s'écria que ce mariage déshonorait le régiment, et que le ministre ne savait à quoi il exposait l'armée, en autorisant de pareilles unions.

— En quoi le capitaine Sirvin déshonore-t-il le régiment, s'il épouse une honnête fille ? demande Aline avec un regard candide.

Le mot fit bondir madame Robert.

— Une honnête fille ! qu'importe que ce soit une honnête fille, c'est une ouvrière ! Est-ce que tu t'imagines que je consentirai à la recevoir dans mon salon ! Je la tiendrai en quarantaine, cette demoiselle.

— Mais, maman, cette jeune fille fait pour les autres ce que nous faisons pour nous. Nous aussi nous

sommes des ouvrières, puisque nous faisons nos robes.

— Cela ne se ressemble pas : cette fille les vend, son travail est payé.

— Mais nous, nous gagnons l'argent qu'il faudrait lui donner, c'est tout pareil.

— Cette petite a l'esprit faux ! quel don Quichotte ! En vérité, je la crois assez folle pour accueillir cette femme.

— Certes oui, maman, puisque vous m'apprenez qu'il y aurait de la générosité à le faire !

Le soir, comme madame Robert se tournait et se retournait sans pouvoir dormir, le capitaine lui dit :

— Qu'as-tu donc, ma pauvre femme ! Est-ce que tu cherches le moyen de me faire donner le quatrième galon ?

— Ah ! fit-elle d'une voix étouffée, je pense bien à cela ! Ta fille est une entêtée, qu'est-ce que nous en ferons, avec des idées pareilles ?

Et de colère, madame Robert tomba dans une crise de larmes.

Le lendemain, le capitaine, qui avait passé une mauvaise nuit, appela sa fille aînée et lui proposa une promenade. En quelques minutes Aline fut prête, et tous deux, bras dessus, bras dessous, s'en allèrent vers les faubourgs. Aline riait, c'était pour elle un bonheur si rare d'accompagner son père, d'être seule un moment avec cet être, qu'elle chérissait pour sa bonté simple, sa droiture, et un peu aussi, pour son effacement devant l'autorité de sa femme !

Quand ils furent bien loin, sûrs de ne plus être

entendus de personne, le capitaine s'arrêta et regarda sa fille :

— Ma petite Line, tu m'aimes bien, n'est-ce pas ?

— Oh ! mon père.

Et Aline se jeta à son cou.

— Tu ne veux pas me faire de peine ?

— Moi, grand Dieu ! mais je ne me pardonnerais jamais de vous causer l'ombre d'un chagrin.

— Promets-moi d'être plus soumise, de ne point discuter la volonté de ta mère. Je me fais vieux, j'ai besoin de calme ; je prévois des tiraillements entre vous, je ne pourrais pas supporter de vivre en bisbille avec elle. Non, tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir comme la vie est odieuse, quand on la passe à se chamailler ; tous les instants sont empoisonnés. Jamais je n'ai pu supporter les criailleries de femme. Qu'on m'envoie au feu, qu'on me mette en face d'une batterie, oui tout ce qu'on voudra, je suis prêt, j'ai fait mon devoir jadis, je le ferai encore à l'occasion, mais lutter contre ta mère, cela n'est pas possible... Eh bien, mon enfant, tu te montres chaque jour différente de l'idée que ta mère s'est faite de toi !

— Ma mère ne me connaît point, répondit tristement Aline, et nous ne nous comprenons pas.

— Je m'en doute, reprit le père, et sa bonne figure trahit tout son désarroi... C'est pour cela que je redoute l'avenir. Je vais être mis à la retraite, nous irons vivre à la campagne, on sera les uns sur les autres ; ta mère n'aura plus pour la distraire, ce qui lui plaît ici : ses visites, ses promenades, ses plaisirs. Alors, que veux-tu que je devienne, si vous ne vous accordez pas ?

Aline soupira :

— Que voulez-vous de moi, père ?

Alors le capitaine la prit dans ses bras, et tout bas, la berçant comme un petit enfant qu'on enjôle avec des caresses.

— Que tu fasses, comme moi... tout ce qu'elle voudra.

— Oh ! murmura la petite.

— Mais c'est ta mère, après tout ; elle ne veut que ton bien, elle est très entendue, très experte, très débrouillarde, elle a une foule de qualités que tu n'as pas, ni moi non plus. Alors, laisse-toi faire, sois docile, je ne t'en demande pas davantage.

— Je vous promets d'obéir en silence, mon père !

— En silence ! Pourquoi ? Tu ne peux donc pas l'approuver ? Une parole coûte si peu !

— Je ne pourrai jamais parler contre ma pensée.

— Ah ! mon enfant, mon brave petit enfant, pardonne-moi ce que je t'ai dit, je ne veux pas que tu sois malheureuse !

— Père, je ferai tout ce que tu voudras, c'est moi qui ne veux pas que tu sois malheureux...

Ils se regardèrent, des larmes tremblaient dans leurs yeux, ils se sentirent vraiment pétris de la même chair, faits de la même âme, isolés dans leur propre famille, parce que la mère, au lieu d'être la souche vivante qui s'enracine au sol des communes et puissantes affections, n'était qu'une greffe gourmande qui épuisait la sève.

Au retour de la promenade, Aline s'approcha de madame Robert, qui la regardait venir avec une dignité froide :

— Maman, je vous ai fait de la peine, sans le vouloir, pardonnez-moi.

Subitement radoucie par cette soumission inattendue, madame Robert embrassa l'enfant et répondit :

— Allons, je m'étais trompée, tu es une bonne petite fille !

1^{er} matin de février, le planton apporta au capitaine la nouvelle douloureusement attendue : sa dette était liquidée, il était libre.

Mme Robert quitta le régiment à contre-cœur, elle aimait trop à commander, elle était trop bien habitée au respect des subalternes, pour ne pas souffrir cruellement de tout ce qui lui échappait. Il lui sembla impossible de rester à l'écart dans une ville, où elle avait eu de si brillantes relations ; puisqu'elle rentrait dans la vie civile, mieux valait s'éloigner vers un pays inconnu, où ils arriveraient avec le double prestige de l'officier et de gens presque titrés. Le cercle serait plus restreint, ses filles trouveraient mieux à se marier, quant à son fils, puisqu'il avait eu la sottise d'être « recalé » au baccalauréat, il travaillerait avec l'instituteur, les matières de l'examen de Saint-Maixent,

Pas un instant, la mère ne songea que n'ayant

aucune fortune à donner à ses filles, leur mariage devenait aléatoire; à ses yeux la fascination que la beauté exerce sur les hommes était la dot la plus tentante qu'elle pût attribuer à ses filles. Comment ne pas remarquer le charme candide, la fraîcheur d'Aline; ne pas admirer la merveille que Suzanne serait bientôt?

Aux dernières manœuvres de brigade, le régiment avait parcouru les confins de la Champagne et de la Lorraine; en revenant de Vaucouleurs, le deuxième bataillon avait bifurqué sur Gondreville, un petit chef-lieu de canton, bâti sur les bords de l'Ornain; le capitaine Robert avait reçu son billet de logement pour la maison du docteur Vimart. Il avait goûté aux truites célèbres de l'Ornain, aux fins chapons du pays, mangé la galette chaude et bu de ce petit vin gris que fournissent les raisins roses des coteaux de Tréveray et de Bar-le-Duc. Le pays lui parut charmant: la ville, étalée au bord de la rivière, comme une étoile de mer sur la plage, envoyait autour de la grande place les rayons blancs de ses ruelles; Gondreville était silencieux et semblait accueillant. Point de grands magasins « à l'instar de Paris », comme disait le coiffeur en passant la tondeuse sur les cheveux du capitaine, mais de petites boutiques, où l'on trouvait de tout, le fil et la bougie, le café et l'opoponax, les jupons et de l'excellente saucisse; sans compter que les modistes savaient pomponner les têtes les plus rebelles, depuis que les villageoises avaient abandonné le bonnet de leurs mères!

Le docteur Vimart se montrait fort aimable pour son hôte, l'invitant aux chasses en forêt, aux grandes

pêches de la scierie. Jacques Robert s'informa du prix des loyers; il sut qu'à la Saint-Michel, il y aurait à louer, pour trois cents francs, de jolies maisonnettes avec jardin. Décidément, Gondreville était le lieu de délices où il pouvait venir prendre sa retraite.

De retour à Chaumont, le capitaine fit à sa femme le récit détaillé des manœuvres; il indiqua discrètement le charme de ce petit trou pas cher; jeta, sans avoir l'air d'y attacher de l'importance, quelques chiffres; parla des relations possibles : le notaire, l'huissier le percepteur, le receveur de l'enregistrement, le maître de forges, dont le château était bâti dans un site boisé ravissant. Madame Robert mordit à l'hameçon.

— Eh bien, dit-elle, allons planter nos choux là-bas...

Ils quittèrent Chaumont, le cœur serré : les enfants y laissaient quelques amitiés, la mère regrettait une abdication hâtive, le père sentit combien le régiment lui était cher. Le jour où il fit ses adieux à la compagnie, il resta morne; mais le soir, comme les troupes revenant d'une marche militaire passaient devant ses fenêtres, il vit le drapeau s'incliner devant lui pour répondre à son salut, il baissa la tête et de grosses larmes se perdirent lentement dans sa barbe. Il avait aimé son métier, qui lui semblait le plus glorieux de tous; en quittant l'armée, il eut le déchirement qu'éprouvent tous ceux qui quittent la France.

Quelques jours plus tard, la famille Robert arrivait à Gondreville. Les bagages n'étaient guère volumineux, les gens qui virent passer sur des charrettes, les vieilles malles recouvertes d'une peau de cochon

avec ses poils gris, les sacs de nuits éculés, rapiécés, les vieux matelas aux toiles disparates, les duvets dans leur enveloppe d'andrinople et la maigre batterie de cuisine, jugèrent que ce ménage faisait triste figure. Les commères sur leurs portes, ou derrière les rideaux de feuillage, regardaient et jasaient. L'arrivée subite de ces inconnus était, pour toute la ville, un événement considérable. Madame Robert ne s'aperçut pas que, dans un pays où le bien-être se mesure à l'abondance de la literie, à la solidité des meubles, le matériel qu'apportaient humblement ces charrettes trahissait la misère de faiseurs d'embarras.

Avec de grands airs, tout de suite, elle s'informa auprès des paysans et des *cossons*¹ qui lui fournissaient beurre et œufs, des meubles lorrains qui pourraient meubler la grande salle de la maison. L'idée d'arranger une maison comme une auberge, amusa tout le pays.

Madame Robert avait choisi, au bord de l'Ornain, dans la rue de Maret, une maisonnette toute blanche, un peu exigüe : elle comprenait, au rez-de-chaussée, deux grandes pièces, deux autres chambres au premier, et un grenier. La façade était garnie d'une treille dont le pied nouveau était protégé par un assemblage de planches ; le derrière de la maison, couvert de rosiers grimpants et de chèvrefeuille, donnait sur un petit jardin qui n'avait de clôture qu'à droite et à gauche ; l'Ornain servait de défense à l'autre extrémité.

1. Cossons, expression lorraine désignant les coquetiers, marchands de beurre, d'œufs et de volailles.

Madame Robert choisit, pour chambre à coucher, la pièce qui donnait sur la rue ; ses filles et Charles occuperaient le premier ; quant à la pièce du fond, la plus vaste, avec son grand âtre lorrain, son plafond à poutrelles, on décida d'en faire la chambre à manger-cuisine et même la salle de réception. Les murs étaient badigeonnés à la chaux, le plancher, en vieux chêne, troué ici et là par le lent travail des vers ; le manteau de la cheminée avait un large rebord, et, dans le fond, derrière le chaudron pendu à la crémaillère, brillait une *taque*¹ aux armes de Louise de Vaudémont. Aline, d'accord avec madame Robert, consentit à décorer cette pièce, et à lui donner un caractère original ; on renoncerait, faute d'argent, à meubler les autres chambres qui n'avaient chacune qu'un lit, des rideaux aux fenêtres, une table de bois blanc où l'on posa le pot et la cuvette.

En furetant ici et là, à Morville, à Clairfontaine, à Maret, madame Robert découvrit une large crédence en chêne, aux panneaux ornés de fines moulures ; sur les rayons, Aline plaça quelques vieilles assiettes, deux plats en étain et une cruche de cuivre pour le lait. Charles et les deux jeunes filles parvinrent à décrasser les ferrures, puis on encaustiqua le meuble, que le capitaine, de tous ses muscles tendus, frotta au liège. Après la crédence, ce fut la huche au pain, une vaste caisse en chêne noirci par l'âge, posée sur des pieds en X. Là, madame Robert mit en réserve le pain, la farine, les pâtes, le linge de table. Sur la *maie*, Aline posa un rouet qu'elle avait remis à neuf,

1. Taque, plaque en fonte.

entortillant la quenouille d'un lin frais et de rubans cerises. Dans le gobelet de fer blanc où la fileuse, jadis, mettait l'eau pour mouiller ses doigts, la jeune fille plaça de l'huile et une veilleuse qui, le soir, clignotait près de l'âtre vide, comme un ver luisant sous le buisson.

Madame Robert aurait certes préféré à cette rustique salle à manger un buffet décoré de perdreaux, des chaises à colonnes torses; mais Aline ayant fait le compte : buffet cinq cents francs, douze chaises six cents francs, une table deux cents francs, total treize cents francs, sans compter les frais de transport, l'achat de la suspension obligatoire, d'un tapis de table, de rideaux, d'une carpeite en linoléum pour le plancher, c'était deux mille francs à sacrifier... Et la retraite du capitaine Robert se montait à trois mille francs!... Il resterait donc mille francs pour faire vivre la famille l'année durant! Si l'on ne voulait pas retomber dans les expédients d'autrefois, il fallait organiser une installation moins coûteuse.

Aline fut chargée de régler le nouveau budget, et de pourvoir à la vie matérielle de toute la famille. La mère espérait qu'en abandonnant à sa fille l'ennui de tenir les comptes du ménage, d'acheter le beurre, les œufs, la viande, elle lui acquerrait en même temps, la réputation d'une bonne ménagère. Les maris sont toujours friands d'une femme qui sait garnir les petits pots de rillettes, de confitures ou de raisiné...

Ravie de s'occuper de tout, Aline, aussitôt levée, descendait à la cuisine où son père l'attendait; chaque matin, c'était pour eux une minute délicieuse de gaieté et d'abandon. Le capitaine sifflotait la marche de son

régiment et Aline, entraînée, se surprenait à moudre le café en fredonnant le vieux refrain :

En avant
Fanfan la Tulipe.
En avant
Nom d'une pipe,
En avant.

et, quelquefois, pendant que les rôties doraient sur la braise :

— Père, disait-elle, chante-moi la marche des zouaves :

Papa l'arbi
Les chacals sont par ici.

.
.

D'autres fois, reprise par les souvenirs d'enfance, quand les tambours et les clairons sonnent la diane dans le brouillard du matin, Aline oubliait le pain sur le gril ; le père, sans quitter les capuchons qu'il tressait pour couvrir ses salades, la réveillait d'un mot :

— Hé, là-bas, ton pain brûle ! Gare à la bourgeoise !

Aline, de la pointe du couteau, grattait la croûte noircie, afin que madame Robert, qui attendait douillettement son café au lait dans son lit, ne s'aperçût pas que le pain était brûlé.

Toute la matinée, la jeune fille travaillait à décorer la grande salle ; grimpée sur une échelle double, elle peignait les murs d'une couleur bleu de lin, s'harmonisant avec la teinte du vieux chêne. Le long de la corniche courait une guirlande de vigne vierge et

d'anémones blanches. Sa marraine, madame Villebau, venait de lui envoyer un pochoir et des couleurs pour peindre ces fresques rustiques.

Quelles radieuses matinées ! Quelle joie de pouvoir travailler et parer la maison. Pour être agréable à son père, Aline multipliait les petits plats ; Lisette, quand elle est venue repasser et raccommoder la lessive, lui a appris à faire des gaufres parfumées qui se brisent comme une pâte d'hostie. Elle a réussi sa première galette aux œufs et à la crème, faite dans une tourtière devant le feu de bois ; la figure lui brûle encore d'avoir été léchée de trop près par la flamme, mais qu'importe ? demain dans le chaudron, elle mettra cuire des pommes de terre.

Sa mère peut aller faire des visites, son père peut aller au café commencer un whist avec le docteur, le maire et un vieux marchand de biens dont l'ancêtre a fait fortune jadis, en vendant des hommes pour l'armée, Aline ne s'inquiète guère des plaisirs de la petite ville et des querelles politiques entre les républicains modérés et les socialistes, voire même les bonapartistes. Elle est surprise de l'intérêt passionné que madame Robert apporte au récit des plus petits potins : ce soir, en revenant des vêpres, n'a-t-elle pas raconté au capitaine que le riche fromager, celui dont le petit garçon est élevé par une belle institutrice, avait commandé au marchand de toile des chemises de femme en batiste, tout ce qu'il y a de plus fin et de plus transparent ? En ville, il n'est question que des « dessous » de la belle mademoiselle Humblot.

Vers la fin d'avril, la grande salle fut entièrement

terminée ; Aline jugea l'effet délicat, les teintes discrètes des murs s'harmonisaient avec les vieux meubles. Une *cossonne* lui ayant indiqué dans un village, une maison où elle pourrait trouver d'autres meubles, elle partit un matin avec Charles, et dénicha dans un grenier, un vieux coffre à habits, très joliment sculpté, avec une lourde serrure, puis une table carrée en cœur de chêne, de grands landiers de fer forgé, quelques morceaux de cotonnade bleue, comme les paysans lorrains en suspendent autour des lits à couronne. La paysanne consentit à céder en plus, ses chaises en bois, rappelant la chaise Henri II, le tout pour soixante-quinze francs. C'était un vrai marché de brocanteuse ! Aline triomphante fit charger ses vieilleries sur une charrette à foin, et aussitôt arrivée, reprit l'encaustique et le polissoir. Dans tout le pays, on parla de la jeune fille et de l'originalité de sa maison.

A fureter, à toucher ces vieilleries, à pénétrer chez les paysans, Aline s'était prise d'un grand amour pour le pays qu'elle habitait. Les promenades aux bois verdissants, le premier coup de bêche dans le jardin, la lente descente sur la rivière jusqu'aux forges d'Aléville, cette lumière vive et soudain brouillée, l'odeur des haies, l'odeur des vergers dont les fruits se nouent, les promenades dans les prés, quel ravissement ! Néanmoins un vague malaise la troublait : l'accueil des gens de Gondreville n'avait pas été celui qu'escomptait madame Robert ; on reçoit le capitaine et sa femme avec réserve, comme si on leur reprochait de se jeter à la tête des gens ; puis, les fortunes assises des riches propriétaires, des gros cultivateurs, écrasent

facilement leur apparence de bien-être. Sauf le docteur, personne ne donne à Jacques Robert son titre; madame Robert a beau dire : « Parlez au capitaine... le capitaine fera ceci, ira là... » Ces « pékins » s'obstinent à ne voir dans le vieux retraits que M. Robert. L'épouse vexée pince les lèvres... mais les gens ne s'en aperçoivent même pas.

.
Le dernier soir d'avril, comme Aline faisait l'addition des dépenses du mois, madame Robert lui dit :

— Ma fille, arrange-toi comme tu voudras, mais il faut, le mois prochain, t'acheter une robe et un chapeau; Suzanne aussi a besoin d'un joli costume; vous irez danser au rapport de Maret; il y aura là des jeunes gens très bien, il s'agit d'être les plus belles. Il faudra remplacer ma robe de satin, elle est lustrée sur le ventre, et on voit la trame; ce n'est pas le moment pour nous de laisser remarquer ce qui nous manque. Le soleil et le sucre appellent les mouches, sache-le pour ta gouverne!

Aline écouta ébahie! Certes, elle n'ignorait pas les calculs de sa mère, et l'amorce jetée pour attraper un gendre; mais elle n'avait point confiance dans ces manœuvres féminines; en son for intérieur, l'enfant ne trouvait guère loyale cette duperie qui aboutit au mariage.

Comment faire pour acheter trois robes? Et une robe de soie encore!... L'addition dura toute la nuit.

— En vérité, il est impossible de vivre sur ce pied-là! Où trouver de l'argent?... Père dépense en tabac et en café soixante-quinze centimes par jour; mère exige plus de toilettes; les frais de nourriture

sont assez élevés... Ne faut-il pas acheter les légumes, les fruits, la volaille?... Sur quoi rogner quelques pièces blanches, pour équilibrer tous ces frais... Supprimons le café au lait : c'est une économie de cinquante centimes par jour. Mais avec quoi boucher les trous?... Demain on apporte la vieille horloge de campagne que ma mère s'est laissée « coller » pour soixante francs. Tout, pour elle, est une « magnifique occasion », l'argent semble ne rien lui coûter, quel gaspillage !... Comment faisons-nous pour vivre à Chaumont avec notre solde ?...

C'est la première fois que la jeune fille anxieuse se pose cette question.

« Mon Dieu ! murmure-t-elle, et si là-bas nous avions laissé des dettes !... »

Aline va et vient dans sa chambre, préoccupée par cette question d'argent qui pèse déjà sur leur destin... La lumière meurt, elle ne s'en aperçoit pas ; les étoiles illuminent le jardin, une pâle clarté éclaire le lit où Suzanne dort.

On entend du bruit devant la porte ; qui est là ?... Tout le monde est couché depuis longtemps. C'est comme un frottement de feuillage le long d'une échelle... Qui donc s'est introduit dans le jardin, par la rivière ?... Aline s'approche de la fenêtre, que les étoiles glacent comme un miroir ; à travers le rideau, elle aperçoit une ombre qui accroche au-dessus de la porte un *mai*¹, l'arbre du printemps, tout paré de fleurs blanches et de clairs rubans. C'est

1. Mai, arbre vert ou branchages que le villageois plante devant la porte de celle qu'il aime.

le bouquet d'amour, la nuit fleurie du premier mai ! Oh ! souvenir du vieux temps, où l'amoureux marquait de lilas et d'aubépine le seuil de sa bien-aimée.

Aline tremble d'émoi... Qui est là ?... Qui lui offre ces fleurs ? qui donc l'a remarquée ?... L'ombre descend, retire l'échelle, disparaît... Alors, la jeune fille, dont le cœur rit et tremble entr'ouvre sa fenêtre, se penche et dans la nuit envoie un baiser à celui qui s'en va.

.
Térence, le berger, a sonné de la corne aux quatre vents : aussitôt les portes des étables s'ouvrent, les moutons se pressent, grimpant sur le dos les uns des autres, les plus petits fourrageant de la tête la chaude toison des brebis, les agneaux courant au flanc de leur mère ; derrière eux, les grands boucs amènent les chèvres, et, plus lentes à sortir, les vaches et les génisses meuglent à présent vers le soleil qui se lève. Une forte odeur d'étable, de lait chaud et de suint, l'âcre senteur des boucs, se mêle à l'air frais du matin, le troupeau passe et de la route piétinée monte un tourbillon de poussière.

Aline, de sa fenêtre, regarde partir les bêtes au pâturage, elle n'a pu s'endormir. Il est trop tôt pour descendre au jardin, réveiller Suzanne, et courir conter au capitaine, l'aventure de cette nuit.

« Si j'écrivais à marraine ! murmura-t-elle ; il y a longtemps que je la laisse sans nouvelles, et j'ai tant besoin de ses conseils ! Peut-être me tirera-t-elle d'embarras ! » .

Dans son petit lit de fer, Suzanne dort toujours.

Pour que la lumière ne la réveille point, Aline tire les volets et, sur la pointe des pieds, — le plancher craque — transporte une table et s'installe devant la fenêtre.

Elle écrit :

« Ah ! marraine, il vient de m'arriver une chose délicieuse ! Cette nuit on a pendu à ma porte un *mai*. Oui, une grosse branche d'aubépine fleurie, nouée d'un ruban ! Est-ce joli, est-ce galant ! Qui donc a songé à moi, à moi une étrangère ? Si vous saviez comme mon cœur bat à la pensée qu'un inconnu a fêté si poétiquement mon premier mai. Que va dire papa ? Peut-être Charles a-t-il accroché à la porte de Lisette un bouquet de lilas ? Aujourd'hui, pour l'une et l'autre, tout est commun : nous sommes des jeunes filles. Mais on dit que quelques-unes feront la grimace, quand, au réveil, elles verront pendre à leur fenêtre une branche de sapin. Dieu quelle honte ! On suspecte leur conduite, on les bafoue ; les gens rient, voyez-vous les effrontés !

» Ah ! chère marraine, je brûle de savoir qui m'a donné un si joli bouquet. J'ai envie ce matin de chanter, comme un oiseau perché sur la première branche d'un arbre, dont il ne connaît ni les feuilles, ni les fruits. Je suis délicieusement inquiète, et pour la première fois, j'ai ce que vos philosophes appellent : l'illusion du réel !

» Je me familiarise avec les gens de ce pays-ci ; je tâche d'être simple, aimable ; je m'intéresse à leurs petites manies, je m'informe des lapins du maire — des albinos, madame ! — Je sais que le serin de mademoiselle Malvina — la marchande de tabac, une vieille

dévote, desséchée comme une gargouille de Notre-Dame — va avoir des petits ; les poules de madame Demange ont la pépie, et les faisans de son frère, le docteur Vimart, sont en mue. J'apprends beaucoup de choses, marraine ; je sais aussi bien qu'une *cossonne* comment on fait pour donner au beurre trop blanc la couleur jaune du beurre de Paris... on bat la crème avec du jus de carotte, voilà toute la ficelle !

» Chaque matin, vers sept heures, nous allons, Suzie et moi, chercher le lait, car ici, vous le pensez bien, on ne porte pas à domicile : le propriétaire d'une vache condescend à vous vendre son lait, mais l'apporter, jamais ! Notre « pot de camp » au bras, en cheveux et en peignoir, nous nous en allons attendre la tirée de la mère Catherine. Elle n'habite pas loin de notre maison, dans une espèce de chaumière, mal éclairée par la porte et une fenêtre, que bouchent trois pots de géraniums. Dans la même pièce, toute la famille dort, mange, travaille, et le lit, avec ses courties bleues, sa couette, et son énorme duvet, ne doit pas prendre l'air souvent. L'étable s'ouvre directement sur cette chambre ; en hiver, c'est une installation pratique, la chaleur des bêtes réchauffe toute la maison : la nature suffit à tout, puisque la première, elle découvrit ainsi le calorifère des pauvres.

» Suzanne s'amuse avec la trêlée d'enfants assis devant l'âtre, ils sont là cinq ou six, les uns en béguin, les autres avec de grandes culottes qui pendent sur leurs sabots, mangeant de grosses tartines de raisiné. Avec leurs frimousses barbouillés, leurs cheveux *queue de vache*, ils ont l'air de petits animaux farouches.

» Dans le chaudron noir, fumeux, il y a des pom-

mes de terre qui crèvent doucement, quelquefois il m'arrive d'en chiper une, et je cours la manger toute chaude à l'étable : Dieu, le bon goût ! j'aspire son odeur, celle des seaux de lait mousseux que la mère Catherine place sous le pis de la vache. Je trousse mes jupes aussi haut que je peux, je regarde la « Noiraude » qui se laisse traire. La Catherine tire la vache avec une douceur maternelle, elle va vite, vite, d'un mouvement rythmique ; le lait gicle dans le seau, monte, écume, c'est comme un flocon de neige qui s'envole et purifie l'étable.

» Quels amis les bêtes seraient pour nous, si nous savions les aimer et les traiter doucement ! n'est-ce pas, marraine ? L'âme des bêtes est faite de nos meilleures vertus, de bonté, de courage, de puissante résignation, et de gaieté aussi. Tom est joyeux, ses aboiements, ses bonds, éveillent notre rire ; le regard de la « Jannotte », quand elle a été tirée, me fait songer à ces regards profonds des êtres qui se dévouent et ne demandent rien. Tenez, Sophie, votre vieille cuisinière a le même œil que la Jannotte. Les bêtes, qui sont aussi vieilles que nous, ont gardé l'ingénuité du monde enfant, et pourtant, ceux qui vivent au milieu d'elles ne les comprennent pas.

» Ici le paysan aime sa vache, son champ, plus que la femme peut-être ! L'âpre besoin d'argent a déformé notre âme ; le peu que je sais de la vie, marraine, m'apprend qu'on s'habitue aux monstruosité morales. De nos instincts primitifs, bons et mauvais, que reste-t-il ? Notre nature aujourd'hui est faite de pièces et de morceaux ; il y a des âmes fagotées, il y en a d'autres qui sont rapetassées par des générations de

gniafs ; et j'aime les bêtes d'avoir gardé, dans l'obs-cure évolution des âges, la fraîcheur de leur sensibi-lité, la force intacte de leurs instincts primitifs.

» Le paysan lorrain a le respect passionné de l'ar-gent. Si vous voyiez de quel salut profond il honore le docteur Vimart, non parce que c'est un honnête homme, qui les soigne gratis *pro Deo*, mais parce que le quart des terres, qui environnent Gondreville, lui appartient. Il a des champs, des vignes, des prés, des bois. C'est une espèce de suzerain de la dynastie des Carabas, et sa puissance terrienne s'exerce véritable-ment sur d'anciens vassaux, qui ne savent pas encore ce que l'on entend par peuple-roi.

» Les jeunes Lorrains qui reviennent, après leur service militaire, rapportent presque tous le dégoût de cette vie monotone, inflexible. Ils savent qu'on ne s'enrichit plus à faire pousser du blé, et qu'on s'en-nuie à la ferme ou à la métairie. Ils partent tous pour Paris, pour Nancy ; ils aiment mieux se faire sergents de ville, facteurs ou s'engager dans les usines. La fierté du peuple s'abaisse, et si La Bruyère, au-jourd'hui, parcourait ces champs incultes, il ne pour-rait plus parler « des êtres farouches qui rampent comme des animaux »... Nos paysans sont partis, et pour être gros et gras, ils donnent la chasse aux gens portant bâton et mendiants, moyennant quoi...

» Je me souviens d'une promenade matinale en mars, quand après le labourage le cultivateur sème le blé. Le soleil était déjà haut et jetait sur les mottes brunes une lumière bleuâtre, scintillante de rosée. La route montait ; au loin sur la croupe d'un champ, je vis s'avancer le semeur : il avait la semence dans son

tablier et la jetait, non avec ce geste large, presque religieux, qui lance et confie au sillon la nourriture de l'homme, mais par petits gestes parcimonieux, et comme las d'un effort inutile. On se serait cru, tant l'homme paraissait fatigué, dans un monde épuisé. Pourtant la terre est riche : c'est donc l'homme qui ne veut plus travailler.

» Des visions comme celle-là ne s'effacent pas ; d'ailleurs, cette vie des champs, jour par jour, se révèle à moi, je me sens incrustée dans la roue des saisons qui tourne si lentement, et apporte à chaque mouvement une connaissance plus profonde, une intuition plus complète de la vie naturelle.

» Ah ! si vous étiez ici, marraine, si je pouvais vous montrer tout ce qui éclôt en moi... Le soir, au crépuscule, nous allons dans les prés, qui bordent l'Ornain, cueillir les tendres pissenlits et l'herbe pour nos lapins ; je marche à quatre pattes, je creuse avec mon couteau, je coupe la racine, et mon mouchoir noué se gonfle de verdure ; je suis contente, j'ai travaillé, j'ai touché la terre ! Autour de moi, nulle voix discordante n'est venue amoindrir l'heure qui passe. Pas de potins, pas de babillages, rien que l'harmonieux silence de la prairie, où seuls, la voix de l'oiseau, du vent, de la rivière, le murmure des insectes, l'éveil de la vie entière, chantent leur partie comme dans une symphonie immense. J'écoute, pour rien au monde je ne parlerais...

» Ah ! marraine, jamais je n'ai si bien compris quelle grandeur, quelle sérénité, quel infini, ont fait naître en nous l'idée de Dieu... »

.
.

Même jour, trois heures du soir.

« Marraine, marraine, venez à mon secours ! Comment faire ? Maman vient de m'avouer ce que mon père ignore encore : nous avons des dettes criardes ! des fournisseurs, qui n'ont pas été payés, ont fait traite sur nous. Je suis épouvantée, nous n'avons rien, rien, devant nous, et ma mère en me laissant diriger notre budget, ne m'avait pas parlé de tels arriérés... J'ai peur qu'au delà de ces traites de modiste, de couturière, d'épicier... deux mille francs... il n'y ait d'autres billets !

» Grand Dieu, comment ferons-nous pour payer, si vous ne nous venez en aide ! Marraine, je vous en supplie, avancez-nous cette somme ; je vous la rembourserai, moi, sur mon travail. Il faut que je travaille, oui, il le faut !... Quel funeste orgueil nous a amenés là ! Pourquoi ma mère s'est-elle obstinée à tenir un rang au-dessus de nos ressources ?... Et dire que je n'ai rien, pas même un outil, pas une aiguille entre les mains, pour faire ce que font les autres, quand il s'agit de lutter contre la faim !... Car ce n'est même pas pour acheter une robe, une fourrure, un bijou, qu'il faut que je travaille maintenant, c'est pour avoir un peu de crédit, ici, et faire taire ceux de là-bas.

» Je vous en supplie, marraine, conseillez-moi. Que faut-il faire, pour qu'on ne sache rien ; qu'on ne soupçonne rien autour de nous ?... Donner des leçons ! De quoi ? A qui ?... Les enfants vont à l'école. Ce serait l'aveu de notre misère, l'aveu qui tuera maman,

brisera mon père... Partir ! Où aller ? Qui voudra de moi ? Jamais ils ne me laisseront partir institutrice ou gouvernante. Alors que faire ?... De la broderie. Ah ! je broderais toute la nuit sans me plaindre, si seulement on veut me payer ma peine ; mais, cinq sous pour une taie d'oreiller, c'est ce qu'on donne à Lisette, trois sous le mètre de feston !... C'est le morceau de pain jeté aux affamés !

» Mon cœur se tord. Ah ! pourquoi ne m'a-t-on pas appris à travailler ; j'ai vingt et un ans, je ne sais rien ; on m'a traitée comme la femme qui n'est bonne que pour le mariage et pour la maternité, alors que pauvre, plus pauvre que la plus pauvre, puisqu'il y a des dettes, j'appartenais au clan de celles qu'on n'épouse pas... Et maman me montre ce « mai », cette fleur d'espoir, et elle dit que mon avenir est là... Mais sait-il, celui qui est venu accrocher ces fleurs... Sait-il, que nous sommes des sans-le-sou !...

» Vous m'avez parlé d'un métier qui occupe beaucoup de femmes, de la dactylographie. Dites-moi, marraine, si je puis apprendre vite à me servir d'une machine, et si je puis, en me cachant, gagner quelque argent à copier des manuscrits... Et puis qu'importe qu'on le sache : il faut que je travaille. Hier encore, je n'étais qu'une gamine, mais aujourd'hui que l'huisier est presque à notre porte, mon obéissance serait une lâcheté, et je ne veux pas rougir de moi. »

Aline relit sa lettre, met rapidement l'adresse : Quelle heure est-il ? Cinq heures, bon, elle pourra partir ce soir pour Paris. On a heurté à la porte... Quel importun vient la déranger?... Le père est au bois avec Suzie, la mère en visite et Charles, Dieu sait où...

« Tant pis, fait Aline, je ne bouge pas. Avec mes yeux rouges de larmes, j'ai bien figure à faire risette aux étrangers ! »

Mais, à la porte, on s'impatiente. Elle entend très bien le bruit des souliers qu'on passe sur le racloir, puis le bruit des pieds contre le seuil ; on pèse sur la clanchette... Décidément, c'est quelqu'un qui veut entrer.

— Qui est-là ? fait-elle.

— C'est moi mademoiselle Malvina. Est-ce que je vous dérange ?

— Pas du tout, mademoiselle, répond Aline, d'une voix qui déguise mal sa contrariété.

Et, comme la vieille fille entre dans la grand'salle, d'un coup brusque elle referme le buvard sur la lettre qu'elle écrivait à sa marraine.

Mademoiselle Malvina vient à petits pas, allongeant une tête grimaçante au bout d'un long cou déplumé et ridé ; elle a bien, certes, soixante-dix ans, et les jours ont lavé comme à l'eau-forte ce visage plissé, rugueux, n'épargnant qu'une bouche velue qui murmure, avec des contorsions déplorables, des paroles mielleuses. Rien n'échappe à son œil fureteur, elle surprend le geste d'Aline et conclut immédiatement que la jeune fille écrivait quelque « poulet » en cachette.

Par sa profession, mademoiselle Malvina est maîtresse de tous les secrets de famille ; c'est elle qui vend le tabac et les cigarettes, les timbres-poste et les cartes postales, mais c'est elle aussi qui encaisse, pour une banque de Bar-le-Duc, les effets commerciaux ; elle dresse la liste des retardataires ; c'est l'Iris néfaste des huissiers. On la redoute, et on la ménage ; d'un coup de langue, elle peut démolir une réputation, tuer le crédit d'un commerçant, nuire aux entreprises industrielles. Sa main crochue s'enfonce dans les consciences, elle y barbote, elle y remue les instincts les plus vils, et, sur le grand livre où elle inscrit ses créances dégoûte la fange que ses doigts ont drainée.

Tous les drames, toutes les comédies, les escroqueries et les effondrements de fortune, les prêts, les dettes, toutes les tares secrètes de la petite ville, depuis trois générations, mademoiselle Malvina les connaît !

Terrible incarnation de l'argent, elle a les allures papelardes d'un rat de sacristie ; elle flatte, elle endort, elle questionne, puis vous jette le lacet et tire sans pitié.

« Que vient faire chez nous cet oiseau de malheur, se demande Aline ; aurait-elle eu vent de nos dettes ? est-ce déjà un effet à payer ? »

Son cœur bat la chamade : depuis ce matin, cette question d'argent pèse sur elle si lourdement ! Mais, à présent, il s'agit de cacher sa peine, de ne point trahir le secret de sa mère ; bravement, la petite, qui n'aime pas mademoiselle Malvina, lui sourit et l'invite à entrer.

— Maman est sortie, mademoiselle, mais elle ne tardera pas à revenir. Si vous voulez bien l'attendre ?

— Mais très volontiers, mon enfant ! Je passais devant chez vous, je me suis rappelée que vous aimiez beaucoup les petits oiseaux, et comme ma jolie serine couve, si la couvée réussit, je vous donnerai un petit serin de Hollande.

Tout en causant, la vieille demoiselle tire ses mitaines et resserre les brides de son bonnet noir, que couronne une touffe de pensées ; elle a posé sur ses genoux un large sac en escot, noué par deux cordons de cuir qui font solidement le tour de son bras. C'est la besace inquiétante, celle qui renferme le nid de vipères qu'on lance sur les malheureux !... Le sac reste fermé, Aline se rassure.

— Comme vous êtes bonne, mademoiselle, d'avoir pensé à moi !... Je serai ravie d'avoir un petit serin qui chante. Que faudra-t-il lui donner ?

— C'est très difficile, mon enfant, de bien élever

les oiseaux, dit la vieille fille ; ces petites bêtes exigent beaucoup de nourriture, il ne faut pas leur ménager la graine.

— Rassurez-vous, mademoiselle, votre serin trouvera dans sa mangeoire du chènevis, du millet, je mettrai du mouton dans sa cage, et j'irai lui cueillir du plantain sur la route.

— Oh ! faites attention, il vaut mieux, pour vous, renoncer au plantain ; il n'est pas très convenable pour la jeunesse de courir seule le long des routes.

— Pourquoi ? demande ingénument la jeune fille. Qu'y a-t-il à craindre sur la route ?

— CRAINdre ! craindre, n'est pas le mot ; on ne risque que ce qu'on veut bien risquer ; vous me comprenez, n'est-ce pas ?

— Pas du tout !...

— Allons donc ! Est-ce qu'ici on ne sait pas, comme ailleurs, pourquoi les jeunes filles aiment à courir les grandes routes...

— Elles aiment à courir pour prendre l'air, répond Aline impatientée ; vous allez chercher midi à quatorze heures !

— Le croyez-vous ? dit l'autre d'un ton pincé. Eh bien, on trouve bizarre, ici, que des jeunes filles élevées à la ville sortent si souvent sans père, ni mère, et à n'importe quelle heure... Croyez-en mon expérience, c'est un bon conseil que je vous donne, pendant que nous sommes seules ; ne sortez donc pas comme ça, on jase...

— Et que dit-on, s'il vous plaît ? interrogea Aline, haletante, les dents serrées par une colère qu'elle peut à peine contenir.

— Eh bien, apprenez, petite fille, riposta la vieille, en pinçant les lèvres, qu'on dit par la ville que vous avez sans doute des rendez-vous, pour tant aimer à courir seule dans les prés.

— Moi ! des rendez-vous !...

Aline, indignée, se lève et regarde bien en face celle qui la défie :

— Vous êtes folle, mademoiselle, de me rapporter pareils propos. Si mon père était là, il vous mettrait à la porte !

— Ah ! ah ! vous le prenez sur ce ton-là, vous me menacez ! Eh bien, petite, vous ne l'emporterez pas en paradis ! Si vous croyez que c'est avec vos yeux et vos airs de sainte-nitouche que vous prendrez un vieux sac d'écus dans vos filets, vous vous trompez joliment.

— Quel vieux sac d'écus ? laisse échapper Aline, interdite.

— Faites donc la nice, à présent ! Comme si on ne savait pas que vous courez après le docteur Vimart ! Quand on n'a pas le sou, on rêve aux écus des autres.

Les paroles sifflent entre elles ; la vieille Malvina, haineuse, de ses deux mains de proie, serre son sac sur son caraco.

— Ah ! c'est trop fort... Sortez d'ici ! ordonne Aline furieuse.

Elle marche sur la vieille, la pousse dans le corridor ; l'autre se défend, mais Aline est forte, elle la jette presque dans la rue et claque la porte sur le dos de la mégère.

Tandis que, dans sa chambre, elle sanglote de colère et de honte, mademoiselle Malvina s'écroule

sur un banc, pleurniche, se lamente, se tâte les côtes, feint une crise de nerfs. Les voisins accourent, l'interrogent ; la mère Jonas apporte une goutte de « riquiqui » que l'autre boit convulsivement. Elle se mouche, et raconte avec des hoquets, avec une figure d'agonie, que la fille de « ces gens-là », l'a mise à la porte. Autour de la vieille, les gens clabaudent. Cette fois tout le venin est bien sorti du sac !

Le premier moment passé, Aline regrette la franchise de sa colère ; elle aurait dû se contenir par prudence, et ne pas se faire une ennemie mortelle de cette méchante femme.

« Tant pis, murmure-t-elle, advienne que pourra !... mais je n'entends pas qu'on m'accuse d'être légère ou de guetter un sac d'argent !... Pour qui ces gens-là me prennent-ils ? Comment ont-ils pu croire que mon cœur, si rempli par l'amour du père, du frère, de ma petite sœur... et de ma mère aussi, irait rêver d'un roman inutile... de cachotteries !... Avec qui aurais-je rendez-vous, mon Dieu ! quel jeune homme ai-je rencontré ? Ce n'est pas le Thiébaut qui labourait son champ, c'est un paysan ; ce n'est pas le TERENCE qui garde les moutons !... L'autre jour, c'est vrai, il nous a arrêtées, Suzie et moi, pour nous dire la bonne aventure...

— Qui alors ? Les autres ne comptent pas, ou nous ne les connaissons point ; l'agent voyer frise bien sa moustache quand il passe devant notre fenêtre. mais il fait la cour à Lisette ; reste le maître d'école... Car enfin le docteur Vimart... il est aussi vieux que papa ! ce n'est pas lui...

Et pourtant au fond d'elle-même, une voix insiste :

— Si, si, c'est lui ! Tu te souviens avec quels yeux il te regardait au bois, l'autre jour, quand tu revins avec ta couronne de muguet ; tu te rappelles qu'il te trouva charmante et le dit à ta mère ; et depuis, combien de fois est-il allé à ta rencontre, quand tu revenais des prés ! Crois-tu donc qu'il ne te cherchait pas ?...

Aline écoute cette voix intérieure, ses yeux s'entr'ouvrent, elle comprend enfin ce que veut dire ce blanc rameau qui est encore suspendu à sa fenêtre.

« Alors, soupire-t-elle, c'est lui mon inconnu !... Eh bien, voilà un « mai » qui me coûte cher... »

.

— Mais, mon enfant, tu es folle, faire une scène pareille à une femme de cet âge, et à propos de quoi ?

Madame Robert va, vient dans la grande salle, étouffant sa colère ; brusquement elle dénoue les brides de sa capote, retire son mantelet, arrache ses gants qu'à l'ordinaire elle retire avec un soin méticuleux.

— Comment ? insiste-t-elle ; toi si timide, toi, aussi calme que l'eau dormante, tu as pu te monter la tête et aller jusqu'à menacer un vieillard !... Quoi, tu protestes ? On me l'a dit.

— On vous a trompée, mère, j'ai chassé mademoiselle Malvina de chez nous, parce qu'elle nous insultait tous !... Elle m'a accusée d'avoir des rendez-vous et de me prêter à je ne sais quel manège, pour épouser le docteur Vimart...

— Et c'est là-dessus, que tu lui as fait une pareille sortie !... Mieux que des paroles, ta colère lui a révélé ton trouble ; tu t'es laissée prendre à ses manigances !

Vraiment, ma fille, tu n'es pas fine... Mademoiselle Malvina va colporter partout ce qu'elle a cru surprendre, et nous voilà à la merci d'une femme qui ne vit que de potins, qui se réjouit de mettre le feu à toutes les maisons pour voir les grimaces de ceux qui brûlent.

— Qu'eussiez-vous fait à ma place?

— Ce que j'aurais fait!... Mais j'aurais fait la bêtise, je n'aurais rien compris à ses paroles, j'aurais accepté ses conseils, je lui en aurais demandé au besoin! Ton ignorance des habitudes de petite ville, ta sauvagerie, ta curiosité de la vie des champs, pouvaient suffire à expliquer ta conduite et à dérouter ses soupçons; au lieu de cela, tu le prends de très haut, tu prêtes le flanc à ses critiques, et voilà nos projets, ta réputation même, à la merci d'un coup de langue.

— Alors, parce qu'il a plu à cette femme d'inventer un mensonge, je serai sa victime... il y aura des gens pour la croire et personne pour me défendre... Et si je me révolte, vous, ma mère, vous me conseillez de jouer un rôle de « nice ». Vous n'osez pas dire l'hypocrite... Mais alors, que penserait de moi mon père, murmure Aline en sanglotant.

Madame Robert comprend qu'il est dangereux d'exaspérer sa fille. Elle se radoucit, s'approche d'Aline, lui prend la main.

— Écoute-moi, mon enfant, tu as l'âme trop pure pour connaître le mal, je suis sûre de toi; mais il importe que pour les autres tu sois toujours la jeune fille chrétienne, sage, soumise, prudente et au-dessus de tous les soupçons; tu as un bien plus précieux que toi-même, c'est ta réputation; il faut à tout prix

la sauvegarder ; il faut que personne ne puisse dire ce que cette femme voudrait répéter : « Mademoiselle Robert est une jeune fille légère ». Vois-tu, mon enfant, une jeune fille dont on dit cela, est marquée pour la vie, jamais elle ne se remettra d'un tel coup de langue et personne ne voudra l'épouser. Quand le soupçon s'est posé sur une femme, fût-elle une sainte, pour les autres elle n'est plus innocente, et les siens rougissent d'elle.

— Mère, je vous en supplie, regardez-moi, ai-je l'air d'une ?...

— Écoute-moi ; ce que j'ai à te dire maintenant, tu te le rappelleras toute ta vie : avant d'être bonne, sage, laborieuse, sois une honnête femme ; la considération des autres est à ce prix, et on ne peut pas vivre sans avoir pour soi, l'estime des autres. Je me rappelle une phrase qui dès ma jeunesse m'a servi de règle : « Rien n'est plus habile qu'une honnête conduite ». Oui, mon enfant, il faut à n'importe quel prix sauver jusqu'aux apparences. Quelle que soit ta destinée, pense d'abord à préserver ton honneur.

— Mère, mais c'est parce qu'on attaquait notre honneur à tous, que je me suis défendue...

— Elle n'en voulait qu'au tien, ce n'est pas la même chose ! Comprends-moi bien : le monde est sévère pour les femmes, il est tout indulgence pour l'homme. Il admet deux honneurs. Celui de ton père, de ton frère, celui de la famille, de la race, il est fait de fierté, de courage, de noblesse d'âme, c'est l'honneur masculin ; quant à l'honneur féminin, le mien, le tien, celui de ta sœur, celui-là n'est que le respect ombrageux de notre vertu. Je te le répète,

tu pourrais être parfaite, voire même héroïque, si on te suppose une intrigue, une faiblesse, tu n'es plus une honnête femme, et l'homme qui se respecte n'épousera jamais une jeune fille « dont on a parlé ». Tu vois bien qu'il faut à tout prix sauvegarder ta réputation... Elles n'ont pas tort, les petites Thomas, qui s'en vont modestement, affectant des airs de rigoureuse vertu ! On les cite pour modèle, et l'homme qui veut à son foyer une épouse vertueuse les acceptera, les yeux fermés. Vos allures libres à toutes deux, votre façon de dire franchement votre pensée ne pouvaient que surprendre les gens d'ici ; ce qu'il faut maintenant, c'est vous mettre à leur niveau, copier leurs habitudes, suivre leurs jugements, aller plus souvent à confesse. Si monsieur le curé vous favorise à la procession, tout sera sauvé ! Mais à quoi penses-tu ? tu ne dis rien !

— Je pense, mère, à ce que vous me disiez sur l'inégalité de l'honneur ! Mon frère, qui a une amourette, ne cesse pas d'être un honnête homme, tandis que moi... Et vous trouvez cela juste ? tout notre honneur est donc réduit à une chose si fragile ! Mais, si la femme commet une faute, l'homme la commet aussi bien qu'elle. L'acte est le même, ce me semble. Au nom de quoi affirme-t-on le contraire ?

— Ah ! voilà bien encore son esprit de discussion. Comme si ces choses-là se raisonnaient ! Cela est, donc cela doit être ; il faut l'accepter comme un article de foi. Toujours il a en a été ainsi, et nous n'avons qu'à obéir aux lois qu'ont respectées nos mères. Tu ne sais donc pas que la vertu d'une femme est un bien si précieux que pour ne pas le perdre,

des jeunes filles, pendant la Révolution, ont préféré la mort, et des pères, jadis, ont vengé dans le sang l'honneur de leur fille. Être immaculée, c'est quelque chose de si grand que l'Église même le glorifie, et préfère la vierge à l'épouse... Vois-tu, si à toi ou à Suzie, il devait jamais arriver quelque chose, j'aimerais mieux vous voir mortes que déshonorées !

Madame Robert parle avec véhémence ; elle lève la tête, dominant sa fille de son orgueil étroit, mais inflexible.

Aline sourit tristement.

— Rassurez-vous, mère, Suzie et moi nous ne serons pas de celles qui jettent la honte sur leur famille, et, si vos paroles m'ont convaincue de la nécessité de *notre* honneur, je ne puis m'empêcher de regretter qu'il se borne là. Je m'étais fait, de mon honneur à moi, une idée plus haute. Il me semblait que c'était l'obligation inexorable de ne rien faire dont ma conscience pût rougir, et d'oser entreprendre, au contraire, tout ce qui pourrait m'agrandir à mes propres yeux et aux yeux de mes semblables... Vous l'avouerez-je, quand cette femme est venue ici, et qu'elle me parla avec tant de fiel, je fus moins irritée de ses soupçons, que de cette insinuation perfide, d'attirer chez nous la fortune du docteur Vimart ! Il me sembla que nous, pauvres mais probes, nous, à peine détachés d'une vie militaire qui fut, pour mon père et pour vous, mère, toute de loyauté et si souvent de sacrifice, nous devions être à l'abri d'un soupçon aussi avilissant ! Ah ! fi, convoiter de l'argent !... Mère, c'est cela, je vous en supplie, qu'il ne faut pas laisser croire aux gens d'ici !

Madame Robert se tait, déconcertée; elle ne s'était pas attendue à pareille résistance. Que cette enfant lui cause donc de tourment ! Mais d'où vient qu'elle lui ressemble si peu ? Quel esprit de contradiction souffle sur elle ; où prend-elle ces idées bizarres sur l'argent ? « Je vous demande un peu, ce sont là des idées de l'autre monde ! »

Aline est debout, mains jointes, elle parle en suppliante; la mère secoue la tête.

— Que tu es enfant, Aline ! Au lieu de te réjouir d'être recherchée par un homme du plus grand mérite, et qui a le seul défaut d'avoir un peu d'argent, voilà que ta susceptibilité prend tout de travers et qu'encore un peu tu fermerais la porte à ton unique soupirant !... Tu devrais être fière d'avoir plu au docteur Vimart !... Regarde comme il est délicat ! C'est lui qui est venu parer ta fenêtre, cette nuit. Chaque jour, afin que tu penses à lui, il nous envoie quelque chose : hier, des cailles pour ta volière, l'autre jour des fraises mûries dans sa serre. Ce sont là des attentions charmantes.

— De sa part, elles ne me touchent pas. Comment pouvez-vous vous imaginer que cet homme songe à m'épouser, je pourrais être sa fille !

— L'âge ne fait rien à l'affaire, quand le parti est aussi beau !

— Hé quoi ! vous aurait-il parlé, sans savoir si moi je...

— Non, il n'a rien dit encore ; mais tu le vois, tout le monde devine ses intentions, car cette femme t'a tendu un piège, pour savoir s'il s'était déclaré, et s'il allait t'épouser. Personne ne s'étonne de cette

recherche ; mais lui est timide, il n'ose point parler. Si tu voulais, ma petite Aline, d'un mot, d'un regard, rien que d'un sourire, tu l'encouragerais ! Sans doute il a peur de te déplaire. Parle, parle, c'est lui qui te défendra, c'est lui qui fera taire les mauvaises langues, qui mettra tous ces gens-là à tes pieds. Mais enfin, insiste la mère, en saisissant la main d'Aline, tu ne sais donc pas que la vie est autre chose qu'un rêve, que tout repose sur l'argent, et que le plus sûr moyen d'être heureuse, c'est d'accueillir celui qui vient à vous. Oui, il est vieux ; mais il vaut mieux rire avec un vieux que de pleurer avec un jeune. Sa maison est belle, tu seras honorée, flattée, tu voyageras, tu iras dans le monde, tu auras des toilettes, des bijoux, tu auras tout ce qui m'a manqué !... Est-ce que ce ce n'est pas du bonheur, ça ?...

— Ce n'est pas celui que je souhaite.

— Encore !... Mais as-tu dix mille francs de rente pour vouloir choisir ton bonheur ?... Et puis, qui t'apprend à vouloir autre chose que ce que veut ta mère !... Comment, j'aurai élevé mes enfants, je me serai sacrifiée pour eux, je me serai privée, afin qu'un jour eux ne manquassent de rien, et quand la fortune semble nous sourire, tu l'écartes, fille sans cœur, ingrate, égoïste !

— Ah ! mère, taisez-vous, je vous en prie, voici mon père !

Dehors, on entend l'aboiement joyeux de Tom. La porte s'ouvre. Avant que le capitaine entre, madame Robert, glaciale, reprend ses vêtements, passe dans sa chambre, tandis qu'Aline, les yeux pesants, les paupières closes, refoulant ses larmes, s'assied à contre-

jour, prend un petit saladier de faïence et se met en devoir d'écosser des pois. Pour que le père ne soupçonne rien de la tourmente qui passe sur le logis, elle refoule ses larmes et fredonne la chanson du mois de Mai :

Voici le joli mois de mai,
Avril passé,
Je ne puis tenir mon cœur
de joie chanter

.
.

Le père entra :

— Tiens, fille, dit-il joyeusement, j'apporte notre dîner ; ces champignons sur le gril, une bonne soupe aux poireaux et à la crème, une tranche de « ramequin ¹ » bien rissolée dans le beurre, nous aurons ce soir un manger de roi.

Tom suit son maître dans la salle où Aline, tête basse, égrène ses pois ; il tient délicatement dans la gueule une charpagne remplie d'énormes champignons, s'avance, faisant le beau, se tortillant, grognant de plaisir, l'œil vif, la queue battant l'air. Autour de la petite maîtresse, le chien tourne, mendie une caresse ; Aline ne le voit pas ; la bête impatiente dépose doucement son fardeau et se jette sur les mains de la jeune fille, qu'il lèche éperdument.

— Oh ! la bonne bête ! murmure Aline...

Elle se penche et pose tendrement contre sa joue le museau du chien.

— Hein ! en voilà une cueillette ! continue le père,

1. Ramequin, tranche de jambon rissolée dans la poêle.

j'en ai plein mon carnier, et Suzanne en a rempli son corbillon ; il faudra les enfiler en collier, les mettre sécher et nous aurons de quoi parfumer tous les fri-cots de cet hiver. Regarde-moi ça, l'enfant, est-ce blanc, est-ce frais et rose ? De vraies girolles... On les sentait à un kilomètre.

Aline s'est levée, elle débarrasse le capitaine de son carnier lourd de champignons, puis, suivant la coutume familiale, s'agenouille devant son père, tire les bottes de cuir et lui met ses pantoufles.

— Merci, ma belle ! Tu as eu bien tort de ne pas venir avec nous, tu aurais vu Suzanne... Elle marche comme un petit « vitrier », et ne rechigne pas devant les kilomètres... Elle avait des couleurs aujourd'hui... Mais c'est toi qui es pâlotte... Qu'as-tu ? ça ne va pas ?...

— Ce n'est rien, père, ne vous inquiétez point !... J'aurais dû vous suivre... Mais je tenais à écrire à marraine ; vous savez qu'elle quitte Paris cette semaine, et je voulais que ma lettre la trouvât encore là-bas. Vous vous êtes bien amusés !...

— Oh ! fit Suzanne, je suis *rendue*, je ne sens plus mes jambes. C'était beau, vois-tu ; nous avons marché à travers bois tout le temps, jusqu'à la plaine Grand-Chien. C'est grand, grand... dit la fillette en étendant les bras, quatre fois grand comme la Sablière ! Il y a de vieux arbres qui font la ronde ; au milieu, des genévriers gris qui vous piquent les mollets ; et sur l'herbe sèche des petites mares vertes, des quartiers de lune, c'est là qu'on trouve les champignons ! Il y en avait tant, tant, qu'on aurait pu se mettre marchand. Papa m'a montré à les cueillir... Regarde, les miens ne sont pas brisés !

La fillette montrait fièrement à sa sœur les têtes bien soudées aux pédoncules.

— Et puis voilà pour notre collection... Ferme les yeux, écoute, boum!...

Suzie a fait éclater sous son pied une boule brune qui projette dans l'air une poussière d'un noir violacé.

— Tu demanderas le nom scientifique au docteur Vimart?... Papa m'a dit que ça s'appelait une vesse-de-loup!

Et l'enfant se mit à rire de son rire cristallin. La grande sœur l'embrassa.

— Aline, où est donc ta mère? demanda le capitaine qui débourrait sa pipe dans l'âtre, et la secouait tout doucement sur un chenet, pour faire tomber les dernières bribes de tabac.

— Mère est dans sa chambre, elle vient de rentrer.

— Et ton frère?

— Je n'ai pas vu Charles depuis ce matin, je le croyais avec vous.

— Où peut-il être encore; « l'enfant-là¹ » n'est bon qu'à nous faire « endêver »!... Pourvu qu'il ne recommence pas ses sottises. Suzie m'a dit en route qu'il s'acharnait après le Joseph, ce grand serin d'épicier; ne va-t-il pas lui ouvrir sa porte à six heures du matin, en hurlant comme sa femme: « Hé! l'entends-tu! Viens donc voir! » Un de ces jours, « l'entends-tu » lui enverra un seau d'eau par les jambes, ou lui donnera une bonne raclée.

— Charles ne se laissera pas doucher, dit

1. L'enfant-là, locution lorraine.

Suzanne, il est le plus fort, et puis c'est votre faute s'il galvaude toute la journée ! Pourquoi ne voulez-vous pas qu'il aille à la forge, puisqu'il a envie d'être forgeron ?

— Tais-toi, Suzie, je te défends de soutenir ton frère...

Madame Robert est sortie de sa chambre ; contre son habitude, elle n'a point changé de robe. Elle apparaît gourmée et dédaigne d'admirer la récolte du capitaine.

Suzie se penche sur l'épaule de sa sœur, et lui murmure tout bas :

— Eh bien ! qu'est-ce que dirait maman, si elle savait que l'autre jour, Charles a semé pour quatre sous de chènevis dans les pots de fleurs [de la Malvina... Cette peut' femme ¹ voulait-elle pas raconter à papa que not' Charles fume en cachette... Il a joliment bien fait de se venger !... Qu'est-ce que ça pouvait lui faire, que not' Charles grillât sa cigarette comme les autres garçons ! Oh ! la peut' femme, *nème donc* ², répète l'enfant.

Et les lèvres d'Aline murmurent en écho :

— Oh ! oui, la peut' femme !...

Le dîner fut silencieux, personne ne desserra les dents. Tom, assis sur son derrière, entre Suzie et Aline, attendit vainement la friandise habituelle ; on

1. Peut' femme, méchante femme (locution lorraine).

2. Nème donc, locution familière en Lorraine pour dire n'est-ce pas ?

ne songeait pas à lui. Quand Aline eut desservi la table, et mis devant son père la bouteille d'eau-de-vie de marc, le capitaine dit en les regardant toutes deux :

— Enfin, ma femme, me diras-tu ce qui se passe ici?... Tu prends des airs de reine offensée et je n'ai pas besoin de lunettes pour voir qu'Aline a des yeux gros comme des pommes!...

Les deux femmes se turent. Charles, qui redoutait d'être encore le sujet d'une scène, s'esquiva, les camarades l'attendaient dehors. Suzie s'endormant sur sa chaise, l'aînée se leva, prit avec une délicatesse de mère l'enfant qui laissa retomber sa tête sur l'épaule de sa sœur; à pas étouffés, Aline monta l'escalier, son fardeau était lourd, mais avec quelle tendresse elle le serrait sur son cœur!... Dans la chambre des jeunes filles, il faisait jour encore, un jour clignotant et bleuâtre, fait des premiers rayons de lune et des dernières lueurs du soir. Aline s'assit près de la fenêtre, là même où elle s'était mise pour regarder, l'autre nuit, l'inconnu qui s'approchait du mur. Le *mai* pendait encore au-dessus de la porte; ses fleurs étaient à peine fanées, ses feuilles à peine desséchées, et que de choses s'étaient passées depuis qu'il était là!...

A l'ordinaire, quand elle couchait sa petite sœur, Aline la berçait dans ses bras, et l'endormait dans un roucoulement de colombe; mais aujourd'hui, sa gorge est serrée et ses genoux seuls restent maternels pour l'enfant.

On parle dans la grande salle, le bruit des voix monte jusqu'à elle : l'une irritée, cassante, presque criarde, voix de la mère qui raconte brièvement l'entrevue de ce soir; parfois, une autre voix, sourde,

tremblante d'une colère contenue, interrompt le récit. Tout à coup, un bruit de verres qui se choquent. Le capitaine frappe du poing sur la table :

— Tonnerre de nom d'un chien ! Vieille coquine ! Je vais aller lui tirer les oreilles, ça lui apprendra à regarder ce qui se passe chez les autres.

Une bousculade de chaises, puis une porte ouverte : Aline tend l'oreille, son cœur bat. Ah ! si son père faisait ça, comme elle serait vengée !... Mais non, la mère le retient, elle a tiré le verrou, le père ne sortira pas. Aline s'avance ; va-t-elle descendre ?... Pas encore, la mère parle :

— Je t'en prie, mon ami, n'aggrave pas les choses, tu aurais à regretter une brutalité. Tu sais combien on nous jalouse, comme on critique déjà nos allures, nos habitudes, l'éducation de nos enfants ; un esclandre nous mettrait tout le pays à dos, on nous donnera tous les torts. Il vaudrait bien mieux nous réconcilier avec cette Malvina ! Ta fille aurait dû comprendre que cette scène était ridicule, déplacée. Crois-tu, après ça, que monsieur le curé, comme il nous l'a promis, la fera quêter dimanche, et que, pour l'Ascension, il lui donnera à porter la bannière de la Vierge ? C'est encore la Louise Thomas qui aura cet honneur !... Ah ! mon Dieu, mon Dieu, que de tintouin !...

— Oh ! toi, tu ne vois là dedans qu'une maladresse de ta fille ; tu ne comprends pas que cette petite est fière, et qu'elle a bien fait de mettre cette sorcière à la porte. Moi je lui aurais réglé son compte, avec les intérêts par-dessus le marché !

— Maladroit !... Étonnez-vous, fit madame Robert, en prenant à témoin un personnage imaginaire, que

sa fille soit une obstinée, et qu'elle se refuse, par glo-
rieuse, à accepter la seule défense possible !... De but
en blanc, elle refuse d'écouter le docteur Vimart. Toi
non plus, tu n'as rien remarqué, tu n'as pas vu
comme il change de couleur, quand il aperçoit Aline,
tu n'as pas deviné que c'est lui, le Roméo, qui est
venu accrocher un bouquet à cette fenêtre ?... Mais,
vous autres hommes, vous avez donc des yeux pour
ne rien voir !...

— Que dis-tu, femme, j'en bâille tout bleu ! Mais,
il ne m'a rien dit à moi, et il me semble que...

Madame Robert haussa les épaules :

— Est-ce qu'à l'âge du docteur ce n'est pas la
jeune fille qui doit parler la première ! Crois-tu qu'il
ose espérer, sans qu'on l'encourage, l'amour de notre
enfant ?...

— Euh ! euh ! fait le capitaine, il me semble que
tu es bien entichée du docteur ! Sais-tu seulement
s'il plaît à ta fille ?

— Il lui plaira.

— A savoir.

— Je le sais pour elle.

— Je n'en suis pas aussi sûr... Après tout, il a
beau être riche, ça ne lui enlève pas ses cinquante-
quatre ans et je ne me vois guère beau-père d'un
gendre aussi vieux que moi.

— Allons donc, est-ce que le vieux roi de Hollande
n'a pas épousé, jadis, une toute jeune fille ? Est-ce
qu'on ne dit pas que le vieil empereur d'Autriche
veut se remarier ? Alors, si des gens qui ont déjà la
fortune et des titres, admettent des mariages comme
ceux-là, pourquoi trouverais-tu étrange...

— Paix, paix, ma femme, ne nous emballons pas ; tu m'as l'air d'aller, comme Pérette, vendre ta couvée, ton veau et ta vache !...

— Soit ; mais enfin, si je veux empêcher cette Malvina de se venger, c'est qu'il y a aussi autre chose qui presse ! Il y a une question d'argent... Si tu veux que je te le dise... j'ai dû... faire un petit emprunt !...

Ce n'est plus l'arrogante femme qui parle ; Aline entend la voix de sa mère qui tremble, humiliée par cet aveu, qu'elle ne peut plus éviter ; à travers les murs, elle voit ses parents : quel visage décomposé a le père, quelle stupeur dans son regard !... quelle détresse se peint sur les traits de la mère ! Ah ! comme elle doit souffrir, comme elle se sent acculée, pour avouer la dette qu'elle cachait depuis si longtemps !... « Pauvre mère », murmure Aline, qui ne pense plus à sa propre détresse.

— Tu as emprunté ! reprend le père.

Et sa voix s'étrangle dans sa gorge.

— ... Sans me le dire... A qui ? à qui ?... Combien ?... Mais parle donc, je veux tout savoir... Tonnerre ! Quoi, sommes-nous à la merci de cette femme ?

— Oui, murmure madame Robert. Elle a les billets... les traites entre les mains... C'est le vin à payer, et puis des notes oubliées à Chaumont... L'argent va si vite... tu comprends !... J'ai dû emprunter à la femme du libraire de la rue de Paris.

— Aux Courtau ! des usuriers... Toi, toi, tu as fait cela et je n'en savais rien !... Alors, cette femme peut venir... pour être payée, elle peut prendre ici tout... tout... Ah ! Dieu de Dieu, moi, un vieux soldat, j'ai des dettes... des dettes ! !

Que de douleur dans cette plainte ! Aline n'en peut plus, il faut, coûte que coûte, qu'elle obtienne un délai... Dans quatre jours, sa marraine lui aura envoyé l'argent. Après, c'est le travail, la délivrance, et son père n'aura plus la honte de ne pouvoir payer ses dettes !... Elle descend l'escalier ; le craquement des marches l'empêche d'entendre sa mère, qui murmure au capitaine :

— Tu vois bien que ce mariage nous sauverait !

Elle entre : une bougie meurt dans le chandelier, éclairant à peine le drame qui déchire ces trois êtres ; le père, comme abruti, est assis devant l'âtre mort, la mère pleure le visage caché. Aline s'avance, noue ses bras autour du cou de son père, pose sa joue contre sa joue.

— Père, embrasse-moi ! Rassure-toi. C'est à moi de réparer le mal qu'involontairement je vous ai fait. Il ne faut pas que cette femme reste une heure de plus notre ennemie ; dans quatre jours, j'aurai reçu de ma marraine l'argent pour payer ces billets ; il faut obtenir qu'elle attende jusque-là, il faut à tout prix qu'elle se taise. Mère, voulez-vous venir avec moi chez mademoiselle Malvina ?

Madame Robert se dresse stupéfaite... Quel revirement s'est fait chez cette petite !... Comme elle paraît résolue ! Vite elle tamponne ses yeux avec un peu d'eau fraîche, met son canotier noir, épingle une voilette qui masquera son visage mâchuré par les larmes... la voilà prête ; elle tend à Aline, sa ruche, son petit chapeau... L'enfant ne la voit pas, elle est penchée sur le père qui semble foudroyé, il tient sur ses lèvres les mains jointes de sa fille, et sa bouche cris-

pée étouffe dans un baiser, le cri de rage de son cœur qui se brise...

Quelquefois, au delà de l'hiver, les veillées se prolongent à la campagne ; les gens sur le pas des portes assis sur les bancs de pierre ou le seuil des maisons, regardent les étoiles qui s'allument, et, dans l'assoupissement du soir, colportent les nouvelles, commentent les journaux, c'est la gazette ambulante, impitoyable pour les absents. Mais l'on n'ose trop, dans les rues, chuchoter les potins et mettre en chansons les mésaventures du pays, il faut pour cela que les portes soient closes. En hiver, les gens mettent leurs sabots, prennent la lanterne, et bien emmitouflés dans les châles et les houppelandes, qu'il gèle, neige ou vente, s'en vont veiller chez les voisins. On les voit descendre de la ville haute en chantonnant :

Je v'vo mé queneuillette
 Que fâ virviron virvirette
 Et le riban qu'o a l'entoue
 Pou ve r'tenie tous lo joues
 Je v'vo m'citron
 Qu'ost do m'giron
 M'giron ost poché
 M'citron o on'allé
 Etc... etc... etc...

1. Je vous vends ma quenouillette
 Qui fait virviron, virvirette
 Et le ruban qui l'entoure
 Pour vous retenir tous les jours
 Je vous vends mon citron
 Qui est dans mon giron
 Mon giron est percé
 Mon citron s'en est allé

Dans la ville basse on accueille les veilleurs qui se rassemblent autour de la table ; les femmes ont leur tricot, les hommes fument la pipe et, joyeusement, pendant que la vieille eau-de-vie s'échauffe dans les verres, on compose ensemble les chansons satiriques, les complaintes burlesques, les *daïures*¹, qui le lendemain courront sous le manteau.

Mademoiselle Malvina ouvre sa porte aux méditants ; elle aime assez la gaudriole des propos lorrains. Presque tous les soirs viennent chez elle le percepteur, son fidèle client, la femme du bijoutier, la veuve d'un marchand de bois, et le vieux pharmacien. Ce soir ils sont tous rassemblés dans l'arrière-boutique qui lui sert de parloir. Lisette, la petite brodeuse, achève sa tâche près du comptoir, servant à ceux qui viennent deux sous de tabac à chiquer, du gros ou du demi-gros pour les tabatières, du caporal pour les pipes et quelques cigares pour les raffinés.

Tout ce monde papote. De quoi parlerait-on, si ce n'est des Robert?... Le percepteur, qui déguste son petit verre de brou de noix, trouve étrange que ces gens-là soient venus en quelque sorte se cacher à Gondreville ; la femme du bijoutier affirme que les brillants de madame Robert sont en toc, d'ailleurs, ne sait-on pas que ce sont des pannés !

— S'ils font tant d'esbrouffe, renchérit la veuve du marchand de biens, ils ne nous feront pas croire que des vessies sont des lanternes ! Et puis, en voilà des

1. *Daïures*, de *daïer*, expression lorraine signifiant : tarder, muser, intriguer, débiter des sornettes et même des propos satiriques.

manières d'élever des jeunes filles, ne pas les envoyer au catéchisme de persévérance !...

Et elle sirote d'un air entendu son petit verre d'eau de coing.

— Croyez-vous, dit mystérieusement le pharmacien, que la grande est allée, l'autre jour, demander au secrétaire de la mairie, s'il n'y avait pas à la Bibliothèque une histoire naturelle avec des images !...

— Des images !... répète le chœur scandalisé.

— Elles ne s'ennuient pas, ces petites-là ! déclare l'homme de la caisse publique, un farceur.

— Et des robes en ceci, et des robes en cela ! Et la mère qui se met de la poudre, et des frisons en faux cheveux, hein !... qu'est-ce que vous dites de ses airs de duchesse, quand elle vous tend la main ? dit la marchande de bijoux.

— Elle veut nous faire sentir qu'on n'a pas gardé les cochons ensemble, ronchonne la vieille, enrichie par la bande noire ; elle ne trouve à sa hauteur que le docteur Vimart ! « Même que » sa sœur en est joliment vexée : il ne va seulement plus la voir aux Bruyères, il est tout le temps aux trousses de ces gens-là !

— Dame, les cotillons en valent la peine, ricane le pharmacien.

— Taisez-vous, polisson, dit en minaudant mademoiselle Malvina, comme si nos jeunes filles n'étaient pas mieux que celles-là ! Elles ont au moins de la décence, tandis qu'aux demoiselles Robert, il ne manque plus que la bicyclette pour achever le tableau.

Les vieilles hochent la tête, et autour de cette table

fleurant la calomnie, on dirait des marottes grotesques qui s'agitent et laissent tomber une note criarde. La lampe, sous l'abat-jour de carton, n'éclaire qu'un petit rond de la toile cirée, les visages plus ou moins rapprochés se noient et se déforment dans la pénombre. Les chairs prennent des teintes livides, les rides s'accroissent; sous son bonnet ruché, la vieille Malvina a l'apparence d'une gargouille; le percepteur a une trogne de vieux Silène; la vieille richarde, avec sa perruque blonde, ressemble à une fillette bouffonne déformée par la goutte; la bijoutière ronronne comme une chatte, et ses joues dégonflées pendent en petites poches sous des yeux clairs, luisants comme des boulons d'acier; le pharmacien se dandine sur sa chaise et frise sa moustache d'un air coquet. Ces ombres, collées comme des papillons de nuit autour de la lampe, semblent, à cette heure, le vivant symbole de la satire jalouse et ténébreuse des petites villes. Là-bas dans son coin, Lisette, entre deux pesées de la balance de corne, brode sans mot dire la nappe blanche, la nappe immaculée, que la vieille Malvina veut déposer sur l'autel de la Vierge!...

On frappe aux volets. Qui vient encore au « couarail ¹ »? Deux femmes entrent, Malvina blêmit: ce sont elles... Que lui veut-on encore? Les autres interdits, ennuyés d'être là, cherchent à reculer leurs chaises un peu plus loin dans l'ombre. Le pharmacien tourne le dos, seul le percepteur rapproche sa chaise de celle de Malvina, il faut bien la défendre, elle tremble comme une feuille.

1. Réunion de gens qui potinent.

Aline marche la première, sans témoigner d'embarras :

— Bonsoir, mademoiselle; bonsoir, mesdames, messieurs.

Madame Robert, très digne, salue à la ronde.

Malvina, muette, ne quitte pas la jeune fille des yeux : on veut donc la faire mourir avec des émotions comme celle-là !

— Mademoiselle Malvina, dit Aline d'une voix qu'elle s'efforce d'affermir, je regrette tout ce qui s'est passé entre nous ce soir ; voulez-vous dire à ma mère que vous ne croyez pas un mot des propos que vous m'avez répétés, et je vous demanderai d'excuser, d'oublier un moment de colère que je regrette profondément...

La vieille, ahurie, écoute. Comment? c'est pour cela qu'elle est venue?... elle ne se venge pas!... Ces orgueilleuses lui offrent des excuses publiques!... Allons, allons, puisque le péril est conjuré, on peut se montrer bon prince et se réconcilier... Après tout, ces dames avaient des façons... c'est très bien ce qu'elles faisaient là, pourquoi ne serait-on pas une paire d'amis?

— Mais que s'est-il donc passé, mesdames? fit la vieille Malvina de sa voix la plus mielleuse. Mais rien, j'ai tout oublié... De quelle offense parlez-vous, mon enfant? Tenez, mes amis eux-mêmes ne savaient rien.

Aline baisse les yeux, piquée par ces regards sournois. Dans la boutique, la petite Lisette tousse d'une toux convulsive, qui semble se moquer de la vieille Malvina.

A son tour, madame Robert s'approche, tend la main à son ennemie, qui s'amadoue.

— Je savais bien, moi, que vous étiez trop bonne, trop intelligente surtout, pour vous être offensée. J'ai trouvé ma fille désolée, absolument désolée de la peine qu'elle avait faite à une si excellente femme. Ce n'est pas à vous, mademoiselle, qu'on voudrait causer le moindre chagrin; monsieur le curé me le disait tantôt... il vous tient en haute estime...

Ah! si monsieur le curé prenait les Robert sous sa protection, il était dangereux de s'attaquer à des gens qui avaient déjà pour eux l'amitié du docteur.

— Eh bien, mesdames, dit-elle aimablement, nous allons trinquer pour faire la paix. Mais asseyez-vous donc, je vous en prie... Vous n'avez pas froid, madame Robert?... Je vais vous passer mon *couveau*¹... Allez, mademoiselle Aline, mettez-vous là, près de monsieur le percepteur... Lisette, va chercher du cassis dans le placard, et descends deux petits verres.

Et tandis que la conversation recommence joyeuse, empressée, pendant que madame Robert, le fiel dans le cœur, déguste son petit verre de cassis et s'informe minutieusement auprès de Malvina, de la bonne recette pour faire cette liqueur, Aline reste silencieuse, les yeux agrandis de stupeur, les oreilles bourdonnantes, comme son père, là-bas.

1. Chauffferette.

V

— Allons, femme, un peu de courage; dans une demi-heure nous serons aux Bruyères, tu auras une chaise, de l'ombre, des rafraîchissements... Saperlipopette, quelle idée as-tu eue de mettre des talons Louis XV, pour aller faner à six kilomètres de chez nous. Autant mettre une épine dans la patte d'un lièvre, et lancer les chiens à ses trousses!...

Sur le bord de la route, les jambes pendantes dans le fossé rempli d'herbes, madame Robert, congestionnée, geint, s'essuie et s'évente avec fureur :

— Qu'on m'y reprenne à faire des parties de campagne, quand il n'y a pas de voiture pour vous porter! Quel pays, mon Dieu! ne pas trouver seulement une jument de réforme pour faire six kilomètres dans son après-midi! Aïe, aïe, mon pied! Ah! ces cailloux!... Je n'en peux plus, laissez-moi là, allez-vous-en...

Le capitaine rit dans sa barbe, sa femme ne le voit

pas, heureusement, car la souffrance se changerait en colère, et le pauvre homme essuierait encore une rebuffade.

— Allons, Isabelle, patience, nous voilà presque arrivés; on voit d'ici une petite fumée derrière le mamelon, la ferme est là, on nous attend. J'aurais dû apporter une paire d'espadrilles pour la route, tu aurais fait des grâces... Tiens, je te vois avec ton râteau retournant le foin comme ci et puis comme ça...

Le capitaine n'a pu résister à l'envie bouffonne de singer sa femme, en bergère d'opéra-comique. Madame Robert pince les lèvres :

— Ces taquineries sont déplacées en ce moment. Tu me vois souffrir et tu ris. Tu ris!... je suis bien malheureuse, fait-elle tragique, personne n'a pitié de moi, pas même ces enfants qui ne se retournent point vers leur mère... Ah! reprit-elle en gémissant, si je ne comptais pas sur cette journée, comme sur une journée décisive, je vous laisserais vous débrouiller tout seuls.

— Alors, nous marchons à la victoire?... Diable, ma femme, tu marques drôlement le pas de charge!

Un rire homérique secoua le capitaine, un rire qui retentit au ciel, se répercuta en écho sur la route, et fit retourner les enfants qui cheminaient. Ils virent au pied de la côte, dans la lumière fulgurante de cet après-midi de juin, le capitaine, en bras de chemise, le veston sur le bras, s'essuyant, se tamponnant, près de madame Robert affaissée sur l'herbe. Les mains en porte-voix, le père cria :

— Halte!

Et madame Robert, de son ombrelle agitée comme un sceptre, accentua l'ordre de son mari.

— Charles, fit Aline, tu devrais aller voir!

— Moi? ah! non, maman m'a déjà rabroué ce matin, parce qu'elle m'a encore trouvé dessinant des feuilles d'artichauts, au lieu d'apprendre les campagnes de Napoléon; elle ne comprend pas que je laisse toutes les batailles du monde pour le plaisir d'admirer la belle ligne d'une plante. Mais un sceau de Salomon ou une brindille d'*amourette*¹ me charme. Quand le jardin humide brille au soleil, quelle chose adorable que ce miracle de la lumière emprisonnée dans une goutte d'eau!...

— Mais enfin, mon Charles, que prétends-tu faire dans la vie, avec tes chardons, tes roses trémières, tes choux frisés et tes plants d'artichauts? demande Aline qui se repose à son tour sur le talus verdoyant.

— Je ne sais pas encore, mais j'ai dans l'idée qu'on pourrait faire quelque chose de délicat, qui durerait toujours, avec du fer, du cuivre, de l'étain. Si papa voulait, j'entrerais à la forge, j'apprendrais à forger le fer et plus tard à le ciseler; je ferais naître, moi aussi, des arbres, des buissons, des animaux.

— L'arche de Noé en zinc! fit Suzanne en envoyant une chiquenaude sur la joue de son frère.

— Dis donc, péronnelle, est-ce que Jean Lamour, qui fut le premier serrurier du monde, a fait du toc, quand il a forgé pour le roi Stanislas, à Nancy, ses grilles magnifiques?... L'instituteur m'a montré un livre illustré de gravures qui représentent les portes

1. Nom d'une graminée.

de la place Stanislas... C'est beau! beau! des lignes vigoureuses, élégantes, avec des feuillages sobres, teintés d'or!... Et les lampadaires... des coqs hérissés qui tiennent, suspendues dans leur bec, des lanternes majestueuses. Tu verras, je te les montrerai, Aline, ces dessins... On ne peut rien faire de plus beau.

— Alors, tu veux devenir un autre Jean Lamour?

— Oui! Maman a beau m'enlever mes crayons, me cacher mon album... je dessinerai sur les portes avec du charbon, sur le crépi des murs avec des cailloux. C'est plus fort que moi. Quand nous passons près de la forge et que j'entends battre le fer : toc! toc! ah! le beau son de l'enclume... Alors j'ai envie de m'enfuir dans un pays où il n'y aurait que des marteaux, du fer, du feu... et puis un maître. Tu ne peux pas savoir, toi, une fille, la joie qu'il y aurait à travailler avec une basane devant soi, manches retroussées, cou nu, et la barre de fer rouge, étincelant sous le marteau...

Aline regarda son frère avec surprise; c'est la première fois qu'il parle ainsi à cœur ouvert. Jusqu'alors, Charles a gardé ses projets pour lui seul, n'expliquant rien de ses rêves; et celui que madame Robert, à tout propos, traite de paresseux, d'écervelé, d'indigne rejeton de l'ancêtre, c'est justement celui qui les dépasse tous par la beauté de son rêve... Comme il a grandi depuis six mois! Ce n'est plus le frêle adolescent, c'est à présent un jeune homme; un duvet léger ombre sa lèvre, son cou robuste, bruni par le soleil, se dresse fièrement, ses épaules s'élargissent; il porte toujours la culotte courte et le veston serré à la taille, le mollet nu. Que s'est-il donc passé qui puisse

expliquer une telle métamorphose? Hier, c'était le gamin, aujourd'hui voilà un homme.

Enfin les mauvais jours semblent finis. Grâce à madame Villebau, les premières traites ont été payées; mademoiselle Malvina s'est montrée discrète, patientant quelques jours jusqu'à ce que « le fermage en retard » fût versé à madame Robert. Fut-elle dupe du prétexte?... Aline ne s'en inquiète pas, l'essentiel est d'avoir pu payer. Dans quelques semaines, elle ira rejoindre sa marraine à Messein, afin de s'entendre secrètement pour un travail rémunérateur. En attendant, la jeune fille ne sort plus qu'avec sa mère, assiste à tous les offices. A l'ouvroir des sœurs, avec les enfants de Marie, elle prépare les roses en papier doré, les lys en percale qui orneront le reposoir le jour de la Fête-Dieu.

Le temps passe, monotone et doux. Aujourd'hui, cependant, toute la famille est conviée à la fête des foins chez madame Demange, la sœur du docteur Vimart. Suzie s'impatiente de n'être pas encore arrivée à la ferme des Bruyères, ses jambes fines se trémoussent autour de Charles et d'Aline, paisiblement assis.

— Suzie, va voir si maman a besoin de secours, la voilà qui refuse le bras de papa... Serait-elle encore fâchée?

L'enfant dénoue la corde liée à sa ceinture, la fait tournoyer dans l'air, essaye ses jambes de gazelle avec un « tour de vinaigre » et part à fond de train, entraînée par la corde qui tourne, tourne, enveloppant d'un nuage de poussière la fillette qui court et Tom qui galope à son flanc.

La première quinzaine de juin a été si chaude.

après les pluies de printemps, que l'herbe a rapidement mûri; dans toutes les fermes on coupe et on retourne les foins. La propriété de madame Demange et du docteur Vimart est située à mi-chemin de Gondreville et de Maret, dans une exposition admirable, abritée des vents par le coteau et par une crête boisée. C'est une terre de trois cents hectares, comprenant autour de la ferme un immense verger, des pâturages, des champs de blé. Comme la vigne dépérit, malgré l'introduction des cépages d'Amérique, le docteur Vimart a fait arracher les anciens plants et commencer la culture des pommiers à cidre. Chaque année, aux Bruyères, on brûle aussi cette eau-de-vie de fruits que Nancy vend sous le nom d'eau-de-vie de mirabelles, la vente du beurre, du fromage, des porcs engraisés, est encore une source de gros revenus.

Madame Robert a suggéré au docteur Vimart l'idée de cette partie :

— Mes filles n'ont jamais vu faner, cela me rappellerait mon jeune temps!...

Aussitôt le docteur de convier à la fête quelques amis de madame Demange, les Thomas et leurs filles, les Vautrin et les Mensuis, s'excusant de n'avoir même pas une charrette à offrir pour amener les invités. La presse des foins et la perspective d'un orage dispersent tout autour de la ferme les chariots à échelle où les filles en camisole et en jupon court reçoivent à pleins bras les bottelées que les hommes leur tendent au bout de la fourche.

Aline et Charles regardent Suzanne dégringoler la côte. Le soleil qui brûle la route, derrière eux, jette sur l'autre versant, l'ombre écourtée de la couronne

des bois; à droite et à gauche s'étend la plaine veloutée avec ses champs d'avoine blondissante, ses blés pointant comme des flèches, ses seigles retardataires. Le moindre vent moire le flot qui meurt sur la route, apportant avec l'odeur chaude des herbes coupées, le cri de la lointaine alouette et l'appel de la caille dans les sillons. Plaine blonde comme une grève où abondent les voiles changeantes des nuages qui passent. En haut du versant, la colline hérisse ses murailles de verdure, ses créneaux boisés d'où descendent les sources.

— Regarde, Charles, comme la plaine ondule dans cette lumière qui vibre, on la dirait vivante...

— Je ne peux pas expliquer ce que je sens, murmure le jeune homme, mais cette terre est si belle, qu'il y a des jours où couché dans l'herbe, je l'étreins, comme si je sentais battre son cœur sous le mien.

— C'est ainsi que les bêtes doivent aimer la terre, répond Aline; parfois je voudrais être l'écureuil qui saute dans les branches, et à cette heure si chaude, j'envie le bonheur de la caille blottie sous les blés. Pense à ce qu'est leur vie... eux au moins ils sont libres!...

— Mais gare la faux et le fusil, la griffe et la dent... Tu n'oublies que cela!

— Pourquoi Dieu a-t-il fait le monde si beau, si chaque germe de vie entraîne derrière soi un germe de mort?... Quel mystère! Et puis, au delà de nous, dis, frérot, qu'est-ce qu'il y a?...

— Ces choses-là me laissent bien tranquille, pourvu que mes yeux se repaissent de la lumière jusqu'à ma mort, je ne m'inquiète pas de savoir ce qui m'at-

tend après... Ah ! voilà Suzanne qui remonte... Eh bien, qu'a dit maman ?

— Elle a dit que tu viennes à son secours, elle ne peut plus mettre un pied devant l'autre... Je lui ai enlevé ses bottines ; impossible à présent de la rechausser... Elle ne peut pas marcher avec ses bas!...

Quelques minutes après, Charles était arrivé devant sa mère.

— Écoute, maman, tu vas faire ton entrée en palanquin, comme une reine !

De leurs mains jointes, les deux hommes font un siège ; madame Robert s'assied, s'accrochant au cou du père et au cou du fils. Elle grimpe la côte doucement balancée. Derrière elle, Aline tient l'ombrelle pour l'abriter du soleil, et Suzie galopant avec Tom en tête du cortège, annonce les voyageurs.

— Comme vous êtes en retard, chère madame, fait le docteur inquiet, nous ne comptons plus sur vous.

— Maman, fait Aline, je vais rester avec vous ?

— Non, non, répond brusquement la mère.

Et, le sourcil froncé, elle fait signe à sa fille de suivre le docteur, tandis qu'elle reste dans la salle fraîche, inspectant sans en avoir l'air, l'ameublement de la maison et le travail des servantes.

La cour est pleine de charrettes remplies d'un foin qui embaume, elles attendent d'être déchargées dans les greniers, au-dessus des écuries. A droite, sous un hangar, le docteur indique aux jeunes filles, les instruments qui servent à l'exploitation de la ferme : charries, herses, faucheuses, moissonneuses, etc... admirablement entretenues. Tout à côté les écuries : ici,

les chevaux, là, dans les étables, les vaches. Elles sont encore aux herbages, et l'on entend tinter leurs clochettes, derrière la haie. Dans la grange, des femmes tiennent renversées sur leurs genoux les brebis qu'elles tondent; sous les ciseaux, la laine floconneuse, emmêlée de brindilles sèches, tombe, d'autres femmes l'emportent dans les greniers, où elle attendra sur des claies d'être lavée. Pendant les veillées d'hiver, elle sera tirée brin à brin.

Le docteur marche entre Aline et Suzanne, le capitaine les suit, admirant le bel ordre de la ferme, la grande bâtisse du milieu, la propreté de ces belles filles aux seins lourds, qui passent comme des statues de Cybèle, portant de pesantes charpagnes sur leur tête.

— Ah ! que j'aimerais être fermière ! dit Suzanne, en arrachant une poignée de foin qu'elle respire.

— Et vous, mademoiselle Aline ? fait le docteur, qui, depuis l'arrivée des jeunes filles ne peut détacher ses yeux de celle qui l'émeut si étrangement,

— Oh ! moi, répond Aline, je rêve d'une ferme impossible, où j'apprivoiserais des animaux sauvages...

— Alors, pour vous plaire, il vaut mieux être loup que berger ? Je veux donc me faire loup.

— Tiens ! tiens ! murmure le capitaine, est-ce que ma femme aurait raison ?... Le docteur est touchant dans ce rôle de muscadin !...

Aline feignit de ne point entendre le compliment.

— Voici le verger, reprit le docteur Vimart; nos invités nous y attendent, j'espère qu'ils n'ont pas mangé toutes nos cerises. Je compte, cet été, vous faire goûter à mes reines-claude et à mes mirabelles abricotines, elles sont exquis.

— Docteur, ne rendez pas mes filles gourmandes, vous leur avez déjà promis des brugnons et des ram-bours d'été... Suzie en a l'eau à la bouche,

La fillette se retourna en riant :

— Père, c'est écrit sur l'ordonnance : quatre prunes et trois abricots, pour réjouir mon cœur. Es-tu jaloux ?... Alors, tiens, tiens, voilà pour te donner de la joie à toi aussi.

La fillette saute au cou du capitaine, l'embrasse, le décoiffe, fourrage sa barbe, et, comme au temps où il la prenait sur ses genoux, frotte son petit nez rose, d'un rose de coquillage, contre le nez fastueux de son père.

— Allons, fais encore nez-nez-can-can !

La joie de Suzie les gagne, Aline regarde tendrement la petite impétueuse qui s'en prend au docteur.

— Hé ! dit-elle, je paie mon médecin ! Docteur, voici deux baisers pour quatre prunes...

— Et c'est tout ? fait M. Vimart en offrant le bras à Aline.

— Oh ! Suzie a payé pour tout le monde ! Si vous êtes trop gourmand, docteur, je vous mettrai en pénitence.

— Vous n'oseriez pas !

— Si fait, tenez... je me sauve.

Mais le docteur avait saisi la main de la jeune fille, et la retenait prisonnière dans la sienne.

— Coquette !... Non, vous ne vous sauverez pas, je vous garde...

Et se penchant plus près d'elle, afin qu'elle seule entende :

— Je voudrais vous garder toujours.

Aline rougit violemment, elle sent trembler sur son poignet les doigts du docteur ; que va-t-il lui dire ?... Faudra-t-il aujourd'hui répondre non ?... Quel émoi !... Comment esquiver cette déclaration ?... Faut-il bouder ? faut-il au contraire feindre de ne rien comprendre ?... Aline est consternée ! A qui demander conseil pour se défendre ? elle n'a que sa douceur et la ferme résolution de ne point épouser cet homme !

Mais secrètement, elle est fière de ce demi-aveu, de cette passion qui trouble les regards du docteur, et le rend si empressé. Pour la première fois, Aline a conscience du prix d'un sourire. Elle voudrait être froide, l'éloigner, et au même moment le désir lui vient, qu'il se montre plus aimable encore, afin qu'elle lui sourie et qu'il reste. Mystérieuse alarme, éveil confus d'un cœur de jeune fille... Inconsciente coquetterie qui enhardit le regard et fait, du moindre geste, un geste d'innocent défi ! Et pourtant, elle ne l'aime pas ; elle le pressent, cet homme qui s'est mis au travers de sa vie, cet homme dont sa mère est entichée sera cause de leur désunion à tous...

— Vous me faites mal, laissez-moi, je vous en prie... murmure-t-elle.

Et ses yeux très doux se posent sur les yeux qui la regardent tendrement.

Le docteur mord sa moustache, fait un effort sur lui-même... Que dire !... le père est là... Ses doigts se desserrent, Aline s'esquive, narquoise, secouant sa main un peu endolorie.

— Merci ! lance-t-elle avec un rire moqueur.

Le docteur la regarde s'éloigner.

— Vous ne fumez donc pas aujourd'hui, capitaine ?

— Mais si, j'ai là ma pipe et mon tabac... mais j'avoue que je n'y pensais guère... Allons donc fumer une pipe de ce côté-là.

Il montrait au docteur, un lavoir rustique à la lisière du verger; une eau irisée coulait là, doucement, entraînant encore quelques bulles de savon. Ce matin, les filles de la ferme ont rincé les beaux draps blancs, qui sèchent sur l'herbe; elles ont oublié, au bord de l'eau, leurs battoirs et leurs *chirottes*¹. Un peu de mousse floconne autour d'une pâquerette, met une collerette blanche au pied d'un roseau, et le vent qui ride la fontaine essaime plus loin l'écume en papillons.

— Quelle fraîcheur!... Je vais bourrer une pipe, et fumer ici paisiblement.

— Faites comme chez vous, mon cher ami, je vous laisse. A cinq heures, on servira la galette chaude.

— Allez, allez, docteur, je n'arriverai pas le dernier.

M. Vimart s'éloigne sous les arbres, cherchant les deux jeunes filles qui se cachaient.

« Trois cents hectares, réfléchit le capitaine en regardant monter la fumée de sa pipe, des fruits à profusion, des prés, de l'eau, des vaches, la chasse, la pêche... tout ce qu'il faut pour vivre comme un roi... C'est trop beau, madame ma femme, bernique! ça n'est pas pour nous... Pourtant, si la petite voulait?... Mais elle n'a pas l'air de mordre, et certainement je ne la forcerai pas: tant que je vivrai, il y aura de quoi suffire à tout. » « Suffire à tout?... répète au fond de lui une voix ironique; camarade, tu as

1. Boîtes où les laveuses abritent leurs genoux.

la mémoire courte ! et l'argent prêté?... » Son front se rembrunit. Il n'est pas de jour, cependant, où elle ne revienne obsédante, cette pensée de la dette... Sa femme a raison, ce mariage arrangerait tout !... « Mais si elle ne veut pas, reprend une autre voix, tu ne peux pas exiger de ton enfant une pareille preuve d'obéissance ; elle n'est pas ta chose, cette petite !... » Son cœur s'attendrit au souvenir d'Aline... A-t-elle été brave, l'autre soir, chez cette Malvina du diable ? Qui aurait pu la supposer capable d'une telle résolution ! Tonnerre de D... Quelle soirée !

Un frisson lui passe dans le dos. Sa pipe s'éteint, et il la rallume en violentes bouffées ; puis le cours de ses pensées change, son esprit subit le charme de la nature, et ses yeux maintenant s'emplissent de la beauté de l'heure. A ses pieds, c'est l'immense prairie ; l'herbe fauchée repose en larges sillons parallèles que les faneuses, ici et là, retournent à la fourche ; plus loin, d'autres femmes, avec leurs râdeaux, ramassent le foin et forment les moyettes. Il reste encore debout un petit pré, les faucheurs l'entament ; le capitaine suit du regard l'éclair des faux, qui jettent un flamboiement à chaque brassée qui tombe. Le soleil baisse, comme une brume blonde, la nuée des moustiques s'élève en dansant. Les cris des jeunes filles qui se poursuivent troublent le recueillement des prés ; quelles folies imaginent-elles, pour rire là-bas à gorge perdue?... Il reconnaît la voix « pinchue » de Berthe Thomas, la fille du gros marchand de vins, celle qui est fiancée au surnuméraire de l'enregistrement. Ces cris de pintade... C'est Louise Noël qu'on pourchasse, et voilà le rire perlé d'Henriette, la voix si fraîche

de Suzie qui se mêle au chœur; elles sont toutes passées sans le voir, poursuivant Aline dans le verger.

Madame Robert et madame Demange les attendaient sous la gloriette de houblon. Les servantes avaient dressé sur la table les bouteilles de vin gris, les jattes de lait chaud, les pots de marmelade de quetsches, des pannetières d'œufs durs, des corbeilles d'échaudés et le fromage saupoudré de ciboulette et de poivre nageant dans une crème épaisse. Trois saucisses lorraines trônaient dans un plat, à côté de la *meurotte*¹; les servantes apportent sur des volettes d'osier les galettes chaudes.

— Il y en a pour le goût de chacun. Mesdames, fit madame Demange, vous aimez la quiche à la crème et aux œufs... Monsieur, je vous réserve la quiche au lard et au fromage.

Des bravos accueillirent l'arrivée des galettes fumantes. Le couteau trancha la pâte croustillante et fit quatre parts énormes qui tombèrent dans les assiettes; vingt bouches gourmandes dévorèrent ces quartiers!... Les volettes revinrent deux fois, trois fois, chargées de leur friandise chaude, et les convives firent fête à la bonne galette lorraine.

— C'est exquis, déclara madame Robert, n'est-ce pas, madame Thomas?

— Oh! pour ça oui, m'ame Robert, quel gueuleton!

Berthe Thomas rougit jusqu'aux oreilles et madame Robert écarquilla des yeux indignés. Indulgente, madame Demange remercia.

1. Salade accommodée à la crème fraîche.

— J'accepte le compliment. Toutes les Lorraines ne savent pas faire de bonne quiche ; il faut, voyez-vous, de la fine fleur de froment, de la crème du jour...

— Et le tour de main... Madame, à vous le pompon, fit le capitaine.

— Chut ! fit madame Robert, dites-nous donc, je vous prie, ce qu'est au juste le « donnage » et quelle importance il peut avoir pour nos filles, car, l'année prochaine, il y aura à Gondreville deux jeunes filles de plus à *donner* ?

Aline, feignant de ne prêter aucune attention à la réponse du docteur, écoutait Rose Thomas, lui énumérer le trousseau de sa sœur : cinq douzaines de chemises en toile des Vosges, quatre douzaines de paires de bas, trois douzaines de pantalons, trois douzaines de camisoles, cinquante draps...

— Le donnage, madame, est une des jolies coutumes de notre pays ; il est d'usage, chez nous, de dire tout haut ce que les gens pensent tout bas. On remarque qu'une jeune fille pourrait convenir à tel garçon, la voix publique fiance ces jeunes gens. Les timides trouvent ainsi un utile secours ; les autres... mon Dieu, on les encourage ainsi à bien faire. Quelquefois l'amour naît de ces fiançailles fictives, et de bons mariages en résultent ; d'autres fois, les belles restent insensibles et refusent les hommages qu'on leur offre à son de trompe. Tenez, je suppose, fit le docteur, que l'un de nous... Comment, dit-il en regardant à la ronde, je suis le seul célibataire ! Eh bien, ajouta-t-il avec un gros rire, admettons que l'on me trouve encore bon à marier et que l'on me

donne ! Le jour du donnage, qui est le 24 février, les jeunes gens de Gondreville, de préférence les conscrits, montent à la Tour ; ils emportent une trompe avec eux et invitent les habitants de la ville à se réunir dans la ville basse. De là-haut, l'un d'eux sonne de la trompe et crie : « Je donne, je donne ! — Qui ? qui ? répond la foule. — Mademoiselle... mademoiselle... » Eh bien, mettons, fit le docteur en hésitant un peu, mademoiselle Aline Robert... Cela ne vous déplaît pas ?

Madame Robert braque son œil impérieux ; l'enfant se trouble, rougit, et fait une moue qui poliment peut signifier : « Non, cela ne me déplaît pas. »

Madame Thomas faillit avaler de travers les miettes de la galette que justement elle venait de ramasser dans le creux de sa main, et d'enfourner dans sa bouche, pour ne rien perdre.

— Donc, je réponds de là-haut : « Mademoiselle Aline Robert et monsieur Vimart !... » Si notre donnage plaît à la foule, elle applaudit et tire des coups de fusil. Puis on reprend la suite : « Je donne, je donne ! — Qui ?... qui ?... demande la foule. — Mademoiselle une telle avec monsieur un tel... » Même accueil, si le donnage a la faveur du public ; mais, si le donnage ne plaît pas, on l'accueille par des lazzi et des coups de sifflet. Quelquefois l'esprit satirique de *couarails* réapparaît à cette fête, et l'on fait des fiançailles burlesques ; on donne une bossue à un boiteux, une dévote à un libertin... et si une fille s'est mal conduite, on la donne à TERENCE, le berger ! La foule est en liesse, c'est le vieux démon satirique qui fouaille.

— Et après... ? Comme c'est intéressant, fait madame Robert. Elle ne quitte pas le docteur des yeux.

Son cœur bat; va-t-il enfin saisir l'occasion, se déclarer aujourd'hui... De quoi a-t-il peur?...

— Le dimanche qui suit le donnage, le jeune homme va chez la jeune fille, à l'issue des vêpres; il lui porte un bouquet et un cadeau. Si les présents sont acceptés, c'est que la jeune fille agrée le jeune homme pour fiancé. Ses parents invitent le Valentin à un grand repas de famille et six mois après on se marie.

— Mais c'est charmant!... Tu entends, Aline? Je donne, je donne... Ton cœur battra...

Le reste se perdit dans le bruit des voix.

Au milieu du tumulte, chacun voulait conter sa propre histoire. Madame Thomas commençait le récit de son donnage, sans pouvoir l'achever. Personne ne l'écoutait. Dans l'ombre de la gloriette, le surnuméraire attendri murmurait à Berthe :

— Nous n'attendrons pas six mois pour entrer dans la corporation de saint Joseph et de sainte Anne.

Madame Demange soupirait, se souvenant, comme si c'était hier, du bouquet de roses blanches que son Valentin lui avait galamment apporté ! Ils avaient été heureux dix ans... et depuis trente ans elle était inconsolable de l'avoir perdu.

Une grande gaieté régnait autour de la table; les propos risqués, le récit d'aventures un peu lestes, pimentèrent la conversation; madame Robert envoya Suzanne lui chercher un mouchoir.

— Vous me direz, maman, quand il faudra revenir, répondit la petite, avec un sourire railleur.

— Il n'y a plus d'enfants aujourd'hui ! ajouta madame Robert, en répétant avec complaisance le trait d'esprit de sa fillette au docteur. Ces gamines ont l'intuition de tout. Ah ! le règne de la petite oie est bien fini.

— Ce ne sont pas vos filles, madame, qui nous le feront regretter. Jamais mademoiselle Aline n'a été aussi jolie. Quel charme ! quelle candeur ! Elle ressemble à un portrait que j'ai vu autrefois, je ne puis me rappeler où... Elle me fit une impression très vive, lorsque je vous rencontrai dans la forêt, et depuis, il n'est pas de jour que je ne pense à elle.

— Aline serait confuse et toute fière, docteur, de savoir qu'elle vous plaît.

— Je n'ose le lui dire... N'est-ce pas ridicule à mon âge, de jouer aux amoureux ! Si je lui faisais la cour, ne se moquerait-elle pas d'une vieille barbe comme la mienne ?

— Oh ! docteur ! minauda madame Robert, ce n'est pas bien de douter de soi ! Est-on jamais ridicule quand on aime ? Et quelle femme peut être insensible à l'amour qu'elle inspire ? On peut s'attendre chez une jeune fille à de la surprise, à de l'effarement peut-être, mais à une moquerie... Oh ! docteur, vous ne connaissez pas l'âme exquise de cette enfant, j'en répons comme de moi-même.

— Alors... interrogea M. Vimart, vous croyez...

— Mon cher docteur, chuchota la mère, demandez-lui donc, tout à l'heure, ce qu'elle pense de votre donnage...

Instinctivement, ils cherchèrent du regard la jeune fille ; elle n'était plus là. Comme le goûter se pro-



longeait, les enfants avaient quitté la gloriette, pour courir à travers le verger et les prés voisins. La nuit tombait, bleuâtre et tiède; pas un nuage au ciel; le cri impérieux des coqs dans la basse-cour annonçait l'heure du sommeil. A pas lents, les faucheurs et les faneuses rentraient. Madame Demange leur fit porter des galettes de *chons*¹ et mettre en perce le tonneau de petite bière.

Dans le pré, Charles organisait une partie de cachette.

— Mettez-vous en rond, fait Aline, le sort décidera. Elle commença :

Une poule sur un mur
Qui picotait du pain dur.

A chaque mot, du bout du doigt, elle touchait un des assistants.

Picoti, Picota

Le tour revint à elle :

Voilà !

— C'est moi ! courez vous cacher ?

Ils se dispersèrent: Charles galopant à travers les prés sautait par-dessus les moyettes. Ah ! si sa Lisette était là, qu'il ferait bon se rouler dans les foins, garder l'odeur de l'herbe, amoureuse et puissante ! Mais Lisette est sage, et ne court pas avec les garçons. Derrière une meule, Berthe et son fiancé s'embrassaient ; pas loin d'eux, sa sœur, Suzanne, Adèle,

1. Résidus de graisse fondue.

Jeanne sont cachées, étouffant de petits rires, chaque fois qu'elles entendent les baisers bruyants des amoureux.

— Ça y est !... crie Charles.

Aline s'avancait, hésitant un peu ; la nuit tombait. Entre les arbres, montait une vapeur légère qui changeait chaque tas de foin en une ombre menaçante. Fallait-il aller à droite ?... A gauche, quelqu'un a toussé et chuchoté d'une voix indistincte...

— Cou-cou.

Aline se précipita, ravie de prendre le gibier au collet, elle tendit la main, saisit une épaule... C'est un garçon... mais qui ? qui ?... Elle palpa la tête... Ce n'est pas Charles, ses cheveux sont taillés en brosse, c'est donc le surnuméraire !

— Pris !... Pris ! cria-t-elle.

— Chut !... murmura une voix qui n'est pas la grosse voix du surnuméraire, ne criez pas, c'est moi ! On lui a pris les mains, on les serre.

— Qui est là ?... fit Aline, effrayée.

— Quelqu'un qui vous aime !... Aline, écoutez-moi... Nous sommes seuls, j'ose vous parler... Dites-moi que vous voulez bien que nous soyons donnés !

— Ah ! c'est vous docteur.

Elle voudrait s'enfuir, éviter cet aveu, gagner du temps encore.

— Vous aussi vous jouiez à la cachette ?... Vous m'avez fait peur... j'allais crier au secours.

— Aline, ma petite Aline, ce n'est pas un jeu, ou si c'en est un, il me fait souffrir... Je vous aime... Si vous saviez comme je vous aime !... Dites voulez-vous que nous soyons donnés ?...

— Je vous en prie, murmura la jeune fille, toute troublée par cette voix qui se faisait câline, par ces mains qui la brûlaient; laissez-moi, il fait nuit, nous sommes seuls, ma mère sera inquiète...

— Non, votre mère sait que je suis là.

— Ah !

Son cœur se serra... C'est donc sa mère qui l'a envoyé!... Sa mère qui a résolu ce mariage, malgré tout!... Qu'est-ce qui l'empêchait à ce moment, de lui dire : « Non, non, jamais je ne serai votre femme, ce mariage est un marché et je ne vous aime pas ». Pourquoi ne pas le dire bravement?... Mais sa volonté s'amollit à la pensée du père, à la vision des querelles domestiques troublant encore une fois leur vie... Ne valait-il pas mieux gagner du temps, ajourner? Peut-être le docteur l'oublierait-il, quand elle sera loin, chez sa marraine.

— Oui, votre mère sait que je vous aime, elle sait que sans vous, Aline, je ne pourrai plus vivre heureux... J'ai cru que je l'étais, et maintenant, je vois que la vie ne m'a point donné ce qu'elle a de meilleur : l'amour.

— Pourquoi me consultez-vous, si ma mère a disposé de moi ?

— Parce que je ne veux tenir mon bonheur que de vous-même ! Si vous me repoussez, je veux que ce soit votre main qui m'éloigne ; si mon amour vous touche, si vous consentez à devenir ma femme, Aline, je veux l'apprendre de vous-même...

— Je ne vous aime pas, laissez-moi partir !

— Ne partez pas, Aline, restez, je vous en supplie!... Je vous aimerai tant, je saurai vous faire une vie si

douce, que vous m'aimerez pour tout le bonheur que je vous donnerai. Mais ne me repoussez pas... Vous voyez bien que je souffre... je ferai tout ce qu'il vous plaira !

Il lui couvrait les mains de baisers, cherchant à l'attirer contre lui, ivre de cette fièvre d'amour qui montait de la terre, et réveillait en lui une jeunesse tardive. Elle, troublée, tremblante, ne pouvait s'éloigner. Il murmurait des mots de caresses, lui promettant un bonheur infini, la rassurant, l'enjôlant d'un chuchotement amoureux : peu à peu, une langueur obscurcit tout, et comme il l'attirait sur sa poitrine, elle murmura toute frissonnante :

— Eh bien !... oui...

Honteuse de cet aveu, que déjà elle regrette, Aline s'arrache des bras qui la retenaient ; elle court, elle fuit vers les prés vaporeux, elle se butte aux arbres de la fontaine. Personne ne la suit, elle est seule. Son cœur bat à se rompre... elle s'agenouille au bord de l'eau, où les images tremblantes et pressées des étoiles font surgir une mousse d'or ; des herbes palpitantes la frôlent, elle sent leurs caresses, et dans les pâleurs de la nuit, tout son être, troublé, tressaille à ce premier appel de l'amour.

VI

Une bonne odeur de pain grillé, de lait chaud et de café, emplît la grande salle. Accroupi sur une chaise basse, devant la cheminée où flambe un petit feu d'ételles et de fagotins, le capitaine Robert achève de filtrer méticuleusement son café dans une grande Dubelloy de fer-blanc. Il verse l'eau bouillante à petits coups, le marc se gonfle et remonte en écume odorante au-dessus du filtre. Puis à la pointe de son couteau, il fait griller devant la flamme de larges tranches de pain. Le déjeuner est prêt ; sur la table de chêne, brillante comme un miroir, il pose bien en cercle les cinq bols de la famille, au milieu le pot de mélasse : deux cuillerées pour madame, une pour Aline, une encore pour Suzie, une demie pour lui-même, et rien pour Charles qui aime son lait pur. Doucement, il incline la cafetière, verse à chacun sa part ; peu de café pour madame, en revanche toute

la crème : elle adore tremper ses lèvres dans cette mousse blanche, qui rend si onctueuse sa part de café au lait.

Tout est-il prêt?... Vite une grillée aux fillettes, la mieux dorée pour Suzie... Et le moulin qu'il oublie!... Que dirait madame Robert, si elle apercevait, au milieu des bols, l'énorme moulin à café, celui qui grince et ronronne, chaque matin, entre les genoux du capitaine. Là, tout est bien... Le père jette un regard satisfait sur le déjeuner préparé, et se tournant vers Aline, qui empaquette délicatement un panier de fraises :

— Petiote, dis à ta mère que le kaoua est prêt.

La jeune fille laisse sur la maie, la charpagne entourée de fougères fraîches, et s'en va frapper à la porte de la chambre maternelle.

— Bien, bien... je me lève, répond la voix de madame Robert.

Déjà le capitaine, en quatre gorgées, a vidé son bol ; Aline brise en petits morceaux sa grillée brûlante ; Suzanne, qui étudiait, sous la gloriette, sa leçon d'arithmétique, accourt au bruit des cuillers sur la faïence. Vite et vite, elle casse son pain, en bourre son bol, et le pain gonflé, boit aussitôt tout le liquide : c'est une pâtée qu'elle mange, les yeux brillants de plaisir.

— Dépêche-toi, Suzanne... Si maman te voit manger cette soupe à la pie, tu seras en pénitence !

Suzanne ne prend pas le temps de répondre ; elle engouffre sa pâtée, regardant du coin de l'œil si la porte s'ouvre... La porte ne s'ouvre pas, le déjeuner est presque fini, madame Robert n'a point paru.

— Que fait donc ta mère ? Son déjeuner est froid, Aline prend le bol maternel, le couvre d'une soucoupe, et délicatement le pose près de la cendre chaude ; puis, elle débarrasse la table, ramasse les miettes de pain, qu'elle jette aux oiseaux. Il reste encore la part de Charles, elle hésite, et rentre le lait dans le buffet.

— Ton frère n'est donc pas là, que tu enlèves son déjeuner, fillette ?

— Il est sorti de bonne heure, père ! Quand je me suis levée, le verrou de la porte était tiré ; peut-être est-il parti chercher des fraises.

— Allons ! grommelle le capitaine, voilà un départ qui nous vaudra encore des criailleries... Ce méchant gamin aurait bien pu nous prévenir hier soir...

Et comme au regret de cette bourrade, le brave homme murmure :

— A-t-il eu seulement de quoi manger ? La miche était finie.

Aline regarde au mur ; d'ordinaire, on suspend à la panoplie la musette et le bidon ; il n'y a ce matin, ni musette ni bidon !... Charles ne reviendra pas de la journée, mais gare le retour !... Elle va, vient, dans la grande salle, astique avec un morceau de laine les meubles brillants ; les ferrures luisent, l'horloge sonne, dehors le ciel est clair.

— Encore une belle journée pour mûrir mes tomates, murmure le capitaine, en s'essuyant la moustache. Allons faire un tour. Ici, Tom, ici !... Qu'est-ce que tu mendies, mon pauvre vieux ? Comment, on t'a oublié ce matin ?... Ta petite maîtresse est bien distraite... gagne ton morceau de sucre.

La bête comprend ; elle s'accroupit en face du maître, son beau corps fauve a des tressaillements d'impatience ; mais le museau reste immobile, et gravement Tom garde sur le nez le morceau de sucre que le capitaine y a posé.

— Attention ! Je commence :

a, b, c, d !

fait le père en chantonnant.

Les yeux du chien brillent d'une lueur folle.

— *e, f, g, h !*

La queue frétille, claque impatiente sur le plancher, mais le museau ne bronche pas.

— *i, j, k, l !*

De la gueule de Tom tombe, goutte à goutte, une bave gourmande ; les yeux hypnotisés fixent en louchant le morceau de sucre promis, le museau reste immobile.

— *m, n, o, p !*

continue le maître avec lenteur.

Si Tom pouvait gémir de désir, il implorerait celui qui le fait attendre ; ses yeux supplient... la gueule va s'ouvrir... la gourmandise l'emportera-t-elle sur l'obéissance ?

— *q !!*

crie le maître.

Au même instant, d'un coup de museau, la bête a lancé jusqu'au plafond le morceau de sucre qui retombe dans la gueule baveuse, d'un coup de dent, il le broie, l'avale et se jette sur les mains de son maître, qu'il lèche follement.

— Bravo ! crie Suzanne, tu es un brave chien.

Tom, flatté, tourne autour de la maie, flaire la

miche, et fait comprendre qu'il est prêt à recommencer.

Derrière les jeunes filles, la porte s'est ouverte sans bruit, madame Robert vient d'entrer. Aline et Suzanne s'approchent.

— Bonjour, mère, vous avez bien dormi ?

Madame Robert, ce matin, a une mine charmante. Elle porte une robe d'intérieur taillée dans son ancien châle de nocces ; un flot de dentelles tombe et frissonne du col aux pieds ; sur ses cheveux encore très noirs, elle a posé coquettement un bonnet fait d'un mouchoir brodé. Ses filles, plus simples, ont de petits peignoirs en toile de Vichy. Madame Robert les regarde avec attendrissement, il semble qu'une grande joie, une joie désirée longuement, ait dissipé son humeur acariâtre et adouci son orgueil susceptible.

Depuis que le docteur Vimart, le soir des foins, lui a dit : « Je serai le plus reconnaissant des gendres », elle a oublié ses principes rigoristes sur l'autorité maternelle, et l'obéissance passive des enfants ; elle est presque câline avec son aînée, sa voix a des douceurs imprévues, son caractère des conciliations invraisemblables. Autrefois, la moindre résistance la hérissait, elle avait tout de suite un recul défensif ; aujourd'hui, elle se montre tendre, attentive à accorder un plaisir, elle a même encouragé Aline à partir pour Messein, où sa marraine l'attend. Tous les calculs sont faits. Voici le menu de la noce qu'on fera aux Bruyères ; pour la messe, nous aurons avec monsieur le curé deux vicaires ; demandera-t-on la bénédiction du Saint-Père ?... Cela fait partie d'une belle cérémonie. Comment posera-t-on le voile ?... à la juive, découvrant

le front de son enfant, ou à la vierge?... N'importe, elle la voit si jolie avec sa couronne !

Aline n'est déjà plus la fillette un peu sauvage, qu'elle n'a pu manier à sa guise, la fillette difficile à caser, parce que le plus clair de sa dot est au fond de ses yeux, mais la future épouse de M. Vimart, du riche docteur Vimart. « Quant au contrat, se dit-elle, tout en souriant silencieusement à ses filles, il est trop galant homme et trop amoureux pour n'être pas généreux. »

Ce petit voyage d'ailleurs aura son utilité ; Aline, auprès de madame Villebau, l'exquise Parisienne, oubliera un peu sa sauvagerie, elle prendra auprès d'elle le goût du monde, connaîtra les douceurs de la fortune. On ne vit pas de pain sec, de solitude et d'eau fraîche, madame Villebau le lui dira ; à son retour, Aline trouvera son « prétendu » impatient de la revoir, et, s'il plaît à Dieu, on ne remettra pas au donnage le soin de les fiancer publiquement. Quel beau rêve ! Quand les cloches sonneront à la volée, il y aura des tapis dans les rues, pour que la mariée ne se salisse point ; il faudra voir les regards d'envie !... Mais elle les voit déjà... Malvina sur le seuil de sa boutique, madame Thomas à sa fenêtre, les petites Maugras sur le trottoir, tous les gens de la ferme et les gens de la forge, le meunier, les tanneurs, la femme du brasseur !... Quelle grimace fait la fille du fromager, celle qui se vante de faire chanter les coqs de tous les clochers... le plus riche n'a pas chanté pour elle !

La douce chose de bien marier sa fille ! Madame Robert rit, rit... mais elle est seule à rire. Aline a

repris l'emballage fragile de la petite charpagne, elle écrit sur l'adresse :

*Madame Villebau
à Coqueluchon.*

Messein (Meurthe-et-Moselle).

et dans l'angle : *fraises des bois.*

Suzie est retournée sous la gloriette, où elle répète tout haut, en bouchant ses oreilles, la théorie du plus grand commun diviseur. Elle ne comprend rien à ce qu'elle étudie, mais le bourdonnement se fixe dans sa mémoire, peut-être saura-t-elle sa leçon.

Pendant que madame Robert, à petites cuillerées, déguste son café au lait, le capitaine a pris dans un coin du hangar l'arrosoir ; il enlève son paletot, le voilà en bras de chemise, prêt à arroser, avant la grosse chaleur du jour, son plant de *chicons* et la petite allée de cressonnette.

— Tiens, mon ami, fait madame Robert en tirant une lettre de sa poche, voici des nouvelles du docteur.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Lis toi-même, mon ami...

— Ce n'est pas la peine, tu dois savoir sa lettre par cœur.

— Les bonnes nouvelles sont faciles à retenir, elles sont assez rares, fait madame Robert d'un ton pincé...

Mais cette pointe de mauvaise humeur ne dure pas, et d'une voix claironnante, elle reprend :

— Le docteur nous écrit que son séjour à la Bourboule lui réussit admirablement, qu'il se sent aussi

robuste qu'à trente ans ; il a vu plusieurs médecins, enfin il est enchanté de leurs pronostics. Il compte prolonger son séjour là-bas, jusqu'à la fin de juillet, passer par Paris, pour régler quelques affaires, et rentrer à Gondreville à la mi-août. C'est un homme qui pense à tout, il envoie aux enfants une caisse de fruits d'Auvergne, et demande comment vont les cailles qu'il a données à Aline.

— Vous lui direz qu'elles sont mortes, maman.

— Nigaude!... le docteur croira qu'on les a mal soignées... je lui dirai qu'en ton absence je les ai lâchées dans les champs.

— C'est tout ? fit le père. Alors demi-tour à droite, en avant... arche, allons voir mes salades.

Quand il fut parti, Aline quittant brusquement la table où elle avait, sans mot dire, posé son paquet, s'approcha de sa mère, le visage anxieux.

— Mère, je vous avais priée de dire la vérité au docteur ; c'est mal de lui laisser croire, plus longtemps, que j'encourage ses projets.

— Mais, c'est toi-même, ma fille, qui lui as permis d'espérer ; rien ne te forçait à dire oui, quand il t'a demandé si...

— Ah ! je donnerais dix ans de ma vie pour racheter cette incompréhensible faiblesse... C'est vrai, ma bouche a presque dit oui, alors qu'en moi-même, tout, tout, je vous le jure, disait non !... J'étais troublée, je ne sais pas ce qui m'a tourné la tête !... Enfin, j'étais seule, je ne le voyais pas ; dans la nuit, c'était comme une voix inconnue qui m'appelait, et c'est à elle, non à lui, je vous le jure encore, que j'ai répondu.

— Tu dis cela, mais toi-même tu vois bien que tu ne sais pas ce qui se passe en toi. Hier, tu as consenti : aujourd'hui, tu te rétractes, c'est agir en gamine... On ne se joue pas d'un homme comme celui-là. J'aurai de la raison pour toi !... Rien, rien, je te le répète, ne peut s'opposer à ce mariage ; il me convient à tous égards, il plaît à ton père, et quand tu auras pesé tous les avantages que cette union t'apporte, tu me béniras d'avoir voulu ton bonheur malgré toi.

— Et si je refuse de vous obéir ?

— Alors !...

Madame Robert hésita, et d'une voix assourdie, mais grondante :

— Je passerai outre, il sera mon gendre... Car reculer maintenant nous couvrirait de ridicule et laisserait supposer, dans tout Gondreville, que c'est le docteur qui s'est retiré. Tu as devant toi six semaines pour te décider de bonne grâce ; ta marraine, qui a l'expérience de la vie, et qui, dans ses livres, la peint avec tant de philosophie, ta marraine sera la première à te dire : Épouse. Crois-tu donc qu'un trésor comme celui-là se trouve sous le pas d'une mule ?... Tu as eu la chance de rencontrer ce parti, eh bien, profites-en.

— Mère, si je vous suis à charge, laissez-moi travailler librement, je gagnerai ma vie, j'ai du courage, je vous en supplie, ne me condamnez pas à manger un pain qui me répugne. Jamais marraine ne me conseillera d'oublier, par intérêt, le respect de moi-même.

— Le respect de toi-même ! répète avec violence madame Robert, et que fais-tu donc du respect de la famille ?... toi qui parles de travailler, de nous déclas-

ser tous en gagnant misérablement ta journée. Ah ! tu es bien de ton temps... de ce temps qui abolit le passé, les traditions du foyer et vous tourne la tête, en vous promettant salaire, bonheur, liberté, liberté surtout ! Comme si la femme pouvait s'affranchir de tout ce qui fait sa vie, et risquer, pour une utopie, de jeter le désordre dans la famille. Non, non, mille fois non, moi vivante, je défendrai mon foyer contre des idées pareilles ; je veux maintenir ce qu'avant nous d'autres ont respecté, et si les miens sont incapables de comprendre leur devoir, c'est moi qui le leur apprendrai... Brisons là ; je croyais que ces querelles étaient finies ; mais, puisque tu regimbes encore, je t'apprendrai que tu n'as pas le droit de discuter ce que ta mère a décidé.

Aline baisse la tête. Cette lutte incessante contre sa mère la déchire ; jour par jour, son cœur se ferme, bientôt il n'y aura plus, en elles, ni pensée, ni souvenir, ni rêves communs ; au même foyer, elles seront étrangères.

Madame Robert va et vient, hautaine ; la jeune fille s'approche de la petite table, près de la fenêtre, prend dans le tiroir un livre de comptes et le lui apporte :

— Avant de partir, voudriez-vous vérifier les additions, maman ? j'ai fait de mon mieux.

Madame Robert hausse les épaules :

— Encore des idées à toi, cette suppression des carnets ! Payer comptant à la boucherie, à l'épicerie ! Comme si on ne voyait jamais le fond de sa bourse ! Ah ! l'expérience t'a suffi, tu as cru pouvoir joindre les deux bouts...

— J'ai cru que nous saurions mieux ainsi ce qu'on

peut dépenser. Acheter au carnet, c'est grossir d'un tiers les dépenses ; vous savez bien, mère, qu'on ne compte pas quand on achète à crédit.

— Est-ce une leçon que tu as la prétention de me donner ?

— Ce sont des comptes que je vous rends.

— C'est bien, je verrai ce carnet plus tard...

Et madame Robert repoussa dans le tiroir le livre de ses soucis.

— Où est Charles ? a-t-il nettoyé les allées ?

— Je n'ai pas vu Charles ce matin.

— Comment, ce paresseux n'est pas levé ! je vais monter lui tirer les oreilles...

Madame Robert sortie, Aline soupire : enfin elle est seule !

Là-bas, la fillette bourdonne sous les houblons, le père fait la navette de la rivière aux planches de son jardin ; chaque fois qu'il puise de l'eau dans l'arrosoir, Tom s'arrête à côté de lui, et, posé sur son derrière, comme un Dieu grave de l'antique Égypte, il regarde travailler son maître ; mais, dès que le capitaine fait volte-face, et, les bras tendus sous le poids des arrosoirs, revient vers la maison, Tom l'escorte docilement et va s'accroupir plus loin.

Que de douceur dans cette vision matinale !... Aline regarde avec tendresse ce père si bon, mais si docilement effacé. De quel secours peut-il être, lui qui n'a jamais su se défendre contre l'autorité irritante de sa femme ? Qui donc lui viendra en aide ? Toute sa pensée se tourne vers sa marraine ; elle ouvre son buvard, s'assied près de la petite table et relit la lettre qui accompagne l'envoi des fruits.

« Marraine, je vous envoie, aujourd'hui, un petit panier de fraises, il est gros comme rien, et cependant il vous porte plus de mille fraises des bois ; nous les avons comptées là-bas, en les cueillant, tandis que l'adroite Suzette dressait pour vous une corbeille de fougères liées d'un brin d'osier. J'ai pris les plus rouges, les plus parfumées, dans une futaie que personne n'avait encore foulée ; sous les herbes un peu sèches, le soleil échauffait leur odeur musquée.

» Marraine, je voudrais être celle qu'on ne connaît pas, celle qui passe sous le soleil comme les feuilles et les blés ; être un peu de cette terre magnifique ; être le sillon qui laisse sourdre la vie, qui se consume et se glace, sans qu'aucune loi lui défende de nourrir les germes, et de porter plus haut une fleur vers la lumière !

» Ah ! comme il me tarde d'être auprès de vous !... Je vous ai écrit ce qui se passe : ma mère ne veut pas que je repousse ce vieil amoureux ; elle a, pour me persuader, des arguments qui me révoltent. Elle ne voit dans ce mariage qu'une question d'argent, et me voilà forcée aujourd'hui, ou d'épouser un homme que je n'aime pas, ou de rompre avec ma mère. Que faire ?... Aidez-moi, secourez-moi... Vous savez que mon cœur ne s'est donné qu'à vous, qu'il vous aime pour tout ce qu'il y a en vous de généreuse audace, de franchise et de bonté. Aidez-moi, aidez-moi ; je vous apporte mes bras, mon cerveau, mon courage, mais sauvez mon rêve de n'être qu'à celui que j'aimerai et qui quelque part m'attend !

» Le docteur Vimart fait une saison à la Bourboule. Ma mère m'autorise à partir jeudi, et à rester auprès

de vous quelques semaines. Enfin... Dans notre maison qui pourrait être si joyeuse, je ressemble à ces cailles qui n'ont fait que passer : elles se pelotonnaient dans un coin de leur cage, se relevaient éperdues, allant de la mangeoire à l'auge, battant le grillage du bec, si malheureuses d'être enfermées là, qu'un matin, la femelle mourut. Nous avons vu le mâle, les ailes traînantes, tourner comme un fou autour de cette petite boule inerte qu'il avait aimée ; aussitôt père enleva la caille, mais le mâle inquiet la cherchait toujours. Le lendemain, dans le coin le plus sombre de la cage, peut-être là où devait être leur nid, nous l'avons trouvé, les pattes raides et déjà froid. Ne trouvez-vous pas touchante cette mort volontaire de deux oiseaux qui s'aimaient, et qui moururent pour n'avoir plus au-dessus d'eux le ciel, et devant eux le sillon ? J'en ai pleuré... »

Un bruit de portes claquées, des appels là-haut, interrompirent cette lettre.

— Jacques ! Viens donc... L'enfant a découché ! Son lit n'est pas défait !

Madame Robert, le visage bouleversé, apparut en haut de l'escalier.

Le père, Suzie, derrière lui, montent dans la chambre de Charles, humble chambre meublée d'un lit de camp, de deux chaises et d'une petite table pour la toilette du garçon. Le lit n'est pas défait, Charles ne s'est pas couché ; Aline furète parmi les livres : l'album où il jetait ses essais décoratifs n'est plus là... Là non plus le livre sur Jean Lamour, que madame Villebau lui a envoyé de Nancy.

Au mur, il y avait encore hier le dessin d'une petite brodeuse, d'une fillette, la tête penchée sur son ouvrage : c'était Lisette, et Lisette n'est plus là!... Aline a le cœur serré par un pressentiment. Tant de fois, Charles irrité a murmuré une menace!... Serait-il parti?... Se serait-il sauvé? Elle ne dit rien, elle ne veut pas que son angoisse trouble la crédulité du père, qui, après un moment de stupeur, sourit dans sa barbe et rassure madame Robert.

— Eh bien! il court la prétantaine, ton fils... C'est de son âge! Rassure-toi femme, il reviendra ce soir chercher son picotin.

— Comment? C'est ainsi, en plaisantant, que tu prends cette sottise escapade!... Tu es d'une faiblesse inconcevable avec tes enfants; tu excuses tout, pourvu qu'on te laisse à ton jardin... Mais, je te le dis, tu seras responsable de l'avenir. Comment, il faut que je me débatsse entre une fille qui se révolte, et un fils qui me désobéit, tu n'as pas une parole pour appuyer mon autorité, pour rappeler à ces enfants qu'ils ne sont pas les maîtres!... Mais qu'est-ce que je deviendrai, moi, si je dois être seule à conduire la maison?... Je suis bien malheureuse!...

Madame Robert porte la main à ses yeux, puis craignant de trahir devant ses filles une faiblesse intempestive, résolument elle tamponna ses joues, son nez, ses yeux, secouant la tête d'un air énergique :

— C'est bien, nous réglerons ce compte-là ce soir, et nous verrons qui sera le maître ici, de mon fils ou de moi!

Dans le jardin, le capitaine fumait sa pipe, les

sourcils froncés, l'air soucieux ; il ne chantonnait plus, comme ce matin, le couplet fripon :

Ah ! qu'il fait donc bon
Qu'il fait donc bon
Cueillir la fraise,
Au bois de Bayeux
Quand on est deux !

A mesure que le jour baissait, son impatience se manifestait par des jurons. Où était-il passé, ce sacré gamin?... Pourvu qu'il ne se soit pas égaré, ou qu'il ne soit pas tombé entre les pattes de quelque gourgandine !... Car le père n'hésitait pas à croire que Charles était parti regarder la feuille à l'envers. C'était la faute de sa femme ; elle tenait son garçon en laisse, comme une fille ; toujours une permission à demander... Charles docile devait répondre : « Oui papa. — Oui maman ! » Ça n'a qu'un temps cette obéissance puérile ; quand la moustache pousse, il faut couper la laisse. La mère ne l'avait pas compris et de lui-même, parce que la nature le voulait, le gamin avait pris la clé des champs.

— A quelle heure, va-t-il revenir, bon Dieu ? murmura-t-il en regardant sa montre. Voilà sept heures et demie !

On se mit à table ; Aline mangeait du bout des dents ; il lui semblait que, d'heure en heure, son pressentiment devenait une réalité : Charles ne rentrerait point. Madame Robert, impassible, dîna. Le père, les épaules voûtées, la tête dans son assiette, sacrait et pestait à chaque cuillerée de soupe ; enfin, n'y tenant plus, il se leva, mit sa casquette et sifflant le chien :

— Je vais voir chez Humblot et chez Arnault, si les garçons étaient avec Charles? Voilà neuf heures et cet enfant n'a rien dans le ventre! Tonnerre!... Qu'est-ce qui est arrivé?...

— Allez vous coucher, toutes deux; je ne veux pas que votre frère sache, en rentrant, l'inquiétude qu'il nous a causée, fit madame Robert.

— Bonsoir, mère, chuchota Suzie, pardonnez-lui... j'ai du chagrin, moi, quand vous le grondez.

— Mère, pardonnez-lui, murmura Aline en offrant son front.

La mère ne dit rien, elle lutte contre son orgueil, elle s'obstine à paraître forte, mais, quand la porte s'est refermée sur ses filles, madame Robert tombe à genoux, près de la petite lampe qui brûle, et implorant Celle que toutes les mères invoquent dans leur détresse, elle prie la Vierge de lui ramener son fils... Ah! il s'agit bien de le gronder, de le punir... Qu'il revienne, qu'il revienne, tout sera pardonné!

La nuit passa, la porte ne s'ouvrit pas. Le capitaine a vu les Humblot, les Arnault, les petits Masson; personne dans la journée n'a rencontré Charles; il n'a rien dit à ses camarades. Un étameur, qui est arrivé ce soir de Joinville, croit avoir rencontré sur la route un jeune homme qui ressemble au fils Robert.

— Mais, dit le père, je ne puis croire que ce soit notre Charles.

Quelle nuit de larmes, de promesses, de craintes! Où est-il?... Pourquoi est-il parti?... Comment le retrouver? Le lendemain, dès la première heure, le père court à la gendarmerie; Aline, les yeux battus, se lève et s'habille en hâte; si quelqu'un doit savoir

quelque chose, c'est Lisette. Chaque dimanche, pendant que mademoiselle Malvina est à la messe, c'est elle qui garde le bureau de tabac.

— Lisette, avez-vous vu monsieur Charles ?

— Non, mademoiselle.

La petite tremble comme une feuille. Aline s'approche, lui prend les mains :

— Lisette, dites-moi la vérité... J'ai la mort dans l'âme... Il est parti, n'est-ce pas ?

La petite fait oui d'un signe.

— Pour toujours ?

— Oui, murmure la jeune fille.

— Mais où ?... Parle, parle... J'ai toujours tant de chagrin !

Elle pleure à chaudes larmes, Lisette en fait autant.

— Je ne sais pas, mademoiselle. Vendredi soir, il m'a demandé de venir au pied de la Tour, dans la rue des Poiriers, à huit heures. Je suis venue ; alors, monsieur Charles m'a embrassée, il m'a dit qu'il ne pouvait plus vivre chez vous, qu'il s'en allait travailler loin... loin... et qu'il ne reviendrait que quand il serait célèbre. Il avait le cœur bien gros... il m'a donné son portrait, je lui ai promis le mien. « Tu le garderas, nème Lisette, » qu'il m'a dit ; puis on s'est embrassé... et c'est fini !

— Lisette !... C'est ainsi que tu gardes la boutique !... Où es-tu ? crie mademoiselle Malvina qui revient de la messe.

— Me v'l'à, mamzelle, je suis dans la « pièce-là » avec mademoiselle Aline, répond la fillette de sa voix traînante.

— Eh bien ! ma belle, fit la vieille harpie, en

regardant Aline, on dit que vous allez à Nancy aux cadeaux de nocés... Ah dame ! elle s'y entend, vot'mère, à bien caser ses filles... Pour lors, elle s'privera p'us de rien !...

Aline se sauve, à grandes enjambées, prévenir, rassurer son père, sa mère. Charles s'est sauvé, pour travailler !... Dans son cœur, elle envia l'audace de ce petit, qui partait sans se retourner, et allait vers le lieu inconnu, où, manches retroussées, cou nu, marteau levé, il pourrait battre l'enclume.

On arrêta les recherches dans les bois, les fouilles dans la rivière, et le soir même, on apprenait par la gendarmerie, que Charles s'était fait embaucher aux forges du Clos-Mortier.

— Qu'il revienne, l'ingrat !... Mais si je lui pardonne sa fuite, déclara la mère, enfin rassurée, je n'oublierai de ma vie qu'en partant il ne s'est souvenu que d'une étrangère !

— C'est qu'elle l'aimait... murmura la grande sœur.

DEUXIÈME PARTIE

I

— Sophie... donne-nous le fromage blanc et le sucre vanillé, fait madame Villebau.

— Pas de ciboulettes, madame? demande la vieille servante alsacienne, qui offre une soucoupe remplie d'herbes finement hachées.

— Mignonne, aimes-tu les ciboulettes dans ton fromage?

— Non, marraine, répond Aline, avec unemoue qui donne à sa figure un aspect de petit masque, les ciboulettes vous laissent dans la bouche un goût d'échalote.

— Allons, je vois qu'à Gondreville tu ne t'es pas encore fait une âme de chevrier, car pour savourer ce fromage, il n'est bon Lorrain qui ne l'assaisonne de sel, de poivre, d'oignon, de ciboulettes; les gens de Metz y ajoutent de la pimprenelle et ceux de Remiremont du cumin.

— Fi ! je n'aurai donc jamais une âme au petit caillé ! j'aime bien mieux, marraine, la crème au sucre avec des fraises, celle-ci est délicieuse.

Du bout de sa cuiller, Aline laisse glisser doucement dans sa bouche gourmande, la crème onctueuse et sucrée, puis le regard joyeux :

— Tout me plaît ici... je suis heureuse auprès de vous.

— Alors, pourquoi ce gros soupir, fait madame Villebau, te manque-t-il quelque chose ?

Aline se lève, glisse ses bras autour du cou de sa marraine, et tout bas dans l'oreille lui chuchote :

— Une mère comme vous !

— Mais, ta mère, je le suis un peu, puisque je suis ta marraine ! Je n'ai pu encore m'occuper de toi, parce que la vie m'avait séparée des tiens ; trop de soucis, pendant ces dix ans, ont écarté de moi le souvenir de la gentille fillette que tu étais alors ; maintenant que tout s'éclaire, j'ai le loisir d'être maman. Va, abuses-en, j'ai une telle soif d'être aimée, de connaître enfin ce que j'ai désiré toute ma vie, les baisers d'un enfant, les doux mots qui câlinent et qui consolent !

— C'est ainsi, marraine, que je vous ai aimée ! Quand ma mère m'écartait, — elle qui en est encore au régime de feu Montluc et préfère le respect filial à la tendresse — je pensais à vous : votre souvenir flottait dans mes rêves d'enfant... Tenez, reprit Aline, après un long baiser sur le cou de sa marraine, la dernière fois que je vous vis, c'était le soir d'un bal à la Division... Vous étiez venue chercher ma mère avec le commandant Villebau, vous étiez tout en noir, dans une longue, longue robe qui traînait lentement der-

rière vous... Vous aviez les épaules nues... pas un bijou, mais une guirlande de roses roses fermait votre corsage, et vos cheveux étaient poudrés comme aujourd'hui. Vous étiez aussi belle qu'une reine... toutes les femmes ont dû, ce soir-là, s'effacer devant vous !

Madame Villebau sourit à cette admiration d'enfant et, songeuse :

— Ce fut le dernier soir de ma vie d'autrefois ! Je me le rappelle : tu étais dans ton petit lit, enveloppée dans ton « blanchet » ; tu ouvrais de grands yeux ; Charles, par terre, se traînait sur son fond de culotte pour porter ma traîne... Ton père n'était pas encore prêt, ta mère grommelait après nous tous... Je me vois accrochant les épaulettes du capitaine...

— Et moi, je me rappelle papa baisant la main de sa gracieuse ordonnance !... Pauvre père, vous êtes bien la seule femme dont il ait baisé la main avec ferveur !

— Deux jours après, continue madame Villebau, l'accident !... le cheval qui s'emballe et tue mon mari !... Me voilà veuve à vingt-huit ans, sans un sou devant moi... sans autre ressource pour vivre que de broder ou d'écrire !... Qui m'aurait dit que je devais être bientôt une femme de lettres !...

— Et aussitôt célèbre !... Ah ! marraine, je serais presque tentée de bénir la douleur qui vous a faite si grande.

— Non... rien ne vaut les joies obscures du ménage !... Je dois, certes, à ma vie littéraire bien des succès qui m'ont payée de ma peine ; aujourd'hui, je n'ai rien à envier, puisque le journalisme, le théâtre, ont mis mon nom au premier rang. Eh bien, s'il

m'était donné de revenir en arrière et d'adresser une prière au destin, je lui dirais : « Faites que je me marie jeune, avec un mari qui m'aimera et que j'aimerai, faites que notre travail soit uni et fructueux, que nous ayons la joie de survivre dans nos enfants qui seront, par notre volonté et notre exemple, meilleurs que nous... » Je ne puis faire ces souhaits, ajouta avec mélancolie la charmante femme, parce que rien ne se recommence, mais je le fais pour toi, mon enfant. Marie-toi... La vie moderne a des exigences cruelles, elle a l'implacabilité d'une machine qui veut que chaque rouage réponde à l'action du moteur. Si tu vis seule, tu t'étioleras ou tu te briseras. Il faut à la femme un compagnon qui soit, non seulement un époux, mais un ami... Va, l'amitié dans le mariage est encore la plus sûre garantie du bonheur ; elle a les délicatesses de l'amour sans en avoir les fureurs, elle est l'équilibre, l'amour n'est qu'attaque violente et abandon impitoyable...

— Marraine, si je refuse d'épouser le docteur Vimart, ce n'est pas par esprit romanesque, mais bien parce que je n'éprouve pas pour lui ce sentiment d'amitié que vous mettez au-dessus de tout.

— Alors, pourquoi ne pas le lui avoir dit toi-même ?... Ce refus n'a rien de blessant, mignonne.

— Parce que ma mère me fait peur ! parce que devant elle, je tremble comme un enfant, et que mes lèvres se ferment... parce que les regards du père implorent la paix, et que la lutte ouverte, c'est l'enfer dans la maison. Ah ! si vous saviez comme nous avons souffert au retour de Charles !... Charles ramené de force, rabroué, humilié... Ma mère disant à chacun :

« C'est pour le punir que nous en ferons un forgeron. » Le punir ! lui qui ne rêve rien de si glorieux que d'user ses forces à battre le fer.

— Laissons le docteur Vimart de côté..., il y a d'autres partis... Pourquoi n'épouserai-tu pas un riche cultivateur ? Tu aimes la campagne...

Tout en causant, les deux femmes quittent la table et se rapprochent de la fenêtre ouverte. Derrière elles, Sophie, la grosse Alsacienne, enlève sans bruit le couvert du déjeuner, remet sur la table le tapis de soie pourpre, brodé de roseaux et de papillons, jette un dernier regard sur l'ordre de la salle, et discrètement s'en va. On l'entend, dans sa cuisine, qui chante et fourbit sa vaisselle :

A Sétif,
Y a de l'ognon,
Pour les zouzous,
Pour les zouzous !

— Pauvre Sophie, murmure madame Villebau, elle se croit toujours cantinière au 3^e zouaves !

Coqueluchon, le chalet qu'occupe madame Villebau, est une ancienne auberge de rouliers, bâtie au flanc du coteau, sur la route de Nancy à Neuves-Maisons. Du dehors, la façade de crépi est égayée par des stores rayés rouges, qui jettent sur l'ombre des fenêtres l'éclat immobile d'un soleil couchant. Le long de chaque baie court une auge de bois remplie de géraniums grimpants, dont l'odeur pénétrante se mêle à l'odeur des nattes de Chine et de ces panneaux de gaze du Japon qui tendent gaiement les murs de la salle à manger. L'atelier de madame Villebau com-

munique, par une large ouverture drapée de soie japonaise, avec cette pièce fraîche comme un bouquet. Au plafond, pend une étoile juive ; le long des murs, des rayons de livres, et, sur une colonnette, le buste en marbre de madame Villebau. Avec son sourire pensif, son front royal, ses yeux qui ouvrent sur la vie leur regard profond, ses beaux cheveux relevés et bouffants, elle apparaît comme l'incarnation de l'âme moderne, douloureusement tendre et tristement passionnée. Dans un angle de l'atelier, près d'un piano à queue, un violoncelle est accoté ; des partitions sont restées ouvertes ; il semble, tant l'air est vibrant, que les dernières notes d'une pastorale expirent, après avoir charmé la fillette couronnée de roses, celle qui, la cruche au bras, roule son tablier entre ses doigts distraits. Elle est souveraine, en ce coin de poésie fugitive, la fillette de Greuze, *la Cruche cassée*, qui masque d'un sourire l'émoi et la surprise de son éveil amoureux.

Les murs de l'atelier vivent de la vie lorraine : ici, des gravures rappellent les belles œuvres de Claude Gelée ; là, une tentation de saint Antoine, quelques mendiants de Callot ; la place Stanislas, reproduite et gravée par Edgar Auguin, une étude de Prouvé, un paysage des Vosges de Petit-Jean, une gerbe de lilas de Louise de Goussaincourt et quelques caricatures de Gyp. Sur un bahut de Majorelle, où les délicates marqueteries fixent cette chose insaisissable, la pâleur d'une fleur mourante, madame Villebau a posé un vase de Gallé, vase de l'automne, en forme de colchique, passant du violet sombre au violet clair ; vase qui semble pleurer la lumière, car

les larmes des choses tombent lentement, en gouttes de cristal, de ce col fragile comme la chair d'une fleur.

Près de la fenêtre, ouverte sur l'admirable horizon, madame Villebau a placé sa table de travail, simple table d'érable ciré, aux veines satinées et vivantes ; des feuilles sont préparées pour la copie, des épreuves sont là, corrigées à l'encre rouge, prêtes à partir ; à côté, des placards du roman que va publier une revue.

L'unique étage de Coqueluchon est occupé par les chambres. Aline couche dans une pièce voisine de celle qu'habite sa marraine ; une autre est réservée au neveu de madame Villebau, Maurice Vitrac. De son cabinet de toilette, la jeune fille domine le jardin, où s'épanouissent les roses trémières ; à droite est la tonnelle avec sa table et son hamac. Sophie, dans la journée, installe là ses oiseaux, afin que ceux de la cage puissent voisiner avec ceux des branches ; car le bois est tout près, clôturant la demeure, invitant à l'escalade rapide, accrochant par un fils de verdure, la clarté des eaux de Moselle à l'ombre de la forêt de Haye.

Aline et sa marraine sont toujours à la fenêtre, mêlant leurs songeries à la contemplation de la vallée. A droite le fort de Pont-Saint-Vincent domine le coteau et surveille les sinuosités de la Moselle ; devant elles, s'éloignant en plans successifs, le village de Meissein, la rivière, les bois, les coteaux, la flèche d'une église, et tout au fond, perdues dans les nuages les croupes pâlissantes des Vosges.

Un coup de sifflet interrompt leur rêverie silencieuse :

— Regarde, fait madame Villebau, ce train qui

monte la pente raide de Messein... Est-il essoufflé de porter son fardeau... On dirait qu'il se cramponne dans un effort inouï pour monter jusqu'au bout... Et cette fumée qui ondule, frissonnante, collée à lui comme une gouge mordant la nuque du Titan, quel symbole terrible de la vie, que chacun gravit en gémissant, torturé, épuisé par l'être ou par la chimère dont il est la proie !

Le train avec un han-han d'agonie escalade la pente. Un coup de sifflet, cri de victoire, retentit, filant à toute vitesse sur Ludres, il laisse derrière lui le fantôme blanc qui déjà se disperse.

Le silence revient, endormant la vallée. La Moselle nonchalante repose sur les prés comme une belle amoureuse ; son corps rit au soleil.

Près d'elle, dans le sommeil inerte d'un faune, le canal aux eaux mortes luit... Et tout là-bas, là-bas, gardiens de la couche nuptiale, protégeant l'étreinte assoupie de la nymphe et du faune, les collines, ainsi que des levriers gris rampent et se cabrent. Tout est silence, tout est chaleur, tout est clarté : il est midi.

La mine de la Fontaine des Roches, qui chaque jour éventre la forêt de Haye, arrête son travail.

Dans les vignes, entre les échaldas, trois ou quatre jupons rouges grattent la terre autour des ceps, mais rien ne bouge que l'air échauffé, vibrant comme une chair sous les doigts d'or qui l'énervent.

— Alors, c'est bien décidé, Aline, fit madame Villebau, tu veux travailler ?

— Oui, marraine, je me ronge à ne rien faire ; mon travail, avec le travail de Charles, sauverait tout à la maison.

— Mais l'orgueil de ta mère ?

— Pourvu que personne, dans Gondreville, ne soupçonne que je travaille, l'orgueil de ma mère ne fera pas grande résistance ; il faut faire face à la nécessité, elle ne peut pourtant pas me marier de force, je suppose !

— Dire, murmura madame Villebau, que c'est contre l'orgueil que tout se butte !... Tous nos efforts, à nous femmes, seront vains, tant que nous n'aurons pas brisé les balances suspectes du respect humain. C'est lui qui a créé ce préjugé contre le travail féminin, c'est lui qui décline la travailleuse, l'honnête femme, et absout l'autre qui s'asservit pour de l'argent.

— Mais j'ai des forces à utiliser, cette vie rétrécie me pèse, je souffre de mon ignorance, marraine !... J'aurais tant voulu savoir et comprendre ! Car mon ennui, ce n'est pas le désœuvrement du logis, c'est le tourment de vivre au jour le jour, sans but, sans échappées. Vous parliez, tout à l'heure, du symbole terrible qu'était ce train ; là où vous avez vu le duel de l'homme et de la souffrance ; moi, confusément, j'entrevois les pâles espoirs qui flottent éperdument sur l'inconnu. Ah ! s'attacher à une idée, la suivre, lutter, peiner avec elle, pour elle... mais je ne demande rien de plus !

— Exige davantage, arme-toi. Tu ne fais qu'obéir à l'instinct obscur qui pousse, aujourd'hui, tout être à vivre sa vie, à l'orienter suivant sa force, à l'affranchir de toutes les servitudes. Tu balbuties l'universel désir, tu as des sœurs autour de toi qui souffrent du même mal, eh bien, leurs larmes, non plus des larmes sup-

pliantes, mais des larmes de rebelles, sauront obtenir ce qui peut vous rassasier, vous les affamées de pain, d'amour, de liberté !

Aline regardait avec étonnement sa marraine : c'était la première fois qu'elle l'entendait défendre les idées féministes, si ridiculisées dans sa petite ville. Elle écoutait attentive, de plus en plus surprise, madame Villebau lui expliquant les revendications de la mère, de l'épouse à son foyer, les lois du travail, de la concurrence, la propriété du salaire.

— Mais, murmura la jeune fille, si nous avons l'énergie, croyez-vous, marraine, que nous ayons l'intelligence ? Est-ce que Broca n'a pas pesé notre cerveau, et affirmé qu'il était inférieur à celui de l'homme ?

— En tout cas, ce ne serait pas une preuve d'infériorité de notre intelligence, puisque, semble-t-il, la puissance cérébrale dépend du nombre des circonvolutions... Et puis, sais-tu comment Broca fit sa fameuse expérience ? Elle est tout entière racontée dans un ouvrage du préparateur de son laboratoire. Broca fit ramasser aux catacombes près de cinq cents crânes : à droite, il mit les plus gros, et à gauche, les plus petits ; il baptisa masculins ceux de droite, et féminins ceux de gauche ; il pesa, mesura, et affirma carrément que le cerveau de la femme pèse tant de grammes de moins que celui de l'homme.

Toutes deux se mirent à rire de cette historiette authentique et madame Villebau reprit :

— Il ne faut pas exagérer les espérances du féminisme, une révolution qui est à la fois morale, économique et sociale ne peut être que très lente ; ce ne sont pas les cavalières de l'avant-garde qui conduiront

le gros de notre armée, — les forces errantes sont dangereuses — mais il faut admirer, sans réserve, l'effort de cette renaissance féministe. Toutes celles qui luttent témoignent de leur énergie, de leur ambition généreuse, elles veulent se modeler sur un type plus beau, agir, penser, créer enfin.

— C'est immense !

— Mais ce n'est pas impossible. Nous traversons la période frémissante où la curiosité, la sensibilité de la femme, exaspèrent son besoin de vivre, et lui font rejeter, comme en défi, les coutumes du passé ; plus tard tout se disciplinera. Les chimistes ne font-ils pas une différence entre l'état de *mélange* et la *combinaison* ? Eh bien, chacun de nous apporte l'élément pour la combinaison, le temps jouera le rôle d'agent chimique... Mais revenons à toi, mignonne, j'ai fait venir ici une machine à écrire, avec une méthode ; tu vas t'exercer dans ta chambre, Maurice Vitrac, dès qu'il sera là, te donnera quelques leçons. Je compte sur toi pour me copier les documents qu'il m'apporte de Nancy, sur la princesse Louise de Vaudémont. Ici, tu es mon secrétaire, et j'entends te rémunérer comme tel ; quand tu rentreras à Gondreville, tu pourras emporter des manuscrits de mes amis, et Maurice, qui a beaucoup de relations commerciales en Lorraine, te procurera des rapports et des travaux de comptabilité.

La jeune fille laissa tomber sa tête sur l'épaule de sa marraine, et la regardant avec des yeux éperdus de reconnaissance :

— Comme vous êtes bonne et que je vous aime!... Pourrais-je assez vous remercier?...

— Et sais-tu, fillette, ce qu'en travaillant bien tu peux gagner, chez toi !

— Non.

— Entre cent et cent cinquante francs par mois !

— Cent cinquante francs pas mois ! oh ! marraine, fit Aline en riant à pleine gorge, commençons tout de suite...

II

Le matin se lève et lance, au plafond de la chambre où dort Aline, l'image pâle des deux petites croix de Lorraine qui percent les volets. La jeune fille se lève d'un bond, enfile ses bas, ses pantoufles, sa robe qui se boutonne derrière, et lui donne l'air, avec son béguin, d'un petit enfant dans son blanchet. Elle court à sa fenêtre, ouvre les volets, et vite s'installe devant la table, où madame Villebau a fait placer la Remington.

Les doigts impatients enlèvent la lourde carapace de fer qui protège la frêle machine, et font tic, tic, tic sur les marteaux. Elle soulève le rouleau, essuie les engrenages, s'assure que la machine fonctionne bien. Sa petite figure jubile, il n'y a plus d'inquiétude dans ses yeux confiants, ni de tristesse sur ses lèvres : tout son être est en joie, parce qu'elle va travailler, gagner de l'argent !

Aline se frotte les mains, ses pieds envoient à l'autre bout de la chambre les pantoufles et se posent, tumultueux ou sages, sur le tabouret qui claque comme un sabot. Elle n'entend rien, elle ne sait plus où elle est; dans son enchantement, la fillette rit à la mouche qui bourdonne contre la vitre, et répond par un gai bonjour, à Sophie venant de chercher son lait.

Tic, tic, tic... les marteaux marchent... *a, b, c*, par ici... *g, h*, par là... *m*, plus bas... Elle connaît déjà son clavier, et les yeux au plafond, pour exercer ses doigts, Aline écrit un billet à sa petite sœur. Elle lui parle de la machine merveilleuse, de cette machine inventée pour accélérer la vie, et transmettre plus vite la pensée fiévreuse qui galope dans le cerveau.

La sonnette tinte, donc la première ligne est finie : vite, Aline soulève le rouleau, regarde ce que ses doigts aveugles ont écrit. Qu'est-ce que cela?... les lettres dansent, il y a des *o* pour des *n*, des *r* pour des *s*, des *t* pour des *x*... Elle est allée trop vite ! Et dire que, du premier coup, Aline croyait écrire quatre-vingts mots à la minute, le maximum de vitesse. Il faut tout recommencer.

Tic, tic, tic... Les doigts se dégourdissent, frappent juste, l'encre mord le papier et les caractères se détachent plus nets. Tic, tic, tic...

— Qu'est-ce qu'ils vont penser à la maison, quand ils liront l'adresse écrite à la machine à écrire ? songe Aline... Papa dira : « Voyons cette écriture-là ?... Baste ! c'est une farce qu'on nous fait ». Et maman ?... pourvu qu'elle n'aille pas s'imaginer qu'un fournisseur s'impatiente... Et Charles ? et Suzie ?...

Tic, tic, tic...

— Ils ne devineront pas qui leur écrit!... Je ne signerai point mon billet, mais je mettrai tout au bout : « Quelqu'un qui vous aime... »

Tic, tic, tic...

Les pieds nus ont des fourmis et le petit corps frissonne, la matinée est fraîche, un léger vent d'est court de la fenêtre à la porte, encore tout embaumé d'avoir secoué les sapins des Vosges. Aline le respire, et le boit comme une coulée d'eau vive, elle est ivre, les doigts frémissent sur le clavier... Vite... encore plus vite, on lui paiera un franc cinquante centimes les cent lignes!... Pourvu que le travail ne chôme pas... Déjà, les écus tintent à son oreille, elle fredonne : « Tic, tic, tic »... et le rythme boiteux, tantôt vif et confus, tantôt lent et martelé, emporte avec lui, de l'espoir et de la joie.

Le soleil monte derrière les lointaines collines, on ne le voit pas encore, mais l'aube crayonne de lumineuses arabesques sur les murs gris de l'horizon. La plaine doucement s'éveille; de petits arbres, bordant les prés, s'accotent fraternellement, comme des troupeaux fatigués; plus loin, un noyer solitaire secoue sa houppelande de chevrier et les mille voix de ses feuilles éparpillent en l'air leur grêle fredon. Les nuages s'en vont, tirés par le filet géant de Celui qui regarde mourir les étoiles, et dans le ciel immense, vide et frais, surgit la palme éblouissante du premier rayon.

Les heures passent. Sophie est entrée dans la chambre de la jeune fille; sur le bord de la fenêtre, elle pose le bol de porcelaine plein de café au lait, deux tartines grillées. Elle regarde familièrement

l'ouvrage d'Aline, et les longs pans brodés de son grand nœud d'Alsacienne volètent sur son dos courbé.

— Sophie, quand tu voudras, je te ferai une belle lettre, comme celle-là, pour ton amoureux; je suis, depuis ce matin, écrivain public!

— Voyons voir, mam'zelle, fait la brave servante en chaussant ses lunettes. Pour sûr, on croirait que vous avez fait ça toute votre vie... « la chose-là » est aussi bien écrite qu'un journal.

— Si on l'encadrerait?

— Dame, si vous voulez, mam'zelle! mais pardon, excuse, à quoi ça vous sert d'écrire avec la mécanique-là, au lieu et place d'une plume?

— Tu ne comprends pas, ma vieille, que c'est pour écrire plus vite et gagner plus d'argent!

— A c'te heure! fit l'Alsacienne en joignant les mains, vous voulez donc gagner de l'argent? Une belle fille comme vous, qui a des mirettes si douces et des petites pattes si blanches! Misère... Au jour d'aujourd'hui, n'y a que les filles qui ont fauté qui devraient travailler, ou bien celles qui sont si laides, que Nostradamus n'en voudrait pas pour femme.

— Bah! toi aussi, Sophie, tu crois qu'il n'y a que les laiderons et les mauvaises filles qui doivent tirer parti de leurs dix doigts... Et marraine?

— Oh! not' dame, c'est pas la même chose : une dame, c'est une dame, je me comprends. Elle ne voulait pas remplacer monsieur, alors elle s'est mis comme ça à faire des écritures, pour que ceux qui les lisent rient ou pleurent. Elle aime ça, madame, mais enfin, quand on est une jeunesse comme vous, on peut bien avoir du goût pour aut' chose.

— Du goût pour quoi, ma vieille? fit Aline que la figure naïve et joyeuse de la bonne femme amuse.

Le temps avait teinté couleur de buis ce visage ridé, cuit et recuit au soleil d'Afrique; et les yeux clairs, sous des sourcils broussailleux, luisaient transparents comme une goutte d'eau de Moselle sur le roc. Sophie, taillée à coups de serpe, redressait sa taille vigoureuse, et son poing durci cassait encore les noix d'un seul coup, depuis que sa bouche n'avait plus de dents.

— Pour l'amour! mam'zelle Aline; une gachenotte comme vous doit trouver un petit gars, et même qu'il ne s'ennuiera pas celui qui aura la fortune de vous épouser. Écoutez-moi, mam'zelle, dans vot' monde, c'est kif-kif comme dans le monde des pauv' gens. Si la femme travaille trop, sauf vot' respect, le mari ne fiche rien. B'en si vous voulez être heureuse, respectée, b'en lichée par votre petit homme, laissez vos pattotes tranquilles, fatiguez pas vos yeux, vot' tête, faites-lui seulement risette. Sans ça, je vous demande b'en pardon, dans vot' ménage c'est vous qui serez la bête de somme.

— Te voilà prévenue, mignonne, fit madame Villebau, en soulevant la portière qui séparait la chambre d'Aline du vestibule : *vox populi, vox Dei!*

— Tout de même, not' dame, vous trouvez plaisant qu'une jeunesse comme mam'zelle Aline ne pense ni à danser, ni à se laisser courtiser? C'est pas la peine de venir au monde pour mettre du noir sur du blanc.

— Mais non, Sophie, mais non; Aline n'est pas

venue au monde pour ça, mais c'était bon de ton temps de s'amouracher à la belle saison; aujourd'hui les petites filles veulent choisir leur amoureux.

— Pour ce que ça leur sert! murmura la servante en levant les bras au ciel.

— Sophie!

— Oh! moi, not' dame, je crois que le bon Dieu n'y regarde pas de si près, quand il s'agit de not' bonheur; il prend au hasard dans la besace de devant et dans la besace de derrière, et allez donc! ni vu, ni connu, je t'embrouille. Est-ce que monsieur Maurice méritait ce qui lui est arrivé, lui qui est si bon, si tendre, si brave... lui qui a la main si large, fit la vieille en larmoyant... N'y en a pas deux au monde comme lui.

— Allons, allons, Sophie, ne pleure pas, c'est pas la peine de lui rappeler son malheur... il arrive pour déjeuner... tâche de soigner ton menu.

Sophie, les poings sur ses hanches rebondies, se recueillit, puis savourant ce qu'elle allait dire :

— Est-ce que le frichti sera de son goût, not' dame?... Tomates à l'italienne et concombres au cerfeuil... quiche au fromage... friture de goujons de Moselle... côtelettes et pommes frites... pâté de Nancy... Il y a dans le verger des abricotines mûres, si not' dame veut bien cueillir celles qui sont pointillées rouge, elles sont au goût de monsieur Maurice; les avelines sont encore trop laiteuses, mais le père Humblot a monté des poires succulentes.

— Entendu, mais soigne le café, pas de chicorée... un kaoua de reddition, vieux zouave!

Sophie tourna les talons, et dans l'escalier on en-

tendit le pas lourd de la vieille cantinière scandant le refrain joyeux de son ancienne division :

En avant
Fanfan la tulipe
.
.
.

Deux heures plus tard, madame Villebau et Aline sortaient du chalet pour aller sur la route, au devant de Maurice Vitrac. Aline avait gardé son petit tablier de zéphyr à raies roses et blanches et mis sur ses cheveux sa hâlette de mousseline ; madame Villebau, dans sa robe de toile bise, paraissait à peine l'aînée de la jeune fille. Les deux femmes descendirent doucement le village, s'arrêtant ici et là, auprès des vigneronnes de Messein, s'informant de la famille, des affaires, de la vendange qui s'annonçait si belle. Un gai bonjour des femmes, les baisers de la marmaille les remerciaient. Sur la route poudreuse de rares voitures se croisaient, allant vers Nancy ou vers Pont-Saint-Vincent ; le bruit des hauts fourneaux de Moselle, le cri des treuils et des wagonnets descendant, jusqu'aux bateaux du canal, le minerai de fer, arraché à la mine, troublait seul le silence de la route.

Arrivées près du petit bois qui borde la Moselle, madame Villebau dit à sa filleule :

— Asseyons-nous sur le talus, nous attendrons ici l'arrivée de Maurice.

— Comme il fait bon ! murmura la jeune fille, en cueillant quelques ramilles pour s'en faire un éventail.

Un écureuil traversa la route, et sa queue en panache disparut derrière les hautes branches ; une mésange se posa sur une ronce qui ploya, prolongeant jusqu'à terre le vol de l'oiseau.

— Marraine, parlez-moi de monsieur Vitrac, vous semblez tant l'aimer, que j'en suis un peu jalouse... Qui est-il ?

— Qui est Maurice ?... mon neveu, tu le sais, le fils de mon frère.

— Ce n'est pas cela seulement que je voudrais savoir.

— Curieuse ! Eh bien, c'est un artiste, un sentimental, un loup !

— Ah ! fit Aline, s'il est tout cela, je vais lui paraître bien insignifiante, moi.

— Coquette !... il a trente-deux ans. Il a été très malheureux, sa femme est folle depuis cinq ans, et il n'y pas d'espoir qu'elle guérisse jamais.

— Pauvre garçon ! je comprends que vous l'aimiez davantage, marraine, pour tout ce qu'il a dû souffrir.

— Oui, pauvre garçon, car ce mariage qui devait tourner si malheureusement, il l'a voulu par droiture : mademoiselle Pierson était fille d'un des actionnaires principaux des mines du Caucase ; quand Maurice était simple ingénieur aux Salines de Varangéville, elle le remarqua, l'aima et lui fit dire qu'elle souhaitait devenir sa femme. Comme cette jeune fille avait une très grosse fortune, jamais Maurice n'avait pensé à elle, il ne l'aimait pas. Elle s'entêta et finit par conquérir son fiancé. Un mois avant leur mariage, arrive le krach des mines du Caucase, Geneviève Pier-

son perd sa dot et toute la fortune des siens ; elle écrit à Maurice, lui rend sa parole, Maurice refuse de la reprendre ; ils se sont montrés ce jour-là, dignes l'un de l'autre, et Geneviève eut l'illusion d'être épousée par amour. Au bout d'un an à la suite de ses couches, un transport au cerveau la rend folle, l'enfant meurt, et mon neveu reste seul, lié à une mort-vivante !... Les premiers temps ont été abominables pour lui. A présent, il se relève, s'intéresse un peu à ce qui se passe ; je tâche d'occuper son esprit en dehors de son travail, il vient de faire pour moi, des recherches au musée lorrain, à la bibliothèque de Nancy ; les documents qu'il m'apporte, tu me les copieras avec lui.

— Pauvre garçon, répète Aline... Mais, marraine, il ne restera pas seul toute sa vie, il se remariera

— Probablement, l'amour seul pourrait le consoler !

Après un moment de silence, madame Villebau reprit, tout en griffant la poussière du bout de son ombrelle :

— Je compte sur ta gaieté, sur ton entrain pour le distraire ; il faut tâcher de le sauver ; à nous deux nous y arriverons, une autre fera le reste. Mais je te préviens, il est sauvage parce qu'il est timide, comme tous les malheureux : il faudra l'apprivoiser.

— Comment m'y prendrai-je ?

— En te fiant à ton sourire et à ta jeunesse... Tiens ! mais le voilà, le voilà...

Madame Villebau se lève, agite son mouchoir... Sur la route on aperçoit un tourbillon de poussière, un chien qui galope en aboyant... quelques secondes

après, dans un élan fou une bicyclette passait devant les deux femmes, et un homme grand, vigoureux, aux traits rudes, sautait à bas de la machine pour se jeter dans les beaux bras maternels, qui se refermèrent sur lui.

— Que je vous présente l'un à l'autre, mes enfants, fit madame Villebau après avoir longuement embrassé le nouveau venu : mon neveu Maurice... ma filleule Aline. N'est-ce pas qu'elle est gentille ! fit-elle, en caressant tendrement la main de la jeune fille : je compte sur toi pour devenir son camarade et son cicerone, le temps me presse, je ne puis guère courir les champs, mon roman n'est pas fini.

Aline, avec de grands yeux, regardait Maurice Vitrac ; elle fut charmée de voir qu'il n'était point taciturne, et que son chagrin ne lui donnait pas une mine renfrognée. Certes, il n'était pas beau, il avait les traits durs, le nez long, le regard prompt et résolu, mais la bouche parfois s'entr'ouvrait, mettant une lueur rouge de jeune fruit, au cœur de cette barbe châtain clair. Il avait une belle carrure d'homme, et sous cet habit de cycliste, en drap gris, de l'aisance dans sa démarche. Elle remarqua seulement que sa main brune et velue se crispait machinalement sur le guidon de la machine, et que dans le regard droit qu'il fixait sur elle, il y avait une volonté de ne point trahir l'abattement secret.

Maurice portait à sa boutonnière une fleurette bleue, une de ces chicorées sauvages qui parsèment les routes lorraines de leurs chapelets de turquoises. Aline s'étonna de ces fleurettes égayant la boutonnière d'un homme aussi malheureux, et elle conçut malgré elle,

un peu d'humeur, de voir que Maurice prenait tant de soin à cacher ce qui lui valait de sa part une si ardente pitié.

Maurice, lui aussi, regardait la jeune fille, et tout, dans sa figure, témoignait de l'étonnement et du plaisir.

— Oh! tante, quelle curieuse ressemblance!... Avez-vous remarqué comme votre filleule ressemble au Greuze que vous possédez!... C'est le même visage arrondi et frais, le même regard mutin et naïf, et jusqu'à ce tablier à raies... C'est exquis.

Madame Villebau sourit :

— C'est vrai, on croirait qu'Aline a posé jadis, pour cette délicieuse allégorie... et ce costume villageois, cette hâlette avec le tablier rayé, lui donnent l'air rustique de *la Cruche cassée*. As-tu aperçu, mignonne, dans mon atelier, au-dessus du piano, la belle gravure qui reproduit ce Greuze célèbre?

— Oui, marraine.

— C'est *la Cruche cassée*, l'allégorie souriante et ingénument libertine du XVIII^e siècle! c'est une allusion à la fillette qui a perdu « son capital », comme disait Dumas. Dans ce seul mot : « capital », et dans ce portrait si naturel, fit madame Villebau en s'adressant à Maurice, tient toute la différence que les deux siècles ont mise dans leur conception de l'honneur féminin. Aujourd'hui, pareille aventure prend une allure tragique. La Cruche cassée ne s'étonne pas, elle s'indigne, et tire son coup de pistolet, ou lance son bol de vitriol au visage du séducteur. Au temps de Greuze, ni larmes, ni cris le silence... et bien entendu, le retour. Nos pères considéraient avec

philosophie ces accidents, nous traitons ce scepticisme, d'immoralité; je crois pourtant, que leur sagesse était plus ouverte à la pitié sincère que notre faux humanitarisme, que cette morale bourgeoise, étroite, féroce, qui ligote l'amour permis dans le mariage, et laisse crever la misérable femme qui a eu le tort de consentir ou de mal se défendre. Allons doucement, veux-tu, Maurice? insista madame Villebau, mes jambes se font paresseuses, je ne puis pas aller vite en montant ces gripots...

Le groupe s'était remis en marche; Aline, tout en écoutant sa marraine, jouait le long de la route avec la chienne Myrza; Maurice avait glissé son bras sous le bras de sa tante, et l'aidait à remonter vers Coqueluchon.

Un peu plus loin, madame Villebau reprit :

— Il faut que tu m'aides à réparer une vilaine action; tu iras à Nancy demander un secours à la Préfecture, pour une malheureuse qui s'est traînée jusqu'ici. Je ne sais d'où elle vient... des Vosges peut-être. Depuis un mois elle est en route, sans chaussures, en guenilles, prête à accoucher.

Aline, comme une fillette bien élevée, détourna la tête, et regarda fumer les hautes cheminées de Pont-Saint-Vincent. Madame Villebau s'en aperçut, et l'appela près d'elle :

— Ma chérie, je n'ai pas dessein de blesser tes oreilles, mais tu n'es plus une gamine; dans la vie, il y a de telles iniquités qu'il faut de bonne heure s'habituer à considérer les êtres et les faits sous un angle exact. La loi de maternité, qui domine notre existence de femme, ne doit être à aucun prix, une

loi d'avilissement et d'opprobre. C'est fausser toute idée d'humanité, que d'établir la moindre différence entre la femme qui engendre au foyer, et celle qui agonise comme une bête au tournant de la route. Celle dont je vous parle a mis au monde un enfant dans les pires conditions : elle a accouché dans un champ ! La fille du père Colas, entendant ses cris, court au village et ramène les commères ; celles-ci bafouent la malheureuse qui est étendue en plein soleil, le petiot à son côté. L'instituteur arrive avec sa femme, ils ont pitié et emportent jusqu'à l'école, cette épave. Mais devinez ce que les barbares ont fait le soir même... Ils sont allés avec des casseroles faire un charivari devant la maison !... La femme de l'instituteur s'est effarée, elle a craint les gendarmes, l'inspecteur, les familles... bref, ce matin, on est venu me raconter l'histoire. J'ai fait transporter la malheureuse mère dans la maisonnette des Vignes, le docteur l'a vue, elle s'en tirera.

— Et le petiot ? interrogea Maurice.

— Dieu merci, il a la vie dure, celui-là... Il tette déjà comme un chien gourmand... seulement, pour un chien, on se serait montré plus tendre.

Ils cheminaient doucement ; Aline cueillait sur la route des tiges de plantain pour les oiseaux de Sophie, Maurice et madame Villebau songeaient :

— C'est atroce : cette survivance du préjugé de l'honneur féminin est ce qui nous reste de plus cruel des vieux principes d'autrefois ; je ne sais pas de plus grand procès à instruire, de plus belle cause à plaider contre notre société, que cette conception arbitraire de l'honneur.

— Oh! marraine, murmura Aline, qui pourrait mieux que vous instruire une telle cause ! Votre âme, énergique et tendre, est restée si près de la nature, qu'elle ferait vibrer toutes les autres âmes devant la douleur et l'injustice.

— J'y ai parfois songé, répondit madame Villebau, quand je visitais Saint-Lazare et les refuges pour la maternité; mais le sujet est si hardi, si complexe, il est soudé à tant d'autres questions sociales que, partir en guerre, c'est presque briser ses armes contre des moulins à vent. Les actes feront plus que des paroles.

— Pourtant, une parole peut relever bien des consciences, et consoler bien des hontes. Si vous dites que la femme qui perd son honneur est moins une coupable qu'une victime, vous forcerez ceux qui vous écoutent à s'interroger, et à ne plus confondre, dans le même mépris, la fille qui s'est donnée par amour, la prostituée, et la mère qui expie une heure de joie par trop de misères.

— Oui, Maurice, il faudrait dire ces choses, il faudrait remettre chaque chose à sa place, montrer que cette loi de l'honneur féminin est en opposition avec la nature, qui a fait de l'amour une fin nécessaire de notre vie, en opposition avec l'esprit d'humanité qui, aujourd'hui, ne peut plus admettre de différence morale entre deux êtres créés pour le même but. Ce qui est l'honneur de l'un est l'honneur de l'autre; si la femme est coupable d'engendrer hors du mariage, l'homme est coupable d'avoir créé, et c'est la plus monstrueuse injustice d'enlever à l'un sa responsabilité, pour accabler l'autre d'une souillure

dont elle ne se lavera jamais. Mais cette idée de justice morale et sociale a contre elle l'orgueil égoïste de l'homme, son libertinage, et l'appui de la religion. Quel prêtre, aujourd'hui, oserait prononcer les paroles d'absolution du Christ à la Samaritaine ?

— Il y a autre chose, chère tante : tant que l'homme aura seul le droit — reconnu par la société — de donner son nom à la famille qu'il crée, vous vous heurterez à cet orgueil impitoyable, qui exige de la femme la transmission intègre de la race. La femme est un tabernacle clos que l'époux seul peut ouvrir, il lui confie ce que son père lui a transmis ; c'est dans cette pureté du sang, plus que dans toute autre loi conventionnelle, qu'il faut chercher en définitive le principe de l'honneur féminin.

— Alors, que la société accorde à la femme le droit dans le mariage de garder son nom, et de le donner à ses enfants, il n'y aura plus ni bâtards, ni enfants légitimes, il n'y aura que des enfants.

— Voilà une idée généreuse qui scandalisera tous les gens respectueux du code, dit Maurice en souriant.

— La justice commence toujours par se scandaliser. D'ailleurs, je ne suis pas la première à défendre cette idée de la maternité toujours et partout légitime ; d'autres avant moi l'ont expliquée, mais, chaque jour, elle apparaît plus nette. Comment, vous émancipez le cerveau de la femme par une culture aussi complète que la vôtre, vous lui ouvrez toutes les carrières, elle entrera certainement dans vos conseils, vous créez ainsi un tiers-ordre, celui de la femme appelée à vivre hors du foyer, et vous refusez à celle qui s'est faite votre égale, une part des droits que vous possédez !...

Allons donc... Ce sont celles-là, mon cher, qui introduiront dans le code et dans la morale sociale le chapitre nouveau sur l'honneur féminin, sur ce droit de la femme d'être mère et de s'enorgueillir de l'être ! D'ailleurs, le chapitre est commencé : est-ce que les enfants de George Sand n'ont pas préféré le nom glorieux de leur mère, au nom obscur du père ? Est-ce que d'autres ne les imitent pas tous les jours !... Eh bien ! j'imagine que la souffrance, le dévouement et le travail de toutes les mères, suffisent à légitimer le droit de l'épouse de donner son nom à ses enfants.

— Mais l'ordre ! l'ordre ! marraine, qu'en faites-vous ? Est-ce que l'opinion publique n'est pas le gendarme qui se charge de défendre l'ordre ?

— L'ordre mauvais, reprit madame Villebau, est plus dangereux que l'anarchie ; quand on détruit une maison, pour en rebâtir une autre à sa place, il y a de la poussière et des débris qui aveuglent les ouvriers, c'est inévitable. Crois-tu donc que la Révolution se soit faite sans dégâts ? Eh bien ! la nôtre aura sur elle l'avantage de n'avoir pas coûté une goutte de sang.

On atteignait la porte du chalet, et Sophie, à la fenêtre, agitait ses bras.

— Il y a des jours, dit Maurice, où l'on voudrait abolir tout le passé, et faire pour sa conscience ce que Descartes fit pour son esprit : Table rase !... Si chacun de nous consentait à n'accepter un principe qu'après l'avoir examiné, nous pourrions peut-être tous nous estimer davantage.

— Ce serait trop fatigant, mon cher ! Comment la paresse et la lâcheté pourraient-elles nous fausser compagnie ?

Aline, un peu rouge, suivait madame Villebau ; son esprit tendu cherchait à comprendre ces idées, si différentes des idées qu'on lui avait apprises, et son cœur s'associait à la généreuse révolte de sa marraine. Sur la route, le soleil, très haut, jetait derrière eux l'ombre trapue et déformée du groupe. Ainsi la vie, allant par les chemins, déformait les idées ! Et plus la lumière se haussait dans l'esprit, plus petites et plus laides devenaient les ombres vivantes que projette sur terre l'harmonieuse et puissante réalité.

— Enfin, vous v'là, not' Maurice ! fit la vieille Sophie, debout au seuil de sa cuisine, propre et reluisante comme aux jours de gala. C'est pas pour dire, vous avez joliment lambiné le long de cette côte... Vous n'aviez donc pas faim ?... Moi qui vous ai fricoté un si bon déjeuner !

— Comment, tu bougonnes avant de m'embrasser, Sophie ! répliqua Maurice ; allons, donne tes joues...

Il embrassa la vieille, lui tapotant amicalement le dos : une fois pour l'Alsace et deux pour la Lorraine.

— Las donc ! las donc, not' Maurice !... C'est qu'il a renforcé tout de même, murmura la brave femme, en le regardant avec tendresse. Jésus-Marie-Joseph ! C'est toujours un beau petit gas, droit comme un sapeur.

— Vieux zouave, va !

— Vot' figure me revient mieux, là ! Votre œil est plus clair, « *nême* » donc, il s'est quasiment débarbouillé à la bonne fontaine. Là, avez-vous faim, soif, not' Maurice ?

— Voire, ma vieille Sophie !... Que nous as-tu fait de bon ce matin ?

L'Alsacienne redressa sa haute taille, et les poings sur les hanches, le bonnet en ailes de corbeau, annonça :

— Si ces messieurs et dames veulent prendre la peine de s'asseoir, je vais servir mon omelette.

En riant, madame Villebau prit le bras de son neveu, et passa dans la salle à manger où Aline, délicatement, piquait des brins de chèvrefeuille dans les petits vases de Lunéville.

— Pour vous, marraine, fit-elle en épinglant au corsage de l'aimable femme, une touffe odorante qui mit, sur la pâleur de l'étoffe, les nuances délicates d'un coquillage entr'ouvert. Au coin de son tablier, Aline piqua aussi un bouquet de chèvrefeuille.

— Et moi je n'ai rien ? interrogea Maurice.

— Mais... vous êtes fleuri, répondit la jeune fille un peu surprise, et ne sachant comment faire, les mains vides de fleurs.

— Je veux la livrée de la maison, mademoiselle... Celles-ci, fit-il en montrant les boutons d'azur passés à sa boutonnière, ce sont les fleurs des passants.

— Allons, Aline, offre-lui une autre boutonnière, déclara madame Villebau.

La jeune fille hésita, puis cueillant une fleurette à son corsage la piqua au veston de Maurice. Le jeune homme lui prit la main et la baisa.

— Merci, mademoiselle.

On se mit à table : avant que les hors-d'œuvre fussent finis, Sophie revenait annoncer, avec une majesté de duègne :

— Omelette au lard !

La vieille disparut d'un pas leste qui faisait onduler sur sa taille les larges rubans noirs, brodés de fleurs des champs.

— Sophie jubile ! Depuis ce matin, elle chante toutes les sonneries du régiment !

A travers les fenêtres ouvertes, malgré le grésillement de la friture, on entendit la voix de la vieille qui, énergiquement, chantait le refrain :

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine...

— Maurice, m'as-tu apporté les documents que je t'avais demandés sur Louise de Vaudémont, qu'a-t-on publié sur elle ?

— Je vous apporte des notes puisées aux meilleures sources : mémoires de Caylus, de Bassompierre, Dom Calmet, Digot, Chevrier, et enfin les différentes histoires de Lorraine au temps de la Ligue. Il nous faudra visiter aussi la Chapelle ronde où sont enterrés tous les princes lorrains et la cathédrale de Saint-Nicolas où les princesses lorraines allaient en pèlerinage. Mon ami Borel, un poète et un savant, vous servira de cicerone ; il a écrit des pages exquisés sur ses promenades en Lorraine.

— Pourrai-je vous accompagner, marraine ? Je voudrais mieux connaître mon pays, j'ai honte d'être une ignorante.

— Baste, tu n'as point perdu ta journée, fillette, un peu de morale avant déjeuner, un peu d'histoire après !

— Oui, certes, cette journée comptera pour moi, puisqu'elle a ouvert mon cœur à une nouvelle pitié.

— Et la pitié, répondit madame de Villebau, en se levant de table, c'est le premier appel de la justice.

Dans l'atelier, plein d'une ombre fraîche, la conversation se poursuit entre madame Villebau et Maurice ; Aline va et vient, faisant onduler l'odorante fumée des cigarettes ; elle s'accoude au piano, ses yeux se lèvent et sourient au petit Greuze ; son regard pensif interroge l'image : « Qu'est-ce que la vie a fait de cette petite sœur lointaine, de cette fillette qui vient d'aimer ? »

III

Une existence imprévue et charmante commença pour Aline, une vie d'intimité qui développa sa nature confiante. Peu à peu, elle livrait son esprit et son cœur ; tout ce que l'autorité étroite et vétilleuse de la mère avait soigneusement comprimé, s'épanouissait dans la joie. La jeune fille se montra impulsive et tendre ; la jolie animalité de son être charma ceux qui vivaient auprès d'elle.

Dès le matin, elle courait se laver dans la rosée du petit bois, criait bonjour aux vigneron, qui arrachaient les mauvaises herbes dans les vignes, ou enduisaient les ceps d'un lait de chaux. La blancheur des thyrses, dans les feux de l'aurore, donnait à ces coteaux malades l'aspect de vergers nains en fleurs.

Myrza, la chienne fouguese de Maurice, la suivait partout, aboyant, galopant, dégringolant les sentiers rocailleux, le train de derrière en biais. C'était

l'heure où Sophie soignait ses oiseaux, renouvelant la pâtée d'œufs durs et de mie de pain trempée dans le lait, tandis que Joséphine, la tarine, l'aïeule, broyait dans son vieux bec les grains de chènevis et le millet, dont elle gorgeait ensuite les serins abandonnés par une mère encore amoureuse.

Joséphine ! C'était Maurice Vitrac qui l'avait ainsi baptisée, parce que, disait-il, elle était la femme de ménage de cette volière paresseuse. Et de fait, elle seule travaillait, allant à la mangeoire, à la buvette, pépiant, voletant, criant aussi, les ailes dressées, sans plumes presque : elle avait été si souvent battue par les petits dédaigneux !... Parfois, on la voyait boudier, se mettre en boule dans le fond de la cage, mais sitôt que du nid voisin, à travers le coton rouge ou bleu, un bec immense s'ouvrait et s'égosillait, l'instinct maternel, plus fort que sa colère, la ramenait à la mangeoire, au mouton, au brin de salade, et après avoir trituré la pâtée, Joséphine s'en revenait chercher dans sa gorge, la goutte d'eau qui tombait comme un baiser, dans le bec des serins, des mésanges et des chardonnerets.

Sophie adorait sa Joséphine, souvent elle glissait la main dans la volière, attrapait sa favorite, la perchait au bout de son doigt et lui faisait des marmouss « : Bonjour, ma belle fifine ! a-t-on bien travaillé ce matin ?... Maman Sophie a pour sa Joséphine un bel épi de mil et une sèche toute neuve, pour astiquer son petit bec chéri !... Comment ? encore une plume d'arrachée ! Monstres de Prussiens... Te voilà quasi aussi laide que la mère Sophie ! »

La tarine comprenait fort bien, mais avec son petit œil rond, à demi couvert par une membrane blanche, sa robe d'un vert décoloré de vieux lichen, ses plumes courtes et collées, sa tête affreusement déplumée, elle semblait dire à la brave Sophie : « A quoi me servirait d'être belle, à présent que je suis mère ! »

Quelquefois au printemps, quand les autres oiseaux se poursuivaient dans la volière, et que chaque femelle faisait son choix, Sophie, irritée du dédain des mâles, avait résolu de donner, coûte que coûte, à sa Joséphine, les joies de l'amour : elle l'isola dans une cage, lui fit cadeau d'un serin et d'un nid. Joséphine, attérée de cette solitude qu'elle ne désirait point, s'engouffra dans la mangeoire, tandis que le mâle criait éperdument, les pattes crispées sur les fils de fer, cognant de la tête, mordant du bec, fou, indigné surtout de l'œuvre qu'on sollicitait de lui.

— Donnons-lui un chardonneret, fit Sophie très philosophe.

Le chardonneret, surpris et pressé, fit quelques avances à Joséphine, mais cette ruine maternelle, cette timidité farouche, n'éveillèrent point le chant de triomphe, et Joséphine regagna sa mangeoire, où, d'un bec inlassable, par habitude, elle recommença la pâtée.

Ce matin-là, bien que la saison des nids fût très avancée, Sophie décida une suprême tentative.

Et la servante bienfaisante confia sa tarine au moineau qui, tous les jours, venait chercher près des cages, les miettes d'échaudé.

— Prouve au moins ta reconnaissance ! fit-elle à l'oiseau, en l'introduisant dans la cage, qu'elle recouvrit ensuite de son tablier.

Dans sa cuisine, elle se mit à fourbir les chandeliers, tout en chevrotant :

C'est... un oiseau... qui vient
De Fran-an-an-an-ce !

Des appels déchirants lui firent soudain lâcher ses cuivres... quel drame se passait dans la cage ?

— Joséphine !... cria la vieille cantinière.

Ah ! Joséphine, pauvre Joséphine ! elle gisait sur le sable fin, ses dernières plumes arrachées, l'œil et le bec en sang !... son petit cœur avait un tressaut d'épouvante qui soulevait la chair grise, tandis que le moineau en fureur, les ailes droites, sautillait autour d'elle, piquant, mordant, prêt à tuer la pauvrete. Sophie, indignée, chassa le bourreau.

— Ma pauvre Joséphine ! pleurnichait-elle, en la dorlotant au creux de sa main, encore une victime de l'amour ! Ah ! le vilain, le « peut », reviens-y que je te torde le cou !

Le désespoir de la servante était si comique, que Aline se moucha pour cacher sa violente envie de rire : Aussi, pourquoi s'obstinait-elle à des épousailles récalcitrantes !... Tandis que, dans un verre, elle apportait un peu d'arnica pour panser la blessée, elle vit l'autre garnement qui secouait ses plumes, s'ébrouait dans le sable de l'allée, et faisait girou-girou-girou, pour attendrir les moinilles qui, sous l'auvent du chalet, sortaient déjà des pots hospitaliers.

Laissant Sophie rassurer Joséphine, Aline fit sa cueillette dans le jardin; c'est elle qui tous les jours parait le logis de fleurs fraîches; quelques roses en bouton, des verveines qui ont les fines nuances des marbres italiens, des dahlias simples dont les étoiles, pourpre, safran, violet, mettaient une note éclatante, au milieu des branches de houx et des roseaux des grands vases. Un superbe chardon au feuillage d'argent, à la fleur violacée, montait dans un ancien pot de Niederbronn, et, sur la table de travail, Aline, chaque jour, mettait une clématite sombre, dans le beau vase d'automne de Gallé, lui conservant ainsi, au milieu de ces teintes éclatantes, son caractère funèbre.

C'était une joie pour l'enfant de parer ce logis, où chaque jour, elle se sentait plus heureuse que la veille. Elle y vivait à sa guise. Madame Villebau ne paraissait guère qu'à midi, pour le déjeuner, elle travaillait jusqu'à une heure avancée de la nuit, voulant conserver pour ses hôtes, tous ses après-dîners qu'on passait dans le jardin, ou en promenades, quand la chaleur était tombée.

Maurice se levait à l'aube, et partait aussitôt, soit à la pêche, soit en forêt. De sa fenêtre, Aline distinguait très bien la silhouette blanche. De temps en temps, elle voyait la brusque secousse que le pêcheur donne à sa ligne, pour la retirer de l'eau et attraper le poisson; mais les prises du jeune homme étaient plutôt rares, et elle ne comprenait pas qu'un homme si intelligent, si actif, pût prendre plaisir à cette immobilité, qui le pétrifiait là, dans l'attente du goujon.

— Marraine, est-ce que vous pourriez vous intéresser à ce jeu paresseux? demandait la jeune fille.

— Moi, non, mais Maurice c'est différent; ce sont des heures de tête-à-tête qu'il se réserve avec lui-même. Chacun a besoin de se retrouver seul, ne serait-ce que dans les moments de faiblesse, pour pleurer sur soi. Je comprends que ce pauvre garçon aime à pêcher à la ligne, ce sont des souvenirs qu'il cherche là.

Mais de ces séances au bord de l'eau, Maurice revenait plus sombre; il fallait ensuite la bonne humeur, l'esprit pétillant et profond de madame Villebau, le gai sourire de sa filleule, pour écarter la tristesse qui le reprenait. L'aimable femme se montrait soucieuse, elle avait espéré que ce congé, passé à Coqueluchon, réveillerait en Maurice l'âme de jadis, mais il semblait que tout ressort fut brisé en lui, et que plus rien dans la vie, ne l'intéressât vraiment.

— C'est lamentable, murmurait-elle, de le voir s'enliser ainsi!... que faudrait-il faire pour le tirer de là?...

Aline, le cœur gonflé, écoutait ces plaintes. Il lui sembla que, par reconnaissance pour sa marraine, autant que par pitié pour Maurice, il était de son devoir de reconforter celui qui cachait sa souffrance, jusqu'à en mourir un peu tous les jours. Que faire, pour qu'il oubliât?...

Dans l'après-midi, comme le jeune homme reposait dans le hamac, Aline délibérément vint à lui :

— Marraine, lui dit-elle, est fatiguée, elle dort. Voulez-vous que nous allions ensemble voir la pauvre fille qu'elle a recueillie? Il y a du vin et un paquet de vieux linge à lui porter, puis, ajouta-t-elle, j'ai brodé une bavette pour son petit enfant, je voudrais la lui

mettre au cou, c'est peut-être le seul objet de luxe qu'on mettra dans son trousseau.

Maurice, surpris, regardait la jeune fille. Aline rougit et détourna les yeux. Elle ne pouvait supporter ce regard qui allait si loin en elle.

— Comment! vous avez eu cette idée?

— Oui, dit-elle, en relevant les yeux, j'ai pensé que si j'étais malheureuse, et que si quelqu'un faisait cela pour moi, j'en aurais une grande joie.

Elle dit, sans s'apercevoir que sa confusion ingénue était un témoignage de la délicatesse de son cœur, et gaiement, se faisant très petite fille pour entraîner Maurice, elle prit sa hâlette de mousseline, son tablier à raies, et glissa le panier à son bras.

— Suis-je toujours le petit Greuze?

— Vous ne savez pas, fit Maurice, comme vous êtes délicieuse ainsi.

— Merci du compliment, j'en suis très fière... Vous ne les prodiguez pas!...

Et la jeune fille lui glissa un regard malicieux.

— Que voulez-vous, je n'ai jamais su faire un compliment à une femme.

— Eh bien, apprenez, fit-elle hardiment.

— Il est trop tard, je ne suis même plus bon à faire le joli cœur.

Comme ils traversaient le petit bois, pour atteindre plus vite la maisonnette des Vignes, Aline jouant à la gamine murmura :

— J'ai l'air du Chaperon rouge allant chez la mère-grand. Loup, y es-tu?

Derrière elle, une voix de stentor répondit :

— Loup n'y est pas!

Tous deux se mirent à rire, et Aline, qui ne voulait pas perdre le bénéfice de cette bonne humeur, se prit à babiller tout le long du chemin.

Sans que Maurice l'en priât, elle lui raconta sa vie à Gondreville, la gentillesse de sa petite sœur, l'escapade de Charles, et son amour irrésistible de l'enclume et du marteau. Elle lui décrit le charme rustique de cette petite ville lorraine, la beauté de l'Ornain, la chair exquise de ses truites. Elle lui nomma ses amies, qui passaient toutes leurs journées à faire du crochet; elle parla du TERENCE qui mangeait des araignées et tirait la bonne aventure, des enfants de Marie, qui chantaient le dimanche à la prière, des vieux cantiques langoureux, enfin du donnage.

— Avec qui vous *donnera-t-on*? demanda Maurice amusé par ce gai bavardage.

Une envie folle lui vint de répondre étourdiment : « Avec vous, si vous le voulez... » Elle n'osa pas, et comme toutes les femmes qui ne veulent point répondre franchement, elle dit, oubliant le docteur Vimart et les projets de sa mère :

— Cela m'est égal !

— Vraiment? insista Maurice, sans trop savoir lui-même pourquoi il insistait.

— Oui, vraiment !

Ils approchaient de la maisonnette où depuis huit jours madame Villebau avait recueilli la malheureuse fille. La porte était ouverte, ils entrèrent. L'accouchée, de son lit, contemplait l'immense panorama; elle était encore très pâle; la figure criblée de taches de rousseur; ses cheveux avaient une couleur rousseâtre, comme ceux des filles des champs qui lavent

leur chevelure au savon, ils étaient tressés à droite et à gauche, en deux petites nattes étriquées. Les yeux ne bougèrent point, ils semblaient refléter, comme un miroir, l'azur flamboyant de cette heure chaude. Dans une charpagne bourrée de foin, et recouverte de linge frais, l'enfant dormait. L'abri était modeste, mais sûr : la femme avait trouvé là ce qui lui avait manqué : du pain et le repos.

Aline s'approcha de la malade :

— Bonjour, Louise ! vous sentez-vous mieux ?

— Oui, fit la femme d'un signe de tête, sans détourner les yeux des coteaux.

— Avez-vous mangé ?

— Oui, répondit-elle encore d'un signe.

— La mère Ranjard n'est donc pas là ?... Marraine lui avait pourtant recommandé de ne point vous quitter.

L'autre leva la main, et fit un geste qui signifiait son indifférence.

Aline, suivant le conseil de sa marraine, déboucha une bouteille de vin, remplit un verre, mit du sucre, et l'offrit à la malade. Celle-ci se redressa péniblement, s'accouda et but, alors son regard de bête blessée tourna dans la chambre, et se posa sur l'homme et la jeune fille. Elle avait tant souffert qu'elle ne pouvait croire à la réalité de cette assistance discrète : qu'allait-on lui faire ? Pourquoi ces gens-là l'avaient-ils recueillie, au lieu de la laisser assommer par les paysans ?

Maurice s'était assis près du lit.

— Eh bien, ma pauvre femme, lui demanda-t-il, qu'allez-vous faire du petiot ?

— Quoi qu’j’en vas faire, murmura Louise, l’abandonner, pardi !

— Vous voulez l’abandonner ! répliqua Aline avec indignation ; oh ! le pauvre petit !

— Quoi que vous v’lez que j’en fasse ? répondit la fille redevenue farouche... Avec quoi que je l’élève-rais ?... Je suis une enfant trouvée ; eh bien, le gosse sera comme sa mère !...

— Non, non, vous ne ferez pas cela... N’est-ce pas, monsieur Maurice, il ne faut pas qu’une mère abandonne son petit ? Mais vous n’avez donc pas vu comme il est joli, ce drôle !...

La mère, inconsciemment, se pencha pour regarder le marmot rougeaud, dont la frimousse plissée, ridée, informe, mettait au milieu des langes la tache d’un coquelicot : elle retomba sans mot dire sur l’oreiller, et sa figure reprit toute sa dureté.

— Voyons, intervint Maurice, si vous gardez l’enfant, vous aurez un secours de la Préfecture, je vous le promets ; et puis, par ici, on vous trouvera de l’ouvrage.

— Je ne sais rien faire ! fit la femme, en ramenant ses draps jusqu’aux joues, comme pour cacher son visage.

— Ah !...

Maurice la regarda, ayant compris.

— Alors une fois guérie, que ferez-vous ?

— Ce que j’ai fait... à moins que je ne crève sur la route.

— Depuis que vous êtes ici, seule, en sûreté, n’avez-vous pas songé qu’un peu de travail vous donnerait votre pain ?

— Si, mais personne ne voudra de moi pour travailler... On m'a chassée de partout comme une bête.

— Eh bien, ici, on s'occupera de vous, on vous videra, si vous promettez d'être une bonne mère pour votre enfant.

Réveillé par le bruit des voix, le marmot s'était mis à pleurer ; Aline, qui avait écouté silencieusement la discussion, se pencha sur la manne d'osier où il reposait, le prit dans ses bras, et le dos tourné à la femme, passa, au cou du poupon, la bavette brodée de marguerites et de bluets, puis elle le posa près de la mère.

— Oh !... oh !... fit l'autre bouleversée, c'est pour lui ?...

— Oui, et c'est moi qui l'ai brodée pour lui, répondit Aline.

La femme éclatait en sanglots... Elle ouvrit ses bras, prit son enfant, et, farouche, pour la première fois, l'embrassa.

— Allons, murmura Maurice, nous pouvons nous en aller, il est sauvé !

Ils ne se dirent rien de plus ; mais comme ils s'en revenaient, doucement attendris par cette scène, Maurice prit la main d'Aline dans sa main, et la garda jusqu'au seuil du logis.

Ils allaient, les yeux fixés sur le ciel pâlisant, où les cirrus, à l'horizon, dessinaient en relief leur frise mouvante. Les mêmes pensées les emportaient au delà d'eux-mêmes, plus touchantes chez Aline, qui ne pouvait comprendre le mal, plus graves chez Maurice, qui avait senti peser sur lui le regard haineux de l'inconnue. Quel reproche ! Quelle sourde colère éclat-

tait dans ce regard ! Il avait détourné les yeux, se sentant responsable, lui, homme, de cet avilissement et de cette souffrance.

Depuis cent ans, les philosophes, au nom de la liberté et de la loi morale, revendiquent le respect de l'individu ; mais qu'a-t-on fait pour ces misérables, les a-t-on protégées, défendues, relevées ?... Est-ce que ce n'est pas la misère, si la mère garde l'enfant, ou la prison si elle rejette au néant l'être conçu malgré elle ?...

« Et nous en sommes encore là ! se disait-il, aucune loi n'a eu pitié de ces malheureuses. Quel est celui qui parlera pour la Samaritaine ?... Est-ce que les femmes, si jalouses de conquérir leurs droits, oublierait, derrière elles, ces otages du vice ?... » Et sa pensée s'attendrit au souvenir du geste charmant d'Aline !... Que de délicatesse dans ce cœur de jeune fille.

Le lendemain matin, sans s'être prévenus, Aline et Maurice se retrouvèrent sous la gloriette ; près d'eux, Sophie entassait la lessive dans une grande cuve de pierre. La jeune fille avait posé sur la table sa machine à écrire, ses papiers, et pianotait rapidement. Étendu dans le hamac, Maurice fumait sa cigarette.

— Eh bien, Aline ?...

Depuis la veille il ne pouvait plus se résigner à l'appeler mademoiselle, sentant qu'entre eux, c'eût été une nuance de froideur.

— Quand recopierons-nous les documents que désire votre marraine ? Il faut que, jeudi, je les reporte aux archives.

— Vous partez jeudi ?... dans trois jours ! fit Aline

surprise, le visage attristé. Vous êtes donc bien pressé de vous en aller !

— Mais je ne pars pas... Je vous assure que je n'ai nulle envie de m'en aller avant la fin de mon congé, répondit Maurice, content, sans savoir pourquoi, du regret qu'exprimait le joli visage d'Aline. J'irai reporter ces textes et je reviendrai tout de suite.

— Ah ! tant mieux ! Eh bien, déclara Aline, redevenue gaie, au travail.

— A vos ordres.

D'un bond, Maurice grimpa l'escalier de sa chambre, renversa à demi Sophie dans la cuve, où elle arrosait méthodiquement son linge. La vieille servante se retourna moitié courroucée, moitié taquine, égluchant son maître qui la prit par la taille et la fit pirouetter.

— A c't'heure, qu'est-ce que vous bricolez, mot' Maurice ? Je vous ai encore point vu comme ça !

— Ah ! ah ! Sophie, tu voudrais bien savoir ce que j'ai ?... Eh bien ! va le demander aux zouaves

Bouffarik et Mascara
Biskra !

fit Maurice, parodiant une des sonneries chères à la mémoire de l'Alsacienne.

Le temps de disparaître et de revenir, ses livres sous le bras, il rejoignit en quatre bonds Aline, qui, précipitamment, baissa les yeux, pour ne pas avouer qu'elle guettait le retour du jeune homme.

— J'ai marqué par des fiches les passages à copier, fit Maurice. Commençons par les mémoires de Caylus,

je vais vous dicter ce qui est relatif à Louise de Vaudémont.

Aline se tenait raide devant sa machine ; la griffe sous le rouleau a bien mordu le papier, il y a de l'encre sur le tampon,

— En avant, dit-elle.

Comme deux écoliers très sages, ils commencèrent leur travail. Si un vieux mot arrêta la jeune fille, qui ne voulait pas commettre une faute d'orthographe, Maurice l'épela, Aline se le faisait répéter et s'appliquait si bien devant son maître, qu'elle tirait le bout de la langue, soufflant, peinant, et se frottant les mains quand la page était terminée.

— Voyons un peu ce chef-d'œuvre ? fit Maurice, en dégageant délicatement le feuille du rouleau.

Le rire de Maurice résonna dans tout le chalet. Sophie lâcha le manche de sa bassine, et accourut vers la gloriette.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda madame Villebau penchée à la fenêtre. Comment, Maurice, tu es là ! Je te croyais à la pêche !

— Nous travaillons pour vous, tante, nous pillons l'histoire ! Venez donc nous voir.

Madame Villebau, encore à sa toilette, passe un peignoir de batiste, tord ses beaux cheveux blancs, qu'on dirait poudrés par coquetterie ; la gaieté de ces enfants l'intrigue. Elle descend, voit Aline un peu confuse, et Maurice, taquin, montrant à Sophie la page d'écriture. L'aimable femme, indulgente, embrasse la jeune fille, et menace du doigt l'irrévérencieux camarade, qui a plié et glissé le papier dans la poche de son veston.

— C'est un échantillon de calligraphie, je le garde pour moi. Vous le permettez, Aline? fait Maurice d'un air gamin.

Madame Villebau dresse l'oreille : Aline ! il l'appelle Aline, et la jeune fille n'en paraît pas surprise ! Elle les regarde plus attentivement, tandis qu'ils lui racontent leurs projets de travail. Comme c'est curieux, le visage d'Aline est plus rosé, elle a un sourire qui trahit une joie secrète ; et lui, ce n'est plus son visage fermé, la barre du front a disparu, on dirait que les traits de ses jeunes années reparaissent, comme à travers un miroir merveilleux. Que se passe-t-il ?

Soucieuse, elle quitta les jeunes gens, sur un bon souhait de travail.

Toute la journée, Maurice et Aline copièrent les pièces historiques. Quand la jeune fille sentait ses doigts se raidir, son compagnon prenait sa place, et elle dictait à son tour.

Le soleil, en montant, perçait le toit léger des feuilles, et jetait sur la table de scintillantes pièces d'or. Aline fit remarquer, dans le fond de la glo-riette, un coin d'ombre ; ils y travaillèrent, seuls, jusqu'au soir.

Vers cinq heures, Maurice se leva et s'accota, pour fumer, au portique de verdure, tandis que la jeune fille relisait les épreuves, qu'elle numérotait et classa dans des chemises de papier cartonné.

Du coin de l'œil, tout en fumant, Maurice la regardait. Oui, c'était bien un petit Greuze, ce visage arrondi, ce menton voluptueux, ces joues pleines, à peine brunies par le hâle, cette bouche rieuse et fraîche, ce petit nez de chatte, ces yeux agrandis par

de longs cils, tour à tour pétillants d'esprit et chargés de langueur. Il y avait des moments où ces yeux ressemblaient à ces sources qui étincellent sous un rayon, pour s'embrumer au passage d'une ombre. Si la beauté rustique était l'héritage direct de ce xviii^e siècle amoureux de grâce, cette mélancolie était bien la marque de l'âme moderne, et Maurice s'avouait qu'Aline, par là, était mille fois plus désirable que la petite à la Cruche cassée.

« Heureux, songeait-il, qui animera cette statuette ! »

Mais cette pensée lui fut subitement si désagréable, qu'il jeta par terre sa cigarette, l'écrasa d'un coup de talon, et, sans même prendre congé d'Aline, Maurice siffla sa chienne et grimpa le coteau.

— Qu'est-ce qu'il a ? se demandait la jeune fille. Pourquoi cet accès de mauvaise humeur ?... On dirait que je l'ennuie !... Rien ne le forçait à rester toute la journée. S'il boude, déclara-t-elle en fermant la machine, eh bien, moi aussi je boudrai !

Mais au fond, Aline n'avait guère envie de bouder... Tout son plaisir s'en était allé, il lui semblait même qu'en la quittant, Maurice emportait quelque chose d'elle-même. Elle n'avait plus envie de travailler, encore moins envie de rester là. Mais où aller ?... Le rejoindre... Comment l'eût-elle osé ?

— Tant pis, murmura la jeune fille, je le suivrai au moins du bout de ma lorgnette.

Et, revenue dans sa chambre, elle explora aussitôt la vallée, les petits sentiers, la route... rien. Rien non plus, du côté de la mine... rien sur le chemin de la forêt. Où s'était-il donc caché ? Aline reposa la lorgnette sur sa table, une buée chaude obscurcissait les

verres ; elle s'essuya les yeux et redescendit auprès de sa marraine.

Le lendemain, Maurice fut absent toute la journée ; Aline ne vit guère madame Villebau, qui travaillait fiévreusement dans son atelier. Elle rouvrit sa machine et poursuivit la copie des documents, mais Maurice n'ayant pas indiqué les passages à prendre dans le livre de Dom Calmet, la jeune fille dut s'arrêter de bonne heure. Que faire?... Sophie coulait sa lessive à la buanderie, ce n'était pas le moment de baguenauder devant la volière et d'écouter, comme une complainte, l'histoire du moineau et de la tarine Joséphine !

— Qu'il y revienne ! criait la servante, aussi indignée que le jour de la catastrophe, et je lui tords le cou !... Ils sont tous pareils, les oiseaux et les hommes !

Les comparaisons de Sophie égayaient le chalet. Pour elle, cette tarine élevant ses deux douzaines d'oisillons était aussi respectable et touchante qu'une épouse dédaignée... Pauvre Joséphine !

Alice tournait dans le jardin, comme une âme en peine, n'ayant ni envie de travailler, ni envie de se promener. L'idée lui vint d'aller à la maisonnette s'informer de la mère et du petit.

— Dis-lui, fit madame Villebau, ce que je lui propose ; mais répète-lui qu'elle est libre d'accepter ou de refuser, je ne veux pas imposer la charité. Il faut qu'elle accepte volontairement et par amour pour son enfant.

Aline partit d'un pas rapide, arrivée au petit bois, elle s'arrêta, le cœur battant : tout lui rappelait la présence de Maurice, et le moment inoubliable où il

lui avait pris la main. Que faisait-il donc à cette heure ? Pourquoi se sauver... la fuir, puisque aujourd'hui il n'avait pas attendu son réveil, pour lui dire bonjour ?

La femme était assise, elle tenait l'enfant sur ses genoux et lui donnait le sein. Apercevant la jeune fille, elle eut un mouvement de pudeur charmante, jeta sur le petit corps qui se dégourdissait au soleil, un linge frais, et sa main, brune et rude, couvrit le sein gonflé où l'enfant buvait la vie.

Aline lui sourit.

Deux heures plus tard, quand elle rentra, Aline trouva sa marraine et Maurice au seuil de Coqueluchon.

— J'ai reçu, tout à l'heure, un mot de ta mère, fit madame Villebau, elle trouve que ton séjour ici se prolonge, et souhaite te voir revenir. Que faut-il lui répondre ?

— Marraine, dit Aline, en se jetant dans les bras de l'aimable femme, si je ne vous ennuie pas, gardez-moi encore !

En une minute, elle avait revu le visage de sa mère, et, derrière, comme une ombre, la silhouette redoutée du docteur Vimart.

— Tu es donc heureuse, ici !

— Oh ! oui, plus que chez nous, murmura l'enfant avec un gros soupir.

— Alors, Maurice, télégraphie au capitaine Robert que nous gardons ma filleule.

Quand le jeune homme fut parti :

— Pauvre papa, dit Aline, c'est lui qui trouve le temps long ; je suis une égoïste.

— Mais non... Sois heureuse aujourd'hui, sait-on jamais ce que demain nous réserve !

Le soir, quand la nuit eut enveloppé d'ombre le chalet, isolant de toute vie, la vie de ses trois êtres ; brisant tout lien, tout souvenir, tout rappel, les laissant libres de rêver à leur bonheur, Maurice, pour la première fois, prit son violoncelle et pria sa tante de l'accompagner.

Madame Villebau chanta : elle avait une voix simple, un timbre pur, et le violoncelle répondit aux paroles tendres de la vieille chanson de Sauzay. C'était un air d'autrefois, un air qu'eût aimé Jean-Jacques, air que peut-être les bergers avaient soupiré jadis, sur leurs flutiaux et que les tambourins rythmaient sourdement.

Ah ! qu'il la fait bon regarder,
La gracieuse bonne et belle !

Le violoncelle reprenait le chant, l'exaltait, puis redisait encore, plus bas, plus lent, plus amoureusement, l'éternel refrain :

Ah ! qu'il la fait bon regarder,
La gracieuse, bonne et belle !
Qui se pourrait d'elle lasser
Toujours sa beauté renouvelle.

Aline écoute, cachée dans l'ombre ; mais son cœur tremble de joie, car elle a vu Maurice, pendant qu'il joue, fixer passionnément son image, cette image de la fillette couronnée de roses, qui sourit là-haut, de l'aveu si tendre et si discret de la vieille chanson

Ah ! qu'il la fait bon regarder,
La gracieuse bonne et belle !

IV

Le dimanche suivant, comme les cloches de Messein sonnaient la messe, madame Villebau dit à sa filleule :

— Hâte-toi de revenir après l'*Ite missa est*, nous partirons déjeuner à Nancy. Maurice vient avec nous. Rendez-vous à la gare. Es-tu contente ?

— Oh ! marraine, fit la jeune fille qui sautait de joie, vous me rendez trop heureuse !

— Tant mieux, ma mignonne, je veux que ton séjour ici t'attache un peu plus à moi. Ta mère ne souhaite que ton respect et ton obéissance ; moi, je réclame ta confiance et ta tendresse.

— Je vous adore, marraine !

Madame Villebau serra la jeune fille dans ses bras, puis s'éloignant un peu, elle interrogea ce visage candide, ces yeux clairs qui ne se détournaient point. Une parole prête à jaillir semblait entr'ouvrir les lèvres d'Aline : avouerait-elle son émoi, confierait-elle la

cause de ce trouble qui empourpre ses joues, voile ses yeux, chaque fois que Maurice arrive auprès d'elle?... Les lèvres se refermèrent. Aline a la certitude que Maurice l'aime, mais n'est-il point trop tôt encore pour livrer son espoir?

— Va te faire belle, mon enfant!

La jeune fille s'envola. Vite elle s'habilla, mit sa robe neuve, sa robe de broderie blanche, que madame Villebau lui a fait venir de Nancy; le corsage est charmant; il blouse sur la fine taille serrée dans un ruban; un fichu de tulle à la paysanne découvre le cou nu, paré d'une seule croix d'or, la « Jeannette » des filles de Lorraine. La voilà prête: devant sa glace, Aline pique un peu en arrière sa capeline en tulle point d'esprit, dont le chou de taffetas groseille pointe dans ces blancheurs neigeuses, comme une énorme rose prête à s'effeuiller.

Elle part; de sa fenêtre, madame Villebau la regarde descendre vers le village, trottant menu sous le soleil.

Tout en s'habillant, elle songe aux bizarres caprices du destin, qui a amené cette enfant près d'elle, pour en faire sans doute l'épouse de Maurice. Aline a tout ce qu'il faut pour le rendre heureux, le divorce peut être obtenu assez rapidement. Quel motif plus terrible à invoquer que la folie furieuse de madame Vitrac! Elle ne guérira jamais, les médecins de Maréville ne l'ont point caché. Alors, Maurice, le jour où il le voudra, pourra reprendre sa liberté et se remarier. L'idée du bonheur de ces enfants la fait sourire; mais elle s'est attardée à ces songeries, l'heure passe, madame Villebau sonne la vieille Sophie, pour l'aider à sa toilette.

Jamais la messe du dimanche ne dure à Messein plus de vingt minutes, le prêtre étant obligé de biner. Le temps de mouiller un doigt dans la conque verdie du bénitier, de s'installer dans les vieux bancs de chêne noir, qui depuis cent ans offrent aux fidèles un petit agenouilloir et une planche rude pour siège, le temps d'ouvrir son livre, de chercher l'office, l'enfant de chœur déjà carillonne l'Élévation et, cinq minutes après, la sonnette grêle annonce le dernier évangile.

A l'ordinaire, Aline suit la messe avec recueillement ; c'est l'heure où elle pense à tous les siens, c'est pour eux qu'elle prie, quand elle va s'agenouiller près de l'autel ; mais aujourd'hui, elle est distraite. Dehors, Myrza impatiente ne cesse d'aboyer ; à chaque instant, la jeune fille a envie de se retourner, de voir près du pilier si Maurice est entré. Elle a peur qu'on ne surprenne son regard. Tous les yeux fixent son costume neuf, son chapeau si coquet!... Penchée sur son livre, elle cache son sourire. Dieu ! que la messe est longue !

Enfin le prêtre s'est retourné vers les fidèles, il a tracé dans l'air le signe de la croix : la messe est dite. Aline aussitôt se faufile parmi les vigneronnes, s'excusant d'une bourrade, elle est si pressée ! On veut la retenir ; elle fait signe que c'est impossible, et court rejoindre Maurice. Tous deux grimpent vers la gare, le train va passer.

Madame Villebau est déjà là, attendant sa filleule et son neveu.

Sophie est là aussi, les bras chargés de vêtements ; elle donne ses commissions :

— Que madame n'oublie pas de commander la

charcuterie chez Caderlet, et les gâteaux chez Schwe-
ninger...

Sophie n'aime que les premières marques ! Le train
siffle, elle accable encore sa maîtresse de recomman-
dations...

— Bien choisir la vanille ! Et patati et patata...

— Allons, Sophie, emmène Myrza, elle va se jeter
sous le train !

La vieille servante attrape la chienne par le collier,
la maintient solidement, tandis qu'elle regarde ses
maîtres monter en wagon. Il y a courses à Nancy, le
train est presque au complet ; des officiers, de riches
commerçants, les châtelains des environs, des paysans,
leurs femmes, tout ce monde court s'amuser. Enfin
madame Villebau finit par trouver un coin pour elle,
un autre à l'extrémité du compartiment pour Aline,
Maurice se case comme il peut auprès de sa tante.

Le train roule à petite vitesse. Dans le comparti-
ment, tout le monde cause ; les officiers de cavalerie
parlent des steeples militaires et du favori des courses
de Jarville ; Maurice et madame Villebau s'entre-
tiennent avec animation. Aline essaye de suivre leur
conversation, mais elle est trop loin pour répondre ;
elle entend qu'ils discutent avec feu sur l'esprit lorrain
représenté, dans toute sa saveur mordante et frondeuse,
par Gyp, dans son essence rationnelle, par Barrès,
dans son éclat lumineux par Louis Bertrand. Ah !
quelle terre admirable que celle qui a créé, jadis,
une illuminée comme Jeanne d'Arc, un réaliste comme
Callot !

Aline regarde Maurice. Comment a-t-elle pu le
trouver laid, cet homme, dont l'intelligence éclaire le

visage, dont le geste pittoresque semble élargir les idées, préciser les détails. Ces yeux un peu en saillie, mais ce sont les yeux de l'observateur qui saisit toutes les beautés ! Comme il lui plaît ainsi, comme elle est fière de lui avoir plu. Il la regarde un instant ; elle lui sourit, lui livrant toute son âme ; mais, gênée par la curiosité de ses voisins, qui ont reconnu madame Villebau et observent les deux jeunes gens, elle se détourne et, par la portière, suit des yeux le paysage qui s'enfuit.

Depuis Messein, la voie descend dans la cuvette nancéienne, les horizons s'abaissent et s'éloignent. Les coteaux, à droite, s'écartent pour laisser les prairies s'allonger entre des rideaux de peupliers ; auprès des mares obscurcies de lentilles, des saules étêtés sautillent comme des gnômes à la queue-leu-leu. Partout les moissons ont été coupées ; le chaume, comme un duvet rude, hérisse les champs ; à coups sourds, les batteuses font tomber le grain. Les paysans dressent les meules de paille. Ici la meule, à peine commencée, a les assises friables d'une tour ; plus loin, elle est finie, couverte de son chapeau de chaume, laissant percer comme une aiguille la perche qui la cloue à terre. Aline admire, dans le vol du train, cette fragile architecture, celle dont les lois se transmettent, immuables, de père en fils, celle qui élève au milieu des champs, la meule comme l'autel sacré du culte de Cybèle.

A gauche, le train longe les coteaux, se balançant aux détours, côtoyant les wagons chargés de minerai couleur de rouille ; le travail de la mine est suspendu, c'est le repos du dimanche, mais les wagonnets du

plan incliné ont apporté, là, les blocs qui attendent d'être jetés dans la gueule du haut fourneau. Là-bas, le grain de blé, qui a créé la plus antique et la plus frêle architecture ; ici, le minerai qui lancera bientôt la colonne aérienne, la voûte audacieuse de la maison de fer, où l'homme, maître de la nature, viendra rêver au temps où, pasteur, il dormait sous le chaume.

Le coteau est rouge d'une poussière fulgurante comme du feu qui s'éteint ; là-haut, sous les vignes et sous les bois, saigne la blessure mystérieuse par où les hommes épuisent la terre.

— Marraine, fit Aline, surprise de ses propres pensées, vous me permettrez de visiter la mine de Messin, je serais si curieuse de voir le travail des mineurs !

— Mais certainement... Quand tu le voudras, le maître-mineur nous servira de guide.

— Aline, fit Maurice, prenez ma place, vous allez voir de ce côté-ci les hauts fourneaux de Jarville, c'est formidable.

La jeune fille se leva ; mais un voisin complaisant ayant offert à Maurice sa place en face de madame Villebau, ils purent côte à côte terminer le voyage. Le bruit du train était étouffé par le tapage des enclumes et des marteaux ; au milieu de ce grondement d'enfer, sous les hangars des forges, des hommes à moitié nus, le visage noir de fumée, passaient et repassaient surveillant la coulée flamboyante de la fonte, d'autres portaient au bout d'énormes tenailles, le bloc de fer rouge que le marteau-pilon, en retombant avec une force inflexible, façonne et aplatit. C'était, au passage du train, une vision éblouissante,

comme si le soleil s'était brisé en éclats, et roulait au loin dans l'obscurité de l'antre.

Un long coup de sifflet, l'aiguillage vers le quai, la rapide descente des voyageurs, les wagons se dégorgeant.

— Nancy ! Nancy ! tout le monde descend !

Il y a foule à la gare, foule dans les rues de la ville si calme, qui garde, dans la vie moderne, son aspect de hautaine douairière. Elle porte toujours le somptueux costume dessiné par René II, Charles III, et son bon roi Stanislas. Elle a grand air avec sa colerette de pierre, sa couronne ducale, les riches broderies du manteau que portent ses pages aux quatre coins de la ville. Les rues nouvelles, les villas, ses palais neufs, ses jardins, semblent empressés autour de la belle, comme des marchands avides de lui voir prendre d'autres atours ; mais Nancy-la-Duchesse passe devant ces boutiques de marchands et de baladins, comme la grande dame de jadis, s'en allant rire à la foire, et point fâchée, ma foi, de s'y encailler un peu.

C'est Maurice qui évoque ainsi l'image de Nancy, à mesure qu'ils pénètrent au cœur de la ville. Ils descendent la rue Saint-Jean, en promeneurs amusés de ce spectacle inaccoutumé. Quelques passants reconnaissent madame Villebau et Maurice ; on les salue. Aline est fière des regards qu'on leur jette. Tout l'amuse, il y a si longtemps qu'elle n'a vu de grande ville !... Les rues lui paraissent larges, les maisons hautes. Les magasins ne sont pas tous fermés ; ils croisent des gens endimanchés, les hommes, un peu guindés dans leurs costumes noirs, traînant à leur

bras la femme, grande, épaisse, le ventre gros, la ceinture courte; la marmaille suit : les garçonnets fagotés dans de grossières culottes, les fillettes en robes courtes, le pantalon blanc, avec sa garniture au crochet, tombant sur les bas. Quelquefois, le père porte le dernier mioche sur son bras, ou pousse la petite voiture. Les grand'mères ont des robes à taille aux fronces épaisses, le tablier et le fichu de laine; sur le béguin, elles posent une pointe noire qu'elles nouent sous le menton, et elles s'en vont le parapluie entre leurs bras croisés. Point de costume local comme on en retrouve en Bretagne, en Poitou. Quelques Alsaciennes traversent la rue; elles attirent tous les regards : Nancy, depuis trente ans, n'est-il pas le refuge des chers papillons noirs?

Des fantassins, par groupes de trois ou quatre, montent vers la gare; les bras ballants, les mains couleur de craie, ils s'en vont d'un pas lourd et d'un air bonhomme; en face, les artilleurs font plus de tapage, ils laissent traîner leurs sabres qui heurtent les tables de fer, et leurs bottes sonnent lourdement sur l'asphalte. Autour d'un petit trottin, à taille de guêpe, quelques étudiants causent et rient; ils lui offrent des fleurs : gamine, la fillette s'échappe et plante le bouquet à son corsage rose. Au bord du trottoir, le petit pâtissier passe à petits pas en lisant son journal, et porte sur sa tête une croquande recouverte de mouseline. Quelques vieux beaux, sans doute colonels en retraite, la moustache en crocs, sanglés dans leur redingote, font les cent pas près du Point central. C'est la sortie de la cathédrale, un flot de jeunes filles, de jeunes femmes élégantes, se disperse dans les rues;

Aline est frappée de leur joliesse et de leur charme piquant. Autour d'elles, les jeunes élèves de l'École forestière font la roue, éclipsés un peu, dans leur uniforme sombre, par le costume pimpant des officiers de chasseurs, qui font un plongeon devant chaque groupe, et se relèvent en sautillant. Les vieux beaux effilent leurs moustaches et suivent de l'œil la démarche cambrée d'une petite femme rousse.

Aline et sa marraine échangent leurs réflexions, heureuses de cet épanouissement de la ville; puis les boutiques d'art lorrain les attirent; la jeune fille regarde émerveillée tous ces bijoux d'argent, chardons de Lorraine, croix de Saint-André, alérions, aigles de Pologne, écusson de Jeanne d'Arc... mélange délicat du métal sombre, de l'or très doux, pointillé parfois d'une poussière de diamants. Tout en marchant, ils arrivent, au milieu de la foule, jusqu'au magasin de Majorelle, ce rénovateur du mobilier lorrain.

— Je vais faire une folie, dit madame Villebau, en poussant la porte du magasin, mais j'ai envie d'un bahut pour mon cabinet; il faut que je cherche ici et chez Gallé. Entrez-vous?

— Tante, laissez-moi griller une cigarette à la porte.

— Reste toi aussi, Aline, la rue t'amusera plus qu'un magasin.

Aline acquiesce et pendant que madame Villebau se fait montrer les beaux bahuts d'érable sculpté, aux panneaux de fine marqueterie, la jeune fille se presse câline près de Maurice, l'amusant de ses remarques.

— Si nous allions faire aussi nos petites emplettes.

— Où voulez-vous aller?

— Venez toujours !

— Marraine sera inquiète de ne plus nous voir.

— Mais non, je vais prévenir la demoiselle de magasin, et puis tante est si heureuse de voir de belles choses, qu'il nous faudra l'arracher de là pour l'emmener déjeuner.

— Est-ce que l'on déjeune au cabaret ?

— Presque, puisque nous irons déjeuner sur la place Stanislas ; mais dépêchons-nous, c'est à deux pas.

Comme ils tournaient la rue Saint-Dizier, une grande glace leur renvoya leur double image : à côté de cette pâquerette si menue, lui, les épaules redressées, la poitrine large, le corps penché un peu en avant, comme pour envelopper, protéger l'enfant qui, radieuse, se confiait à lui.

Ils entrèrent dans un des plus beaux magasins de Nancy, un de ces magasins de bijouterie contenant des pièces rares : les reproductions des grilles et des portes de Jean Lamour, qu'Aline ne se lassa point d'admirer ; puis des bijoux, des pendentifs, des peignes, inspirés par les motifs de la flore et de la faune lorraine.

— Nous voici chez Bossert, un maître lorrain... Aline, vous allez choisir vous-même, pour votre marraine, un souvenir de notre promenade.

On étalait devant eux, sur les tablettes de velours, des bracelets, des broches, des médailles, des épingles... Elle arrêta son choix sur une épingle à chapeau, d'un travail riche et délicat, en émail.

— Maintenant, à votre tour, Aline.

— Moi ! oh ! non, non, fit la jeune fille confuse.

— Si, si ; j'y tiens absolument.

— Je vous en prie, Maurice... Pourquoi faites-vous ces yeux terribles ?

— Vous allez me fâcher, Aline... Je veux que vous emportiez quelque chose en souvenir de moi.

Elle ne se défendit pas davantage : s'étant dégauchée, gentiment elle prit, au milieu des bagues, la plus simple, un chardon en vieil argent, admirablement ciselé, dont la fleur était une poussière de rubis.

— Vous plaît-elle, Maurice ?

— Oui, puisque vous l'avez choisie.

— Merci, dit-elle.

Ils partirent joyeux de cet achat, qui avait fait sourire le marchand, habitué au choix des accordeuses.

— Tu as toutes les délicatesses, mon fi ! dit madame Villebau en embrassant Maurice... Pourquoi n'as-tu pas gardé ta bague au doigt, mignonne ?

— Chut ! marraine, ce soir je vous dirai pourquoi !

— Il est midi ! Vous n'avez donc pas faim, madame ? J'ai fait retenir une table chez Baudot, hâtons-nous, si nous ne voulons pas qu'elle soit prise.

— Eh bien, en route, car je veux aller entendre les vêpres allemandes à l'église des Cordeliers.

Ils déjeunèrent gaiement, au milieu de convives en grande toilette ; le restaurant célèbre de la place Stanislas avait été envahi par toutes les élégantes, venues des environs. Jamais Aline n'avait vu pareil luxe ! Dans la glace, elle put admirer sa voisine, une grande femme blonde, dont les cheveux merveilleux semblaient les cheveux mêmes de Vénus ; elle avait une

robe toute en guipure de Venise, un grand chapeau noir qui lui donnait un air hardi ; ses yeux gris, soulignés d'un trait sombre, allaient d'une table à l'autre, souriant d'un imperceptible battement de paupière aux visages connus. Tout à coup, il lui sembla que cette femme regardait de leur côté, et souriait à Maurice, qui d'ailleurs ne broncha pas. Ce regard lui fut si douloureux, qu'elle s'arrêta de manger ; elle eût voulu briser cette glace qui interposait, entre Maurice et elle, un passé où elle ne comptait pas.

L'arrivée soudaine d'un convive détourna son attention.

— Tiens, fit Maurice en se levant, mais c'est Borel : il cherche une place, il n'y en a plus.

— Qui ça Borel ? demanda madame Villebau, en regardant celui qui venait d'entrer, un homme d'une quarantaine d'années, simplement mis, au visage franc, aux yeux gris très doux, avec une petite moustache d'étudiant, qu'il roulait d'un geste familier. Prie-le donc de venir déjeuner à notre table, j'ai envie de le connaître ; si souvent, à Paris, ses petits tableaux des quatre saisons m'ont apporté tour à tour les parfums de l'été et la mélancolie de nos rudes hivers ! Celui-là est un vrai Lorrain, je veux lui dire merci.

Maurice, entre les tables, s'avança au-devant de Borel qui, l'ayant reconnu, lui fit aussitôt un geste d'amitié ; les deux hommes causèrent et Borel accepta la place que madame Villebau lui offrait.

— J'aime tant mon pays, madame, lui dit-il, lorsqu'elle le félicita de ses tableautins charmants.

— Chaque fois qu'un de vos articles tombe sous

ma main, ma maison est toute parfumée de l'odeur des mirabelles, des cerisiers en fleur ; je me suis tant de fois endormie à côté des vieux, qui, devant l'âtre, trient leurs semences dans les corbillons.

Borel, ému, souriait à l'aimable femme qui savait si bien complimenter en lui l'amoureux de la vie rustique.

— Et puis, marraine, Borel n'est pas seulement le poète délicat de notre pays, c'est un historien, un archéologue ; il ne vous dit pas, que c'est lui qui m'a indiqué tous les documents que vous recherchiez sur Louise de Vaudémont !

— Raison de plus, fit madame Villebau, pour que je vous remercie et que je vous garde ! Je vous emmène après déjeuner à l'église des Cordeliers.

— Je suis à vos ordres, madame.

— Je vous préviens que je suis une ignorante, je ne sais rien, mais rien ; je ne connais que la vie, dit-elle avec une modestie charmante.

— Alors vous savez tout, madame.

Borel avait répondu sincèrement, et c'était bien le compliment le plus juste et le plus beau, qu'il pût faire à cette grande artiste, qui trouvait dans l'observation directe les secrets de la vie...

Le déjeuner fini, madame Villebau et Aline, suivant les deux hommes, parvinrent à se frayer un passage vers la place Carrière et la Ville-Vieille. Là, les rues étaient plus calmes ; ce n'était point l'heure encore de venir écouter la musique à la Pépinière ; la foule se portait vers la rue Saint-Dizier et la porte Saint-Nicolas. Ils arrivèrent tout en causant à l'église des Cordeliers, près du palais lorrain, c'était l'an-

cienne chapelle des ducs de Guise ; chaque dimanche, un prêtre y prêchait, et disait les vêpres en allemand.

Spectacle curieux que de voir, groupés au pied de la chaire, ces hommes habillés de noir, tenant sur leurs genoux le grand chapeau de feutre ; près d'eux, les femmes portant petit bonnet ou le cœur d'or et les rubans des Alsaciennes. C'étaient pour la plupart, des servantes, des garçons boulangers, des savetiers ; ils s'avançaient lourdement, et au seuil de l'église, d'un coup de pouce faisaient tomber la cendre de leur pipe, l'éteignant avant de l'enfouir dans leur poche, sous le mouchoir à carreaux. Les vieux, en écoutant le prêtre, tiraient leur tabatière d'écorce de bouleau, doucement tapotaient « la queue de rat », roulaient une prise, et avec un petit hochement de tête, reniflaient le bon tabac. Tous ces fidèles semblaient assoupis, seule la voix du prêtre tonnait ; sa main, frappant le rebord de la chaire, scandait sa parole violente, sans parvenir à troubler la somnolence des ouailles.

— Que veux-tu ? fit madame Villebau, répondant à une remarque de Maurice ; pour ces gens-là qui peinent durement, c'est ici qu'ils trouvent le repos du dimanche. L'office, c'est la trêve du travail. Monsieur Borel, fit-elle, en quittant l'allée pour s'approcher d'un tombeau à gauche, quelle est donc cette admirable statue ?

Ils s'approchèrent, Maurice tenant Aline par la main, et lui indiquant, à voix basse, l'endroit où se trouvent le cénotaphe de Jacques Callot et le tombeau de René II.

— C'est l'œuvre de Ligier Richier, madame, la

statue d'une duchesse de Lorraine, Philippe de Gueldres, qui se fit religieuse après la mort de René II.

Sur un tombeau, une femme était couchée, vêtue d'un costume de nonne, en marbre noir ; seuls, le visage et les mains étaient en ivoire.

— Quelle psychologie de la femme d'autrefois on pourrait faire, continua Borel, en étudiant les traits ascétiques et durs de cette femme, qui fut épouse et mère ! quelle révélation sur la vie de nos pères ! Quel est le poète, l'écrivain, contemplant ce chef-d'œuvre, qui n'éprouve pas le désir de pénétrer l'âme de cette femme, et d'apprendre par elle, ce que le passé enfermait de tendresse austère, de crainte religieuse, de respect absolu de l'honneur, dans un cœur de femme ?

— Cette morte est plus vivante peut-être depuis qu'elle est là, qu'elle ne le fut en son temps de gloire, murmura madame Villebau. Quel artiste fera pour la femme moderne, ce que Ligier Richier a fait pour cette princesse de la Renaissance ?

A petits pas, pour ne pas réveiller les dalles mortuaires, ils avancent dans l'église.

— Venez maintenant, madame, admirer cette sublime chapelle ronde, avec ses châsses de marbre noir, ses pompeuses inscriptions à la mémoire de nos ducs et de nos duchesses. Toute la Lorraine est là !

— Oh ! oh ! chuchota Maurice à l'oreille d'Aline, voilà Borel qui s'emballe, et tante qui fait comme lui... Si nous les laissions là?... Est-ce que vous tenez beaucoup à faire de l'histoire ?

— Ma foi, murmura Aline, j'aimerais assez revoir le soleil, cette église me donne envie de pleurer.

— Sauvons-nous.

Ils se souriaient, ravis d'avoir compris leur mutuel désir d'être seuls, d'échapper un instant à la tutelle, pourtant si discrète, de madame Villebau.

— Allez ! allez ! mes enfants, leur dit-elle, vous me laissez entre bonnes mains, et nous avons tant à voir ici, que vous nous y retrouverez sûrement.

— Ne vous perdez pas ! jeta Borel malicieux.

Et comme madame Villebau suivait du regard la fuite des jeunes gens, il ajouta plus bas :

— Elle est bien jolie !... Vous la lui donnerez ?

— Oh ! de grand cœur, répondit-elle.

— Où allons-nous ? demanda Maurice.

— Prenons le tramway, nous irons à Bon-Secours ; je veux faire mes dévotions là-bas. Savez-vous qu'une de mes grand'mères y fut guérie de la cécité, je crois ?

— Vraiment ! Alors, allons à Bon-Secours !... Avez-vous encore un miracle à demander ?

— Un miracle, non, répondit en rougissant Aline, mais une prière à faire.

Maurice avait hélé une voiture qui les mena bon train vers cette petite chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, bâtie dans un faubourg de Nancy et qui renferme, dans un décor pompeux, près de la Vierge miraculeuse, le tombeau du roi Stanislas, celui de sa femme, et dans un cénotaphe, le cœur de Marie Leckzinska.

Une sonnette à la porte de la sacristie permet aux pèlerins d'appeler le prêtre ou le sacristain : Aline le savait. Maintes fois, sa mère en parlant de Nancy,

lui avait décrit la richesse de la petite église, les parures de la Vierge, les ex-voto revêtant d'un mur de marbre les pans de la chapelle, les orgues superbes, les colonnes de porphyre... Ah ! ce miracle, madame Robert en tirait pour le moins autant de gloire que de son titre de baronne de l'Empire !... Aline s'en souvint avec ardeur. Notre-Dame voudrait-elle l'exaucer ?

— Voilà, dit-elle à Maurice, il faut faire trois vœux quand on entre pour la première fois dans une église ; il y en a toujours un d'exaucé.

— Mais ce n'est pas la première fois que je viens ici !

Aline, déçue, fit une petite moue, et bravement :

— Eh bien ! je ferai, moi, un vœu pour vous.

Et s'agenouillant près des reliques que les pèlerins baisent, elle implora la Vierge :

— « Notre-Dame de Bon-Secours, faites que Maurice m'aime et m'épouse.

» Notre-Dame de Bon-Secours, faites que Maurice m'aime et m'épouse.

» Notre-Dame de Bon-Secours, faites que Maurice m'aime et m'épouse. »

Elle se releva après s'être signée ; le jeune homme était resté debout près d'elle.

— Que lui avez-vous demandé pour moi ?

— Le bonheur, répondit la jeune fille, en posant ses yeux purs sur les yeux de son ami.

Il secoua la tête ; mais déjà elle tirait la sonnette, se dégageait, et comme le sacristain s'approchait avec un plateau, elle posa la bague dessus, la bague que Maurice lui avait donnée.

— Priez monsieur l'abbé de vouloir bien la bénir.

Et quand l'homme revint, rapportant la bague bénite, Aline prit le plateau et l'offrit à Maurice, toute rouge de ce qu'elle osait faire, consciente comme lui-même l'était à la même minute, de ces fiançailles mystiques.

Maurice avait pris l'anneau, Aline lui tendit la main gauche dégantée... Le jeune homme comprit, et glissa la bague jusqu'au bout; puis il hésita, mais Aline plus prompte avait déjà élevé la main vers la bouche de son ami... Il s'inclina, et l'enfant sentit avec une joie folle, que les lèvres de l'homme avaient tremblé, en baisant l'anneau qu'il laissait à son doigt.

V

Le congé de Maurice était sur le point d'expirer : le directeur des salines de Varangéville attendait le retour de son ingénieur pour partir ; quelques jours lui restaient donc à passer près de madame Villebau. Chaque matin, il venait rejoindre la jeune fille sous la gloriette, et achevait de lui dicter les dernières pages d'histoire. Aline travaillait joyeuse sans trop s'inquiéter du front soucieux et de la gêne passagère qu'éprouvait son ami quand ils s'enfouaient dans l'ombre de la tonnelle, pour fuir ces tâches de soleil, promenant sur le manuscrit de fugitifs culs-de-lampe.

Myrza restait auprès d'eux, roulée aux pieds de la jeune fille ; de temps en temps, elle se levait, bâillait, s'étirait paresseusement, puis revenait se frotter contre la jupe d'Aline, réclamant une caresse. Sophie faisait une rapide apparition, demandant à monsieur, s'il

avait encore du tabac, ou posant sur la table une assiette de framboises que les deux jeunes gens se mettaient à picorer.

La matinée passait trop vite, et le tapotement des marteaux, le petit coup de sonnette à la fin de la ligne, n'interrompaient pas le cours de leurs pensées unies. Depuis cette promenade à Nancy, depuis le retour d'ivresse silencieuse, Maurice n'avait pas fait allusion à cette bénédiction de l'anneau. N'aurait-il donc cru qu'à une superstition dévote : la purification du présent?... Ou bien, la traitant en petite fille, avait-il oublié déjà ces puérils souvenirs qui, pour elle, marquaient les premiers jours du bonheur !

Elle s'éveillait le cœur plein de chansons ; sitôt levée, elle courait rejoindre Sophie à la cuisine, où les casseroles luisantes alignaient au mur leurs rondeurs de miroirs rouges. Ses fredons excitaient les serins à chanter, et toute la volière à plein gosier saluait l'entrée de la jeune fille ; du fond du bois, les autres oiseaux répondaient. Ainsi, sur la maison, le matin se levait rayonnant, parce qu'une fillette aimait, et que l'espoir palpitait dans ses chansons.

— Voilà ! f, i, fi, fini, dit Aline en soulevant le rouleau pour retirer la dernière page.

Un soupir lui répondit. Elle leva les yeux et surprit un regard où il y avait tant de détresse et de trouble, qu'elle en demeura interdite.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi?... Avez-vous de la peine?... Que vous a-t-on fait encore?... murmura la jeune fille d'une voix oppressée.

Et cet *encore* voulait dire que pour elle, l'ami avait trop souffert déjà !

— Je suis triste parce que je m'en vais, fit Maurice, parce que demain je ne serai plus là, et qu'à votre tour vous partirez... finie notre amitié!...

Elle se pencha vers lui, abandonnant son travail ; il hochait la tête tristement, avec l'effort vain de lui cacher sa peine :

— Comme je serai seul maintenant!...

Il lui avait pris les mains et les tenait emprisonnées dans les siennes ; il les sentait à lui, ces petites mains brûlantes qui le serraient et lui disaient si bien : « Ne nous quitte pas, reste ainsi toujours, tu vois bien que nous sommes à toi, tu nous as prises, garde-nous, garde-nous ! »

Maintenant il la tenait dans ses bras, la poitrine de l'enfant haletait contre la sienne ; doucement, il caressa ses beaux cheveux souples et tendrement murmura :

— Aline, petite Aline, vous êtes venue trop tard!...

Les yeux pleins de larmes, l'enfant le regardait, se pressait contre lui, la tête renversée sur son épaule.

Il n'acheva pas... Que pouvait-il dire?... Que pouvait-elle répondre?... Il semblait implorer d'elle quelque chose, mais quoi?... Aline, éperdue, sentait une autre vie prendre la sienne. Il lui sembla que son sang l'abandonnait et qu'elle restait épuisée délicieusement entre les bras de son ami. Elle voyait se rapprocher de ses yeux, des yeux qui la buvaient toute ; elle sourit, livrant sa bouche, radieuse d'avoir vu son image au fond des prunelles sombres de son ami. Mais ce fut la durée d'un instant ; elle eut conscience qu'ils allaient obéir l'un et l'autre à cette

nature débordante d'amour qui sème la terre de baisers ; sa chair de vierge eut une révolte, elle repoussa son ami et s'élança vers le bois.

Il ne la suivit point, il la regardait toujours. Près de disparaître, elle se retourna, et penchée sur les buissons qui soudain remettaient entre eux tout ce qui sépare deux cœurs dans la vie, elle lui cria follement :

— Je t'aime ! Je t'aime !...

Et l'écho, derrière elle, plus bas, comme une plainte, répéta : « aime ».

Aline ne revint pas pour le déjeuner ; madame Villebau ne s'en inquiéta point, elle savait que la jeune fille, dans ses promenades, ne courait aucun danger. Maurice, préoccupé, accepta d'accompagner sa tante à la mine de la Fontaine-des-Roches ; Sophie avertirait Aline de leur promenade, et peut-être arriverait-elle à temps pour visiter les galeries. D'ailleurs, madame Villebau n'était pas fâchée de s'expliquer avec son neveu, dont le silence lui paraissait incompréhensible. S'il aimait assez Aline pour en faire sa femme, pourquoi hésitait-il ?... Y aurait-il dans sa vie un obstacle qu'elle ne soupçonnait pas ?... C'était impossible ; elle le saurait, une telle confiance unissait leurs cœurs !... Maurice, en camarade, lui parlait du passé, du présent ; elle riait à ses aventures de jeune homme, et depuis que sa femme était là-bas, elle savait bien qu'il vivait seul et sage. Alors ?... C'est bon ! en montant à la mine, elle se chargerait de le confesser.

Ils n'étaient plus là, lorsque Aline revint vers quatre heures, après une galopade dans les bois. Elle

rentrait avec un coup de soleil et la fièvre ; sans même chercher sa marraine, la jeune fille grimpa dans sa chambre, se jeta sur son lit ; sa tête bourdonnait, son cœur faisait pouf ! pouf ! Qu'est-ce que Maurice penserait d'elle ?... Si des gens dans les vignes l'avaient entendue ! une fille qui crie à un garçon : « Je t'aime ! je t'aime... » Ah ! si sa mère apprenait cela !

Sa mère... Elle eut un grand frisson, et toute sa vie de Gondreville surgit à ses yeux : le mariage projeté par madame Robert... le rachat de leurs dettes !... Être à un autre, maintenant qu'elle avait livré son cœur à Maurice ! jamais ! jamais ! Tant que son cœur avait été libre, elle avait pu laisser croire à sa mère qu'elle obéirait, mais à présent, c'était le bonheur d'un autre qu'elle devait défendre. Elle serait forte, elle lutterait, mais sa mère ne lui imposerait jamais un mariage odieux.

Elle regarda sa bague, qui lui semblait un si doux présage ; elle l'embrassa, elle lui parla : « Maurice ! Maurice l'aime-t-il comme elle l'aime ? Pourquoi ne l'a-t-il point suivie, pourquoi ne lui a-t-il pas répondu... » Mille suppositions passent dans son esprit... La fièvre augmente, ses tempes battent à coups sourds... et toujours lancinante revient la même angoisse : Pourquoi ce silence ? Ne suis-je donc pour lui qu'un jouet, un bibelot vivant ? Me regarde-t-il comme il regarde cette *Cruche cassée* ?... *La Cruche cassée* ! Ce nom prend soudain un sens bizarre, formidable !... Tous les plaisirs, toutes les faiblesses, toutes les hontes de l'amour confusément se symbolisent en cette fillette de Greuze. Aline la voit se

dresser près de son lit, avancer avec un petit bruit de sabots ; elle pose gentiment sa cruche sur une chaise, lâche le pan retroussé de son tablier, et, comme une petite folle, sur l'air d'un tambourin imaginaire, se met à danser, scandant ses pas sur un air ancien.

Les lèvres d'Aline, dans le délire, murmurent le refrain de Sauzay :

Ah ! qu'il la fait bon regarder
La douce, gracieuse et bonne

Elle pleure en dormant...

Combien de temps dura ce sommeil lourd, chargé de mauvais rêves ? Un bruit terrible, lointain, bruit d'une maison qui croule. Dans tout le chalet mille échos se renvoient comme un bruit de mitraille : rrrrra... boum, boum ! puis des cris, des appels... un grand silence.

Ce silence subit réveille la jeune fille ; elle saute à bas de son lit, écoute... plus rien. Elle court à la fenêtre, ouvre les volets : la vallée est calme, là-bas la Moselle nonchalante dort toujours sur les prés, mais des gens, sur la route, se précipitent vers la mine. La voilà penchée à la fenêtre de son cabinet de toilette, explorant le coteau ; un nuage de poussière monte à l'entrée de la mine, près des carrières ; des gens se sauvent affolés, d'autres montent, galopant à travers les vignes... Un malheur, un malheur est arrivé... Personne ne bouge dans le chalet...

— Marraine !... marraine ! crie la jeune fille.

Pas de réponse.

— Sophie, où êtes-vous ?

Elle n'ose appeler Maurice, elle redoute de le

revoir... Sophie n'est donc pas là?... Aline dégringole l'escalier ; le cabinet de madame Villebau est vide, son chapeau, son ombrelle ne sont plus dans le vestibule, elle ne voit pas le canotier de Maurice...

— Où sont-ils ?

Un affreux pressentiment lui serre le cœur : ah ! s'ils étaient là bas ? Est-ce que, hier, on ne parlait pas d'aller visiter la mine?... Mais non, sa marraine l'aurait attendue !

— Sophie ! Sophie !

Sa voix se fait déchirante, mais c'est à peine si la vieille Alsacienne, un peu sourde, l'entend ; elle est là, dans la cuisine, doucement assoupie, son tricot est tombé sur ses genoux ; devant la fenêtre, Joséphine picore en liberté, et dans le grand chaudron de cuivre, bouillonne doucement la marmelade de quetsches !

Aline secoue rudement la vieille. Déjà la chienne, les oreilles dressées, flaire à la porte, gratte la terre avec un aboiement sourd.

— Myrza, où est ton maître ? fait la jeune fille, en prenant dans ses mains qui tremblent, la tête inquiète de la bête.

La chienne pousse un gémissement, s'élance dans le jardin, revient tourner autour d'Aline, lui faisant comprendre qu'il faut partir, que le maître est là-bas.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, mam'zelle ? fait Sophie, les yeux encore gros de sommeil.

— Où est marraine ? où est-il ? Il y a un éboulement à la mine !

— Oh !

La vieille ouvre la bouche, demeure là, terrifiée... A-t-elle bien entendu ?... Elle chancelle...

— Oh ! not' dame ! not' Maurice ! not' dame...

Et elle s'écroule sur sa chaise en sanglotant.

Il n'y a pas une minute à perdre ; Myrza file dans la direction des rochers. Aline la suit... elle court à travers les chemins raboteux, ses petits pieds se tordent dans les ornières ; elle se blesse, s'essouffle, mais court quand même. Des gens du village montent derrière elle, des gars sautent à travers les vignes, des mères se lamentent, des femmes hurlent, on croit que l'entrée de la carrière s'est effondrée, que les ouvriers sont ensevelis sous les rochers. Ah ! que lui importe la douleur des autres ! à cette minute épouvantable, Aline ne pense qu'à lui, lui qui est en danger !

— Maurice ! Maurice ! crie-t-elle...

Qu'importe maintenant qu'on sache son amour, il est à elle, elle veut le retrouver mort ou vif.

Des gens croisent Aline, ils ne répondent rien de précis... des morts... des blessés... Un bloc énorme qui s'est détaché tout à coup, écrasant ceux qui travaillaient là.

Son cœur saute ! il semble qu'on s'y reprenne à dix fois pour l'arracher. Myrza disparaît dans la foule à l'entrée de la carrière : elle quête, flaire, gémit... Aline arrive à son tour, défaillante, au bord de cette fosse refermée sur des os et du sang... on emporte des blessés sur des civières.

— Qui?... Qui?... interroge-t-elle d'une voix sourde.

On lui nomme les ouvriers : le Pierre Lafon, écrasé net pendant qu'il cassait une croûte ; l'Anatole Verdelet, qui a eu la jambe cassée en se sauvant ; le vieux Couturier, méconnaissable. Les femmes ont dénoué leurs tabliers, on couvre les cadavres.

— Marraine!... Maurice!... gémit Aline devant cette scène d'horreur.

Elle se ferme les yeux, recule, impuissante à dominer son épouvante... La foule reste penchée sur la carrière. Des mineurs essaient de soulever le bloc énorme qui est tombé du rocher. Un homme est pris dessous, le sang filtre tout autour, est-il mort?... Les ouvriers se taisent, mornes, haussant les épaules; les femmes se signent, implorent tous les saints... Il n'y a rien à faire, trop tard pour celui-là!...

— Dieu! serait-ce Maurice?

Les mineurs se comptent, il en manque un dans la section... c'est donc l'André Pierrot... le pauv'gars! qui est resté là-dessous? Oui, c'est lui, car voilà le Julien, son cadet, qui le cherche. Comme un fou, il se jette sur le bloc, crispe ses bras dans un effort surhumain et ne pouvant le soulever, mord la pierre qui a tué son frère.

Des sanglots, des cris, des lamentations montent autour de la mine creusée loin encore à ciel ouvert; la foule augmente. Tout à coup, Aline entend un aboiement... Elle se retourne: au bout du sentier, accourant derrière Sophie, elle voit sa marraine et Maurice. Le temps d'ouvrir les bras, de crier, elle tourne sur elle-même, et tombe évanouie.

Maurice, bouleversé, reçoit l'enfant; il l'emporte vers la maisonnette des vignes où, près de Louise allaitant son petit, ils avaient attendu la jeune fille.

— Couchez-la, not'Maurice, fait la vieille servante, qui pose sur les tempes de l'enfant un linge mouillé. Jésus-Marie, comme elle vous aime!

— Non, non, laissez-la-moi!

Il tient étendue sur ses genoux la jeune fille aussi pâle qu'une morte... Son cœur bat faiblement.

Il chuchote :

— Ne t'éveille pas, reste encore dans mes bras, tu es à moi ainsi..., plus rien ne nous sépare. Tu es loin, je puis te dire que je t'aime ! que je souffre plus que toi... Laisse-moi te regarder encore... Ah ! si tes yeux maintenant pouvaient me voir, comme ils liraient l'amour que j'ai voulu te cacher... Oh ! ma chérie, dors encore... Tu as pleuré sur moi, tu m'as appelé et je ne dois point te répondre ! Demain, tu sauras pourquoi je te quitte.

Sur ses genoux, le corps d'Aline a remué faiblement, a-t-elle entendu l'ardente plainte ?... Maurice se penche encore pour emplir ses yeux d'une vision inoubliable. Sa poitrine halète, des gouttes de sueur perlent sur son front, il est aussi pâle que l'enfant.

— Vois, fait madame Villebau, qui les regardait avec douleur, vois, elle porte ton anneau, comme un anneau de fiancée... Retire-le, puisqu'elle ne peut pas être ta femme...

Elle se tut, Aline doucement s'éveillait.

VI

— Eh bien, marraine, fit Aline, en repliant la lettre de son père, qu'elle venait de lire à madame Villebau; je vais repartir. Je vois bien que papa souffre de mon absence; ma mère s'irrite de me sentir loin d'elle; je ne veux pas que leur mésintelligence augmente à cause de moi.

— Tu as raison, mon enfant; une crise se prépare dans votre vie de famille, il vaut mieux que tu rentres à Gondreville. Sois douce et respectueuse avec ta mère, mais sois ferme. Tu es en âge d'agir raisonnablement et librement, ton devoir est d'aimer et d'aider les tiens, de rendre à ta mère, à ton père, ce qu'ils ont fait pour toi, mais n'exagère point le respect filial jusqu'à abdiquer toute volonté personnelle.

— Si jusqu'ici j'ai toujours cédé, c'est par crainte de ma mère, qui s'est montrée un maître pour ses enfants, et ne l'avais-je point promis à mon père; il

ne voulait ni tracasseries, ni chagrins dans son intérieur.

— Il y a des limites à tout. Le capitaine est bon, mais d'une faiblesse inouïe devant sa femme ; qu'il ait accepté cette tutelle étroite, cela le regarde, mais il ne peut engager votre avenir à tous, en exigeant de votre tendresse la soumission passive. Ton frère s'est révolté, et je ne peux l'en blâmer ; ta sœur est encore trop jeune pour savoir ce qu'elle fera dans la vie, mais toi, toi, mon enfant !

— Marraine, vous pensez bien qu'entre deux partis, épouser malgré moi le docteur Vimart, ou rester libre en travaillant, j'hésite moins que jamais.

— Prends garde, Aline ! avant de repousser le docteur Vimart, que ta mère a eu le tort de te jeter à la tête, réfléchis à tous les avantages de ce mariage : c'est un parfait honnête homme, il est intelligent et riche ; ta vie se trouverait assurée ; tandis que ton travail ne te donnera jamais qu'un peu de pain ; tu seras forcée de renoncer à tous les plaisirs qu'aiment les jeunes filles et les jeunes femmes. La vie des travailleuses est une vie de lutte continuelle, tu seras à la merci du chômage, il te faudra sans cesse t'ingénier à pourvoir à tout. D'un côté l'abondance, de l'autre la privation.

— Mais d'un côté, encore la soumission, et de l'autre l'indépendance, réplique Aline avec vivacité ; marraine, je n'ai même plus à hésiter : je ne peux pas songer à épouser le docteur Vimart, puisque j'en aime un autre.

— Mais, fit madame Villebau, en attirant la fillette dans ses bras, si cet autre ne t'aime pas ?

— Il m'aime.

— S'il n'est pas libre ? insiste-t-elle maternellement.

— Il le deviendra.

— Il ne le peut pas.

— Qui vous l'a dit, fait Aline en pâlisant.

— Lui-même... Il ne peut pas divorcer.

— Il ne peut pas divorcer !... Ah ! c'est impossible, quelle loi insensée lui interdirait de se séparer d'une femme qui est folle ?... Mais, marraine, il se trompe ! La folie, c'est pire que l'infidélité, c'est pire que les coups, c'est pire que tout ce qui délie l'engagement des époux !... Ah ! vous me trompez, il y a autre chose... il aime une autre femme !

— Non, il t'aime, et s'il pouvait créer un nouveau foyer, c'est toi qu'il emmènerait. Pauvre garçon, la vie se montre impitoyable pour lui !

— Et pour moi ! gémit l'enfant. Ah ! depuis hier, depuis ces heures de calvaire, je sais combien je l'aime ; s'il était mort, je me serais tuée... Eh quoi ! il ne dépend que de moi de mourir pour lui, et une loi est là, une loi monstrueuse qui m'interdit de vivre pour lui, de ne penser qu'à lui, de lui donner mon cœur, ma pensée, ma chair, moi enfin !... Mais non, je vous dis que c'est impossible. Comment ! le divorce se prête à toutes les comédies, devant la justice il fait litière de l'honneur de l'homme et de la femme, et la folie qui, devant les juges, excuse tous les crimes, innocente tous les coupables, enlèverait au malheureux le droit au bonheur !... Non, non, marraine, on vous a trompée... Écoutez votre conscience, jugez avec votre raison,

est-il admissible un instant que le divorce ne brise pas le mariage entre un homme sain et une folle furieuse ?

— Calme-toi, mon enfant, répond madame Villebau, qui serre dans ses bras Aline révoltée. La loi est inexorable, elle considère la folie comme une maladie guérissable. Que deviendrait madame Vitrac, si, revenant guérie, après de longues années, au foyer domestique, elle trouvait sa place prise ?... C'est cette place que la loi lui garde.

— Ah ! c'est affreux, murmure Aline au milieu de ses sanglots ; il n'aime plus cette malheureuse, que les médecins reconnaissent incurable ; elle n'est plus rien pour lui, et on le condamne à vivre dans son ombre !... Mais les juges auront pitié de moi, ils savent ce que c'est qu'aimer...

— Pauvre petite !... il y a quelques semaines, si j'avais su, si j'avais compris que Maurice n'était pas légalement libre, je l'aurais éloigné de toi ! Il s'est tu, lui, parce qu'il ne croyait pas à un amour aussi profond. Savait-il seulement qu'il t'aimait ?... Il est parti la mort dans l'âme, cette nuit, il n'a pas eu le courage de te revoir ; un pareil adieu, après la torture d'hier, t'aurait brisée. Sois forte, mon enfant, et ne désespère pas, les idées de justice et d'équité pénètrent peu à peu l'esprit de la loi. Le divorce n'est qu'une porte entr'ouverte, un jour viendra où la maison s'ouvrira toute grande, chacun pourra partir sans que l'un des époux ait le droit de barrer la porte à l'autre ou sûr de son impunité, de le menacer de mort... Tout marche, reprit-elle gravement ; une épreuve comme la tienne avertit qu'une souffrance imméritée,

est une injustice sociale qu'il faut réparer. Le jour où la loi sur le mariage se conformera à la conception la plus haute de la liberté individuelle, ce jour-là, bien des révoltes seront apaisées, bien des peines consolées.

— Ce temps est loin, marraine, et je souffre.

— Combien souffrent du même mal que toi !

— Et elles se taisent ?

— Elles attendent, ou elles oublient... Rentre en toi, oublie Maurice, ferme sur lui la porte secrète derrière laquelle chacun de nous cache ses regrets ; laisse-le mourir dans ton cœur, et puis va, regarde bravement devant toi, il ne faut pas que des larmes empoisonnent ta vie.

Aline secouait la tête.

— Si, reprends courage, tu es une fille de soldat ! Rappelle-toi lorsque ton père commandait sa compagnie, et qu'en route des soldats épuisés tombaient, il ne s'arrêtait point, car il avait l'ordre de poursuivre sa marche et d'arriver au camp. Toi aussi mignonne, tu as l'ordre de marcher et d'accomplir ton devoir, coûte que coûte, ne t'arrête pas, sois sans pitié pour toi-même ; cet amour, c'est un espoir qui tombe, laisse-le là !...

Aline écoutait sa marraine, les yeux baignés de larmes : ces paroles, qui sonnaient le glas, remuaient en elle tout l'héroïsme de sa jeunesse. Se vaincre ! cacher ses larmes ! son âme exaltée le souhaita un instant, mais le souvenir de Maurice la fit défaillir. Toute espérance était-elle donc perdue ?... Si cette malheureuse venait à mourir, plus rien ne les séparerait ! Comment, il y avait encore une chance de vaincre

la destinée, et elle renoncerait à cet amour.. elle retirerait sa bague... Non, non, c'est impossible.

— Marraine, accordez-moi un jour!... Après demain, avant de partir, vous saurez ce que j'ai résolu. Merci de m'avoir parlé comme vous l'avez fait; vous ne pensez qu'à moi, il faut penser à lui aussi. C'est notre vie à tous deux qui se joue en ce moment, laissez-moi libre de m'engager ou de me reprendre!

— Fais donc ce que ton cœur croit devoir faire, mon enfant.

Les deux femmes s'embrassèrent tendrement, madame Villebau essuya les larmes qui baignaient encore le visage de sa filleule.

— Allons, va faire tes adieux au village, car demain Borel nous emmène visiter la basilique de Saint-Nicolas.

Quand la jeune fille eut dit adieu à Louise, qui sanglotait et lui embrassait les mains avec reconnaissance; aux vieilles paysannes assises devant leurs portes; aux lavandières, qui gaiement battaient le linge mousseux; aux vigneronnes, dont les maisonnettes bordaient la route, elle descendit vers l'église. C'est là qu'était le cimetière, formant comme une couronne funéraire autour de la petite flamme vacillante de l'autel. Il était rustique et abandonné, ce champ du repos! un mur l'entourait, si bas, que d'un saut les poules le franchissaient, pour rejoindre le coq, qui sonnait le réveil bien avant que les cloches tintassent. Des maisons trapues s'accotaient au cimetière, portant ainsi sur leurs épaules, le pieux fardeau des ancêtres; à travers les pierres, les morts

entendaient les voix du logis, percevaient comme une caresse sur la terre sonore, les galopades des marmots, le pas lourd des pères ; ils entendaient naître les enfants ; et dans les étables, les bêtes couchées mugissaient doucement, près du lit funéraire de leurs anciens maîtres !

Le cimetière participait à la vie du village ; il n'avait rien de triste, des fleurs jonchaient les tombes. Des épines entrecroisées protégeaient les touffes de verveine et d'héliotrope qui parfumaient le dernier sommeil ; le lierre poussait autour des croix ; quelques pierres, blanches comme des suaires pliés, marquaient la tombe d'un riche.

Au sortir de la messe, Aline allait d'une tombe à l'autre, par un respect pieux des morts ; aujourd'hui, elle revient leur dire adieu, leur confier sa peine, leur demander, peut-être, le secret de l'éternité. Là-bas, le fossoyeur creuse une fosse pour ce malheureux qui a été écrasé hier ; Aline s'éloigne, trop de douleur va s'enfouir là... Plus loin, elle s'arrête, interroge les morts.

Sur une croix de bois : « Berthe Legrand... morte à vingt-quatre ans », et voici que trente ans après, son mari, ses enfants, l'ont rejointe... les bras de la mère ont repris la couvée !

— Mourir !... je voudrais mourir, soupire Aline.

« ... Tu vois que l'on peut vivre, même avec la douleur, répond la morte ; j'ai laissé là tout ce que j'aimais, mon mari, mes petiots !... souffrir, qu'importe, mais vivre ! »

Deux vieux époux, morts à quatre-vingts ans, sont couchés dans la même tombe et leurs mains se serrent

sur la pierre, comme pour rappeler que la vie est une fugitive étreinte.

« ... Nous regrettons la vie, murmurent les morts... Jouis de tous les biens, ne t'attriste pas ; la douleur s'épuise, seule la mort n'a pas de fin ! »

A côté de la croix, une pierre verdie couvre un jeune mari, et, naïve, l'épouse a écrit le dernier appel du mort : « Je t'attends !... » Suprême rendez-vous, sûr et inviolable abri, où la mère attend ses enfants, où l'époux se serre pour tenir encore l'épouse à son flanc. Que regrettent-ils tous ces morts, gardent-ils le regret de la vie, des souvenirs frémissants du passé, la tombe les sauvegarde-t-elle dans une immense et religieuse maternité ?...

— ... Pourtant si je mourais aujourd'hui, murmura Aline agenouillée devant une tombe qui, près du porche de l'église, semble attendre la venue des visages bien-aimés... Que regretterais-je ?... Mon Dieu, vous m'aviez accordé des biens : un seul me manque, les autres ne sont plus rien !... Toi qui dors là, toi qui as vécu, toi qui fus mère, aie pitié de moi ! Réponds-moi !... Si je meurs, te retrouverai-je là-bas ? »

Un chuchotement, un mot passe comme un soupir :

La morte a-t-elle répondu :

Non ?

— Alors ?... murmure la jeune fille en se relevant, si la mort est le néant, si ailleurs nous ne devons pas trouver le bonheur qu'on nous refuse ici-bas !... tant que je vivrai, je l'attendrai.

Aline rentra résolue ; il lui restait une journée et

demie pour agir, puisqu'elle partait le surlendemain. Maurice ne viendrait pas lui dire adieu, elle en était sûre, il fallait donc lui écrire ; Sophie irait à Varangéville porter la lettre, et lui remettrait en même temps la bague. Si Maurice la lui renvoyait, Aline se considérerait comme liée à lui pour toujours ; si Maurice gardait l'anneau, c'est qu'il ne voulait pas engager l'avenir, tout serait fini entre eux.

Le soir même, Sophie partait pour Varangéville ; elle emportait dans sa poche un mot d'Aline et la bague ; elle avait reçu l'ordre de la jeune fille d'attendre et de rapporter la réponse. Mais Maurice était absent, son domestique le croyait à Nancy ; il avait promis à la vieille Alsacienne de remettre à son maître, aussitôt son retour, le paquet qu'on lui apportait et de lui dire que la réponse était urgente.

Aline, à sa fenêtre, guettait le retour de Sophie :

— Vous faites donc pas de mauvais sang, not' demoiselle, allez dormir, ne pleurez pas ; je mettrais bien ma main au feu, que demain matin y sera là !

Dès l'aube, Aline fut debout. Quelle affreuse nuit elle vient de passer ! Son esprit ressasse les mêmes souvenirs, elle a revécu toute sa vie à Messein : l'arrivée, les premières promenades, les étapes rapides de leur amour. Ce qui la surprend le plus, c'est de se sentir moralement si loin des siens ; comme elle sera dépaymée auprès de sa mère ! Pourquoi s'est-elle ainsi détachée de la famille ?... Autrefois, il lui semblait impossible de vivre un jour loin de son père, et voilà deux mois bientôt qu'elle n'a embrassé les siens... Est-ce donc que les liens du sang ne suffisent pas pour unir une famille ?

Au bout de sa lorgnette, Aline tient la route : quelques lourdes charrettes montent vers le coteau, et dans l'air frais du matin, on entend les tonneliers rebattre les tonnes, ou remuer la chaîne dans les vieux fûts.

La jeune fille s'habille lentement; elle se regarde dans la petite glace suspendue à la fenêtre. Comme deux jours d'épreuves l'ont changée!... Ses yeux sont battus et cernés, sa figure a maigri, ses lèvres arides la brûlent; autour de son cou, deux lignes parallèles dessinent le collier de Vénus; sur sa jeune gorge qui pointe, la veine verte à la naissance du sein ressemble à une herbe des bois ayant glissé là. Quel énervement, quelle fatigue l'exaspèrent!... Elle voudrait tour à tour se plonger dans la rivière, chercher les coins glacés, ou laisser le soleil la brûler tout entière. Il lui semble que la douleur d'une brûlure serait une délivrance à ce mal mystérieux.

— Je ne me reconnais pas, se dit-elle, est-ce bien moi?... Que va dire ma mère, quand elle ne retrouvera plus l'enfant qui l'a quittée?... Comment lui dire l'engagement que je vais prendre?... Comment acceptera-t-elle ces fiançailles sans issue?... Quelle déception!

On heurte à la porte, c'est Sophie qui apporte le déjeuner de la jeune fille.

— Eh bien, rien encore?

— Rien, fait Aline tristement, il ne sera pas rentré cette nuit.

— Bon sang de bon sang, comment le prévenir?

La pauvre servante, dont le visage s'épanouit si

volontiers pour le rire, s'efforce par une grimace d'arrêter deux larmes.

— Y viendra que je vous dis, je le jure, y viendra !... Je le connais b'en moi, bon sang ! comme si j'l'avais fait !... Y mettrait un pétard sous le train p'utôt que de vous laisser partir sans vous revoir !

Aline secoue la tête.

— Que not'dame télégraphie au capitaine, il ne refusera pas une prolongation à sa fille... Qu'est-ce qu'il veut, vot'brave homme de père... que vous soyez heureuse... Or, faut laisser le temps aux amoureux de s'entendre.

Mais la vieille a conscience qu'elle parle dans le vide ; d'ailleurs, ses propres paroles n'ont pour elle aucun sens, elle augure mal de la journée.

Le déjeuner est là, Aline n'y touche point ; sa gorge se serre, elle ne pourrait rien avaler.

— Laisse-moi, Sophie, je vais faire mes malles. Ne dis rien à marraine, il vaut mieux qu'elle ne sache pas que tu es allée là-bas.

Silencieuse, la fillette va et vient dans sa chambre, décroche ses robes, les plie soigneusement dans les casiers de la malle ; elle enveloppe dans ses chemises, les petits souvenirs que lui a donnés sa marraine ; elle cale méthodiquement dans le fond, ici, cette jardinière pour madame Robert, la pipe en écume pour papa ; là, les livres sur Jean Lamour pour Charles, un coupon de broderie pour faire un joli jupon à Suzanne.

— N'oublions pas mes deux livres.

Elle s'attarde à feuilleter les images. C'est lui qui a pris, pour les donner à Aline, ces deux livres dans

sa bibliothèque : l'un, *Les Plages Belges*, d'Edgard Auguin, le lettré délicat, son ami, mort ; l'autre, *A travers la Lorraine*, de Badel, le poète intime de la vie des champs. Sur chaque exemplaire, Maurice a écrit : « Pour ma petite amie, en souvenir de quelques jours heureux ».

Quelques jours heureux ! Ah ! oui, certes, comme ils resteront lumineux derrière elle, les premiers souvenirs d'amour !... La malle s'emplit, Aline baisse le couvercle, il faut descendre déjeuner, partir... Encore un regard à la route... Rien... il ne viendra pas !

Le déjeuner est morne, madame Villebau s'efforce, pour distraire sa filleule, de lui parler de Paris ; elle lui fait toutes ses recommandations pour la copie des manuscrits, prend date, fixe les envois. On sonne... Aline est prise d'un tremblement, c'est lui, le voilà, elle ferme les yeux... mais personne n'entre... Sophie revient.

— Qui a sonné ?

— Un mendiant, not'dame.

Cette fois c'est bien fini... Morne, elle se lève de table, après avoir touché à peine à quelques mets ; il est l'heure de partir pour Saint-Nicolas ; voilà Borel, la voiture monte la côte. A partir de ce moment, Aline n'est plus qu'un automate.

Le long de la route, Borel explique avec une érudition charmante l'histoire de Saint-Nicolas, sa puissance jusqu'au xvi^e siècle, la richesse de ses foires, les merveilles de son trésor ; un bourdonnement confus arrive aux oreilles d'Aline, elle est préoccupée de savoir pourquoi le cocher qui les mène a des oreilles mornes, en feuille de chou ?... Ces oreilles la

poursuivent... Dans son cerveau vide, elles prennent un aspect monstrueux. Maintenant elle regarde madame Villebau, Borel ; il lui semble que jamais elle n'a vu leur véritable figure. Sa marraine a le visage dur, Borel, au contraire, a l'air d'un Roger-Bontemps. Elle leur en veut presque de s'intéresser à des choses graves, leur discrétion l'irrite ; comment peuvent-ils parler, sourire, admirer les lignes gracieuses du paysage, quand elle souffre, et que pour elle la lumière s'éteint.

Ils sont arrivés, Borel les aide à descendre, le cocher remise sa voiture, ils sont seuls dans la rue. Au-dessus d'eux, les nuages remuent comme des feuillages blancs ; devant eux, la cathédrale étale la richesse de ses statues, de ses colonnettes sculptées et duvetées de cendres depuis des siècles. Borel le entraîne ; Aline regarde... que de merveilles ! cette voûte audacieuse soutenue par d'énormes colonnes rondes ! ces rosaces étincelantes...

Que lui importe ? rien ne peut la toucher que l'écho de sa propre douleur. Madame Villebau suit Borel vers la chapelle des fonts.

Aline cherche un coin d'ombre, personne ne la verra pleurer. Un vitrail l'attire, tout en grisaille, des personnages vêtus de velours brun, avec des visages longs et maigres, s'agenouillent pour implorer la vierge miraculeuse. C'est là qu'Aline se réfugie, perdue dans ses propres pensées... Où est-il ? que fait-il ? maintenant... Peut-être a-t-il haussé les épaules en lisant son billet, et jeté la bague dans un tiroir ! S'il la repousse, s'il refuse ce qu'elle lui offre, que faire ?... que faire ?

Ses yeux fixent le vitrail et suivent les contours d'un cartouche de forme singulière, avec les armes de Berne, qui occupe l'intérieur. Une sorte d'engourdissement la retient là, elle est seule... L'heure passe, le jour baisse, les vitraux pâlisent... là-bas les feux de la rosace remontent, en s'éteignant, les piliers de la cathédrale, Aline ne bouge pas...

.

... Soudain un souffle chaud court sur sa nuque, une voix lui parle tout bas, une voix qui murmure :

— Ma chérie!... ma chérie!

Elle tremble, est-ce une hallucination?... Est-ce lui qui est à ses genoux, qui a dénoué ses mains jointes et remis au doigt la bague qu'elle avait quittée?

La vie à flots rentre en elle.

— Ah! soupire Aline, enfin! C'est toi.

Elle le regarde, prend sa tête entre ses mains, et lèvres contre lèvres :

— Je jure de t'attendre jusqu'à la mort.

Et lui répond :

— Je jure de te prendre pour femme le jour où je serai libre.

— Tu savais donc que j'étais là?

— Oui, Borel m'avait prévenu que vous viendriez ici.

Ils sont debout, dans les bras l'un de l'autre, et seuls dans la Basilique. Au loin, on entend un bourdonnement de voix; madame Villebau et Borel reviennent. Maurice et Aline font quelques pas pour sortir, ils passent devant la grande cuve de marbre gris, qui sert de bénitier; là se reflète la basilique entière. Aline veut tendre la main pour prendre de l'eau bénite, mais

Maurice la retient contre lui, l'enveloppe de ses bras, ses yeux la dévorent, ses lèvres courent sur tout son visage... Elle frissonne, il n'ose frôler sa bouche. Elle comprend, et, radieuse, faisant le don d'elle-même, elle offre ses lèvres et rend le baiser.

— Te voilà mienne, maintenant !

Ils ne peuvent dénouer l'étreinte, une joie folle les pousse à se reprendre encore. Aline défaille de bonheur dans les bras de son fiancé !... Mais là-bas, madame Villebau, interdite, les regarde. Elle s'approche ; alors Aline, pour dérober à sa marraine ce premier émoi, se penche sur le bénitier et attire Maurice. Leurs deux têtes rapprochées se reflètent sur l'eau morte, comme les têtes en grisaille, qui vivent dans les anciens vitraux. Ils se sourient :

— Regarde ce présage, mon bien-aimé, comme eux, nous sommes en paradis.

VII

Aline, une dernière fois, se penche à la portière, le train va s'ébranler : Maurice bondit sur le marche-pied, saisit la tête de la jeune fille, et, follement, comme s'il lui prenait son sang, comme s'il lui donnait le sien, baise une dernière fois les lèvres qui se tendent. Le train part.

Cette fois, c'est fini. Aline se cramponne, agite les mains, crie adieu à madame Villebau, à Sophie, mais ses yeux ne peuvent se détacher de Maurice... Le train s'éloigne, tourne, la gare disparaît; on voit encore Coqueluchon à travers le brouillard du matin. Toute la vallée est noyée dans la brume, et là-haut, sur les bois, la même vapeur laiteuse ondule, s'accroche en passant aux arbres, se frange en plumes, les rocs de leurs arêtes vives coupent le brouillard en deux, au cœur d'une faille nuageuse apparaît rayonnante, la maison aux stores rouges, au toit miroitant...

C'est presque une vision de rêve, qui semble isoler comme un autel ce refuge où la destinée d'Aline vient de se jouer.

— Adieu ! adieu ! murmure l'enfant.

Et de la main, elle envoie un baiser à la chère maisonnette.

La voilà seule, heureuse et triste ; tout se heurte confusément dans sa tête, ses désirs s'élancent vers l'avenir, aussitôt le passé la reprend ; elle voudrait crier son amour au vent qui chasse les nuées, aux oiseaux qui se pourchassent sur les buissons, et dans le même instant, son âme mobile aspire au secret. Chastement elle voudrait envelopper de silence cet amour qui la brûle. Tant d'émotions violentes se succèdent ; ce subit passage de la crainte, du désespoir, à la joie immense d'un amour partagé, la laissent trop troublée pour qu'elle puisse déterminer avec prudence sa conduite à venir.

Avant de quitter Messein, madame Villebau, soucieuse, lui a fait toutes ses recommandations :

— Préviens tes parents de ce que tu as fait. Tu t'es engagée librement, c'était ton droit, mais ton devoir est de leur expliquer ces fiançailles imprévues et un peu extraordinaires. Tu sauras tout de suite, si tu as dans ta mère une ennemie de ton rêve, ou si, par tendresse, elle consent à respecter un engagement que moi je considère comme sacré... Je connais la loyauté de mon neveu, et je connais ton cœur, Aline, je suis sûre que tu l'attendras fidèlement ; dès qu'il sera libre, il t'épousera. Voilà ce qu'il faut dire à tes parents, le silence serait presque l'aveu d'une faiblesse, ou d'une vilaine action.

— Je vous le promets, marraine, avait répondu Aline; je parlerai.

Puis il avait été convenu que Maurice n'écrit pas à la jeune fille, tant que les parents ne seraient point avertis de leur amour; madame Villebau donnerait à sa filleule des nouvelles de son fiancé. On se retrouverait à Coqueluchon au printemps prochain, à moins que la tante et le neveu ne vinssent pour les chasses d'hiver à Gondreville.

Le train roule, berçant les pensées d'Aline : c'est une vie nouvelle à organiser; tous ses rêves, tous ses souvenirs appartiennent à Maurice, rien ne pourra l'en distraire.

— D'ailleurs, il sera près de moi toujours, même quand je travaillerai; est-ce que cette bague n'a point la puissance magique d'évoquer pour moi seule la présence du bien-aimé? Je le verrai dans notre maison, au jardin, quand je serai dans ma chambre: je lui parlerai, je lui raconterai mes journées. Elle se voit confiant sa vie au bien-aimé, lui livrant son âme. Pourvu qu'à ces pages d'adoration candide, Maurice ne trouve jamais un goût amer! Si elle souffre pour lui, il n'en saura rien.

Le train court, il a franchi le col de Toul. Aux descentes, il a un balancement de hamac qui endort la jeune fille; l'air frais entre, sentant bon les roseaux; la ligne serpente à travers un pays boisé, où des sources gonflent, comme une pulpe savoureuse, les prés que paissent les troupeaux.

Dans le tourbillon de ses pensées contradictoires, Aline ne parvient pas à comprendre quelle force a pu la détacher de Maurice, l'éloigner si rapidement de

l'être qu'elle aime le plus au monde !... Et pour combien de temps ?... Sa mère lui permettrait-elle de le revoir, consentirait-elle à le recevoir à Gondreville ?... Sa mère !... elle l'oubliait... Il faudrait s'expliquer tout de suite. D'ailleurs, ses parents s'étonneraient de lui voir au doigt un bijou dont elle n'avait parlé dans aucune lettre, et pourquoi à la main gauche ? Les gens diraient : « Tiens, elle est donc fiancée, pourquoi cette cachotterie ? » Les curieux chercheraient.

— Oui, je parlerai et tout de suite ; je raconterai ma vie en détail, nos promenades, notre excursion à Nancy ; je vanterai Maurice, son goût délicat, ses attentions charmantes... Ma mère est trop fine pour ne pas deviner tout de suite que je l'aime. Elle me dira : « C'est lui qui a choisi cette bague ? »... Je répondrai oui... « Elle a donc une signification ? » demandera-t-elle. Oui répondrai-je. Mon Dieu, continue Aline se parlant à elle-même, pourvu que ma mère n'aille pas me faire ses yeux glacials et prendre son visage dur !... Oh ! alors, je l'embrasserai bien fort, je me ferai tendre, je la câlinerai, je lui dirai : « C'est une surprise que je voulais vous faire à tous, je voulais vous parler de lui d'abord... Si vous saviez comme il est bon, comme il vous aimera... comme il m'aime ! » et papa dira : « Alors, ma petite Aline, à quand la noce ? »

L'interrogation lui était venue si logiquement à l'esprit, qu'elle se tut, interdite, répétant avec embarras : « A quand la noce ?... »

— Que répondre à cela ? murmura Aline, le cœur gros ? Si je leur dis, dans six mois et peut-être jamais,

ils me traiteront de folle. « Est-ce qu'on s'engage ainsi sans fixer un terme à l'avance », grondera ma mère; je l'entends! « Est-ce qu'on s'engage à un homme qui n'est pas libre? Qu'est-ce que ces fiançailles avec un homme marié? »

A cet instant Aline n'eut plus aucun doute sur la colère épouvantable de madame Robert... Reproches, défenses, démarches... elle prévint tout ce qui l'attendait. Sa mère était froidement égoïste, elle ne comprendrait jamais ce qu'il avait de tendresse féminine, de sacrifice, d'abandon généreux dans cet engagement qui la liait à Maurice. Madame Robert considérerait cet acte comme une étourderie de petite fille, elle écrirait à madame Villebau tout son mécontentement : ce serait une brouille à mort avec sa marraine, et la porte de la maison fermée à Maurice. Est-ce que sa mère ne la considérerait pas avant tout, comme un capital à placer? Renoncerait-elle pour une promesse illusoire, au placement sûr du mariage si bien préparé à Gondreville?...

« Advienne que pourra! murmure intérieurement la jeune fille; mon amour est assez beau pour que je lui sacrifie tout. Souffrir pour l'amour de Maurice, n'est-ce pas me grandir à ses yeux, n'est-ce pas lui appartenir un peu plus? » Elle s'exaltait!... Pendant cinq minutes, elle s'immola.

— Je lutterai, je me défendrai, mais rien ne pourra m'arracher à lui.

Amoureusement elle baisait la petite fleur pourpre qui brillait à son doigt.

— Tu me consoleras, toi!

Pour la centième fois, depuis la veille, l'enfant se

revit dans la vieille basilique, Maurice à ses genoux, lui remettant l'anneau.

Un coup de sifflet interrompt sa songerie : Parvit ! l'avant-dernière station ! Elle n'a plus que le temps de s'arranger. Aline se dresse, secoue sa jupe fripée par la route, enfle sa jaquette et noue sur son canotier blanc la voilette qui s'accroché justé au bout du nez.

Plus le train se rapproche de Gondreville, plus le passé rentre dans la brume ; il lui semble qu'elle a quitté Messein depuis longtemps déjà... Encore quelques minutes, tout va s'effacer. Elle retrouvera les siens, la maison paternelle... Les gambades de Tom... Et les lapins ? les a-t-on mangés ?... Voilà l'Ornain, les prés, la route dénudée, la tour qui surveille la rivière.

Qu'est-ce qu'il y a donc de changé ? Aline ne retrouve plus ce qu'elle a quitté. Autrefois, toutes ces choses avaient un air familier, un peu d'elle-même vivait dans ce paysage, et maintenant ?...

— Ah ! fait-elle déçue, c'est ça le retour au pays !

Tristement elle ramasse ses bagages, se tient droite à la portière ; le train entre en gare. Son wagon passe devant le quai ; au vol elle a eu le temps de reconnaître son père, un peu cassé, madame Robert dans ses atours du dimanche, ombrelle rouge ouverte sur son chapeau neuf. Près d'elle, le docteur Vimart donnant la main à Suzie et venant, lui aussi, au devant de la jeune fille, non comme un ami, mais comme un prétendant agréé déjà par la famille.

— Moi qui l'avais si bien oublié ! soupire-t-elle.

Le père ému, court... M. Vimart se précipite,

c'est lui qui reçoit Aline, et, radieux, la ramène à sa mère.

— Tu n'étais guère pressée de revenir, dit madame Robert en embrassant sa fille.

Le cœur serré par cet accueil glacial, la jeune fille comprit que, malgré sa promesse, elle ne parlerait pas.

VIII

La vie recommença pour Aline, laborieuse et mélancolique ; rien n'était changé au logis : le père délaissait un peu son jardin pour la chasse, Suzie partait avec lui, ravie de tirer la ficelle et de voir les alouettes planer au-dessus du miroir. Charles ne revenait de la forge que pour le dîner ; il était ivre d'user ses muscles et d'apprendre son métier, madame Robert exigeait qu'avant de revenir à Gondreville, il fît sa toilette, et bien souvent, le jeune homme prenait prétexte d'un surcroît de travail, pour excuser son retard, quand il s'était arrêté derrière les haies à badiner avec Lisette qui maintenant arrachait les pommes de terre. Maîtresse en sa maison, madame Robert se souciait peu de déformer ses doigts au travail ménager : Sitôt le déjeuner, sitôt dehors. Elle s'en allait aux emplettes ou visitait sans façon la vieille madame Demange que l'automne ramenait

chez son frère : elle courait demander à la bonne de M. le curé sa recette pour l'eau de coing. Quémant-deuse, insidieuse, à tout venant elle faisait une politesse : ne fallait-il pas circonvenir les amis, les parents du docteur Vimart, et empêcher qu'une intervention de la famille vînt contrecarrer ses projets :

Quel ami empressé, ce bon docteur ! il était revenu de la Bourboule, les bras chargés de petits paquets. Tous les soirs, il arrivait à la même heure fumer sa pipe sur le banc du capitaine, et se prêtait avec une grande indulgence au récit d'exploits héroïques, ou de prouesses de chasseur ! De temps en temps, il risquait :

— Pense-t-elle encore à nous ? Eh bien, quand reviendra-t-elle ?

— Comment donc, cher ami, disait madame Robert, voici tout un passage de sa lettre qui est pour vous...

Et, sans rougir, la prévoyante mère improvisait quelques phrases si flatteuses, que l'excellent homme se trouvait comblé.

L'amour a quelquefois de ces tours : le docteur Vimart, pendant trente ans, n'avait été qu'un épicurien, mais depuis qu'il aimait Aline, depuis qu'il redoutait de ne pouvoir lui plaire, il se montrait d'une crédulité enfantine. Était-il dupe du manège de madame Robert ? ou bien était-il décidé à trouver son bonheur jusque dans ces espoirs qu'on lui ménageait si habilement ?

Souvent il arrivait à l'improviste, pour surprendre la jeune fille qui semblait le fuir depuis son retour ; c'étaient des perdrix qu'il apportait, de fins chapons,

une fois même, il ramena des Bruyères une petite chèvre blanche; Aline se tourna vers Suzanne et lui dit :

— Prends-la!

Madame Robert, confuse, ne sut comment expliquer l'humeur capricieuse de sa fille; elle jugea bon, néanmoins, de ne pas la sermonner trop vertement. Est-ce que le lendemain même de son arrivée, Aline, en déballant la machine à écrire, ne lui avait pas dit qu'elle considérait de son devoir d'acquitter au plus vite, par son propre travail, les dettes de la maison.

La mère avait haussé les épaules, la traitant de niaise, et pour la mieux convaincre de l'inutilité de son effort, elle lui avait fait le bilan de leur passif : il restait plus de cinq mille francs à payer encore ! La vieille Malvina elle-même, en usurière, avait consenti, le mois dernier, à un prêt de six cents francs!... Sur quoi donc ces gens-là prenaient-ils hypothèque ?... les Robert n'avaient ni sou ni maille, ils ne l'ignoraient pas, mais tous se laissaient enjôler par la mère qui ne faisait aucun mystère de ce projet d'alliance entre Aline et le docteur. Après les noces, viendrait le règlement.

— Et encore, ajouta madame Robert, en indiquant du doigt les articles qu'elle avait jugé nécessaire de faire venir de Paris, je n'ai pas songé au linge; il serait temps cependant de te faire quelques chemises; je suis honteuse de livrer aux blanchisseuses du linge usé comme le nôtre, ce ne serait pas de gloire de renouveler aussi les caleçons de ton père.

— Notre linge peut encore durer, j'aime mieux raccommoder dix trous à ma chemise que d'emprunter

cent sous au voisin, pour en acheter une autre, répliquait Aline.

— Tu ne penses qu'à toi, dit la mère, et ta sœur qui grandit ! Tu ne veux pourtant pas que je mette des pièces à ses chemises trop courtes pour les rallonger ?

— C'est bien simple, mère, achetez-lui une robe de moins et trois chemises de plus.

— Quelle obstinée !

Aline laissait madame Robert maugréer à son aise ; elle n'avait de courage, pour lui tenir tête, que lorsqu'il s'agissait des dettes de la famille. La seule pensée que son père était le débiteur d'une Malvina, l'obligé d'inconnus complaisants et avides, la torturait !...

« Au fond, se disait Aline, ma mère s'est fait une conception bizarre de l'honneur, une conception où il n'entre que de l'orgueil et le respect timoré de toutes les convenances. Peu lui importe que ces emprunts, sans garantie réelle, soient plus ou moins honnêtes, nous faisons figure, et personne ne soupçonne notre détresse. Autre chose... ma mère, si intransigente sur le chapitre de la vertu, cherche à nouer des relations avec la fille du fromager ; elle n'ignore pas ce qu'on dit de cette fille et même de son père ? Pourquoi a-t-elle accepté le raisin que cette femme m'a offert afin de suspendre, en offrande, au cou de la sainte Vierge ? Parce que ces gens-là sont reçus partout et qu'on ferme les yeux. Décidément, murmurerait-elle, en reprenant sa copie, les apparences cachent parfois des concessions, qui ressemblent à d'inutiles lâchetés. Ou il faut être indulgente par pitié, comme

marraine, ou il faut être pour soi-même intransigeante par fierté, ma mère ne l'est que par orgueil, et l'orgueil mène jusqu'au mal. »

Depuis son retour à Gondreville, Aline observait avec une clairvoyance aiguë, le caractère de sa mère; l'affection, qui avait pu les unir encore autrefois, semblait se dissoudre; l'une en face de l'autre, les deux femmes restaient hostiles; le père, souvent hors du logis, ignorait la sourde animosité de la mère et de la fille. Une heure faisait trêve à ces silences crispés, ou à ces paroles agressives, c'était l'heure quotidienne qu'Aline passait à l'église. Elle se montrait à présent d'une grande ferveur, M. le curé se félicitait de la voir venir prier tous les jours, près de la Vierge au raisin, que les fidèles révèrent depuis si longtemps. Elle arrivait à la brune, et tandis que les enfants de Marie, là-bas, chantaient la prière, à genoux contre le pilier qui porte la vieille statuette de la sainte Vierge, Aline se remémorait l'heure divine de ses fiançailles.

Mais l'absence de nouvelles torturait la jeune fille; les premières semaines qui avaient suivi son retour, elle recevait régulièrement une lettre de madame Villebau; Aline savait ainsi que Maurice venait fréquemment à Coqueluchon, et qu'on n'oubliait pas l'absente. Madame Villebau allait rentrer à Paris, très occupée par les répétitions de sa pièce aux Français; Maurice lui-même craignait de quitter Varangéville pendant plusieurs mois, pour aller étudier en Pologne l'organisation des mines de sel gemme. Aline souffrit cruellement: il lui semblait, le soir, près de la petite Vierge, que le bien-aimé tardait à venir à son appel, et puis elle devinait, à travers les

lettres de sa marraine, un blâme secret : Pourquoi a-t-elle reculé ? pourquoi a-t-elle caché à sa mère l'engagement qu'elle avait pris ?

« Ma mère me traite comme une étrangère, écrivait-elle à sa marraine je ne peux vaincre la timidité, ou la pudeur d'âme, qui me ferme la bouche, chaque fois que le nom de Maurice vient sur mes lèvres. J'éprouve le besoin de cacher à tout le monde mon bonheur ! Je vous en supplie, ne soyez point sévère, et comprenez que je garde jalousement ce bonheur qu'on ignore, et qu'on pourrait m'arracher. »

Les semaines qui suivirent n'apaisèrent pas son tourment, les lettres de madame Villebau devinrent plus rares, à peine le nom de Maurice y figurait-il en passant.

« Que fait-il ?... Où est-il ?... Suis-je présente auprès de lui ?... S'il était malade !... Grand Dieu ! mais je ne pourrais rester ici... Attendre, et s'il meurt ?... »

Ah ! l'atroce pensée, moins atroce pourtant que la crainte de perdre son amour. Aline se rappelle l'élégante voisine qui, de sa table, souriait à Maurice ! Comme elle était belle... Si une autre lui volait l'amour de son fiancé, elle en mourrait !

Et chaque jour qui passe cerne davantage ses yeux, creuse ses joues, augmente l'insomnie. Madame Robert ne s'aperçoit guère du changement de sa fille ; elle est enchantée d'une bonne affaire : le marchand de Saint-Dié est venu avec ses toiles des Vosges, elle a choisi pour faire des chemises, une toile solide, serrée, « dont on a plein la main ». Lisette viendra les broder, puisqu'Aline s'obstine à pianoter sa ma-

chine, du matin au soir, pour gagner entre quatre et cinq francs par jour. Comment pourrait-elle s'inquiéter du changement de sa fille ? est-ce qu'elle ne connaît pas toute la vie, toutes les pensées de cette petite, trop sérieuse pour son âge ? Comment serait-elle intriguée de cette bague, cadeau bien ordinaire de madame Villebau ? un bijou local, ce chardon ciselé en vieil argent !... On ne va pas à Nancy, sans en rapporter un bijou lorrain, et l'idée ne viendrait à personne, pas même au père qui aime si tendrement Aline, de croire que cet anneau remplace pour elle la perle classique des fiancées.

Un matin, le docteur resta surpris devant ce visage anxieux, ces traits tirés.

— Êtes-vous souffrante, mademoiselle Aline ? lui dit-il d'une voix qui déguisait mal son émotion ; laissez-moi vous ausculter.

Aline se déroba. Elle fuyait le docteur, n'était-il pas la cause inconsciente de son mal ?... sans lui, sa mère saurait tout déjà et bien certainement Maurice aurait été accueilli par les siens ; elle aurait pu l'attendre, ici, sans douleur et sans crainte.

Le docteur Vimart, prenant le bras du capitaine, lui chuchota :

— Tâchez donc de savoir ce qu'a votre fille, elle dépérit... On dirait, depuis son retour, qu'elle est minée par une maladie de langueur !

— Croyez-vous ? fit le père surpris. Où donc ai-je les yeux, pour n'avoir rien remarqué !

— Elle n'est pas malheureuse ? insista le docteur.

— Elle !... c'est une enfant gâtée !

— Vous êtes sûr, cher ami, qu'elle ne vous cache rien?

— Nous cacher quelque chose, ce serait mentir, et ma fille est incapable d'un mensonge.

— Ah ! merci, fit l'autre en respirant. Voyez-vous, à mon âge, on redoute jusqu'à l'ombre d'un malheur, et vous savez quel espoir j'ai mis en cette enfant !

— Les amoureux sont bien tous pareils, fit le capitaine en tapotant familièrement l'épaule du docteur ; vous voilà quasiment aussi troublé qu'à vingt ans.

— Si je pouvais revenir à mes vingt ans, je ne redouterais pas tout ce que je crains aujourd'hui... Écoutez, mon ami, abrégeons les délais... Il était convenu que nous attendrions le *donnage*, pour fixer l'époque des fiançailles, mais je ne suis pas tranquille, il me semble que quelque chose menace nos projets, mon bonheur... Dites à mademoiselle Aline que je souhaite l'épouser, et que si elle le veut, le mariage se fera au commencement de l'année.

— Mon cher docteur, je vais faire part à ma femme et à ma fille de la demande que vous m'adressez... Nous sommes très honorés, très flattés... bredouilla le brave homme, ému plus qu'il ne l'avait imaginé, de ce rôle de père de famille agréant officiellement un futur gendre.

— Le plus tôt sera le meilleur, cher ami, mettez-vous à ma place...

— Ce soir, vous serez fixé !

Dans l'après-midi, le capitaine, qui fumait sa pipe devant le petit feu de la cheminée, se leva et montant dans la chambre où Aline travaillait :

— Ma grosse, remballe donc tes papiers, et viens

faire un tour avec ton vieux père, le Médon est débordé; prends ta cape, allons voir ça.

Docile, Aline quitta son travail, rangea ses papiers, ferma sa machine, et bien enveloppée dans sa mante brune, suivit le père, qui, en passant devant madame Robert, cligna de l'œil d'un petit air entendu.

IX

On était à la fin de novembre ; il avait gelé dur pendant la nuit, la bise avait arraché aux arbres les dernières feuilles, qui se rassemblaient sur la route, comme un vol d'étourneaux, tournoyant dans la plaine. Personne dans les champs, au logis les femmes tirent la laine, tandis que les hommes réparent les instruments de labour et transportent les fumiers.

Le père et la fille trottent sur la route sèche, lui, enveloppé dans sa houppelande, un passe-montagne abritant sa tête et ses oreilles ; elle, bien serrée dans sa mante chaude, une capuche cachant ses cheveux, ses joues, son cou, et ne laissant voir qu'un petit bout de nez rougi par le froid, des yeux fatigués, une mèche frisée qui galope sur le front, au gré du vent.

— Chouque ! chouque ! fait Aline en grelottant.

— Tu as froid, petiotte ! aussi couverte que tu l'es ?

Qu'est-ce que tu as donc ? mademoiselle, j'ai chaud ! j'ai froid !... cours un peu, tu te réchaufferas !

Le père ramasse un caillou sur la route, l'approche de sa bouche, et le lance devant lui. Tom bondit, la petite maîtresse, derrière lui, essaie de lutter de vitesse. Autrefois, elle courait aussi vite que le chien... elle ne le peut plus.

— J'ai les jambes cassées, papa.

— Quelle mauviète tu fais à présent ! dit le père en la prenant dans ses bras, et en l'embrassant très doucement. Regardez-moi un peu, petite cachottière, qu'est-ce que cette mine ratatinée, ces mains brûlantes, ces jambes qui flageolent ?... qu'as-tu, es-tu malade ?

— Non, papa.

— Tu t'ennuies ?

Elle ne répondit pas... des larmes voilèrent ses yeux.

— On t'a fait de la peine ?... Parle, qu'as-tu, ma chérie, ma petite Aline, ma primevère ? dit-il en la serrant plus tendrement contre lui.

— Oh ! papa, mon pauvre papa !

Elle sanglotait convulsivement. Le père, inquiet, la regarda... Que pouvait signifier un tel désespoir ? Aline n'était pas une névrosée, une détraquée, elle devait souffrir réellement.

— Voyons, mon enfant, explique-toi, aie confiance en moi, ne suis-je pas ton père, ton ami ?... qu'est-ce qui te tourmente ?

Elle fut sur le point de crier : « Mais tu ne vois donc pas que j'aime, que je souffre d'être séparée de lui, que je suis malheureuse parce qu'il est resté là-bas, et que je ne sais rien de lui !... »

La minute où elle devait parler passa, et encore une fois elle se tut, gardant par une crainte folle d'être blâmée le cher secret de son amour.

— Allons, allons, je vois bien ce que signifient ces larmes, cette mélancolie, mon enfant. Il faut te marier, c'est l'avis de ta mère.

— Elle vous l'a dit? fit Aline anxieuse.

— Oui... et puisque nous sommes seuls, je vais te faire part de la demande officielle du docteur.

— Inutile, père, de parler du docteur, je ne veux pas me marier avec lui, fit résolument la jeune fille.

— Saperlipopette! toutes ces gamines sont bien les mêmes!... Ça grille de prendre mari: proposez-leur un parti, elles vous font la grimace.

Ils continuaient à marcher sur la route déserte, crayeuse, la boue pétrifiée par le gel, craquait sous leurs pieds; le débordement du Medon les arrêta. Le ruisseau, presque toute l'année, était à sec; son lit, au creux du vallon, servait de route aux voituriers, allant chercher dans la forêt, les feuilles mortes, les coupes de bois, ételles sèches et fagots. Le dimanche, après vêpres, les gens de Gondreville venaient se promener jusque-là.

Les eaux maintenant roulent, descendant des bois, sautant sur les cailloux, escaladant les troncs d'arbres et les broussailles qu'elles arrachent au coteau. Elles se précipitent en vagues furieuses contre le pont, se cabrent comme un troupeau de chèvres blanches et grises se montant sur le dos les unes les autres; le pont se brise par leur élan, elles enjambent la route et retombent de l'autre côté en nappe limoneuse qui couvre l'herbe des prés.

Aline et son père restent surpris. Quoi ! c'est là le Médon, ce ruisseaulet inoffensif, qui soudain ravage le coteau, entraîne les taillis, détruit tout ce qui fait obstacle à son cours... Cette image de certaines destinées angoisse Aline. Il y a des forces dans une âme qui semblent mortes, ou que l'on ne connaît pas, et soudain, un bouillonnement terrible se produit ; ce sont les grosses eaux qui grondent et emportent tout.

— J'ai peur, allons-nous-en, père !

Il lui avait pris le bras et l'emmenait, mesurant son pas sur le sien.

— Enfin, qu'as-tu contre lui ?

— Moi ! rien, père ; mais je ne veux pas épouser le docteur, maman le sait bien.

— Mais, c'est le bonheur que tu repousses !

— Ah ! père, si c'est mon bonheur que vous voulez, par pitié, laissez-moi libre de partir... de partir pour travailler.

— Partir ! fait le père stupéfait... Tu veux nous quitter ?

— Ai-je dit que je voulais partir ? murmure l'enfant effrayée, car c'est l'autre voix, la voix secrète qui depuis huit jours la supplie, la harcèle, qui a répondu pour elle.

— Tu veux nous quitter, comme ton frère, reprend le père d'une voix sourde... mes enfants sont donc malheureux chez nous !...

— Oh ! père, mon père, je vous en supplie, ne le croyez pas... Non, je ne suis pas malheureuse auprès de vous, je vous aime, je vous aime, mais mon travail, est nécessaire : je ne gagne pas assez... Vous ne savez pas où nous en sommes.

— Quoi?... il y a d'autres dettes... Ta mère n'a pas tout dit!... Mais parle, parle... Où a passé cet argent? A qui l'a-t-on mendié?...

Sa figure s'empourpre de fureur, il arrache son passe-montagne, sa casquette; des gouttes de sueur coulent sur ce front qu'évente l'air glacé.

— Pardon, père, il faut tout vous dire!... Je ne veux pas, je ne peux pas payer avec mon corps, ce que je veux racheter par mon travail... Ma mère pense que ce mariage arrangera tout... Elle m'a montré son livre... Il reste cinq mille francs à payer! Il a fallu emprunter à mademoiselle Malvina pour pouvoir attendre le trimestre de décembre!...

— Oh! râle le père, j'avais encore des dettes et je n'en savais rien! Elle porte des choses qui ne sont pas payées!... Je mange, je bois, et ma nourriture n'est pas payée... Et sans rougir, j'ai passé devant des gens qui peuvent dire à tout le monde: « Le capitaine Robert a des dettes et ne les paie pas! » Oh! oh!...

Il ne pouvait rien préférer d'autre; ces tripotages d'argent lui semblaient, pour s'être renouvelés, encore plus déshonorants!... Et c'était sa fille, sa douce et fière Aline, qui devait payer tout cela!... Ils pleuraient tous deux. L'enfant se serra contre lui:

— Ne pleure plus, père!

Alors il la prit dans ses bras implorant:

— Ne t'en va pas... Ne me quitte pas!

Madame Robert, derrière sa fenêtre, guettait le retour d'Aline et du capitaine; elle allait et venait, anxieuse, suivant sur l'horloge la marche des aiguilles. Est-ce ce soir, enfin, qu'elle pourrait dire au docteur:

« Mon cher ami, embrassez votre fiancée !... » Elle en tressaillait d'aise. Ce serait si doux de jouer à la châtelaine, de dépenser sans compter, d'avoir équipage !... Sa fille ne pouvait aller à pied... Et les produits des fermes, les œufs, le beurre, les volailles... Quelle abondance au logis ! La cocotte ferait rôtir de belles grillades, le coquemar chanterait tous les soirs pour le thé familial, la tourtière cuirait de beaux pâtés ! C'est bon d'être riche, murmura-t-elle ; alors tout sera oublié. Aline ne pensera plus à ces tiraillements qui m'irritent contre elle : le mariage change singulièrement les caractères. Allons, préparons le menu pour le repas des fiançailles... « Justine, n'oubliez pas les chauffroids de perdreaux. »

En vérité quand la nuit tomba, madame Robert se vit grand'mère !

Des pieds grattent lourdement le racloir de fer, puis des souliers frappent le seuil pierreux ; presque sans bruit, la porte du couloir s'ouvre et se referme, les nouveaux venus entrent doucement dans salle, où madame Robert sommeille en pleine gourmandise.

— Ah ! c'est vous ? fit-elle.

Pas de réponse... Ce silence est pour elle plus terrible à cette minute qu'une parole de colère. Elle comprend que tout est fini et que son rêve s'écroule.

— Eh bien ! fait-elle, feignant la surprise, qu'avez-vous donc !

Sans mot dire, le père suspend sa houppelande au crochet, Aline dénoue sa capuche, défait sa mante.

Cette fois, la mère prend peur.

— Que se passe-t-il ?

Elle se penche vers les tisons qui meurent ; une

allumette flambe, la lampe brille. Elle se lève, et, de toute sa hauteur, dressant la lumière, regarde son mari et sa fille : elle voit des visages décomposés, les paupières rouges d'Aline, les traits durcis du père et la ride verticale qui creuse son front.

— Quelles mines d'enterrement !...

— Allons, femme, causons ! L'enfant ne veut pas se marier, ça la regarde. Mais, nous ! nous !... fait-il en s'approchant de madame Robert, qui se raidit et pose la lampe sur la table. J'apprends qu'il y a encore des dettes, que pour boucher des trous, faire la belle, parader avec les riches, tu as emprunté plus que tu ne me l'avais avoué, et que tu comptes sur ta fille pour payer tes folies !...

— Qu'oses-tu dire ? songe à qui tu parles !

— Tonnerre ! je parle à ma femme... à ma femme qui nous ruine et nous désunit tous !... Comment as-tu osé te courber devant quelqu'un, tendre la main, et revenir sans honte auprès de moi... auprès de tes enfants ?

— Qui t'a dit cela ?... Ce n'est pas vrai... ce sont des mensonges... On te monte contre moi, fait la mère, outragée dans son orgueil.

— Allons, tais-toi... avoue une fois pour toutes ; combien dois-tu ? pour combien dois-je rougir ?... Moi qui nous croyais sans tare... moi qui nous croyais [pauvres, mais libres !... Moi qui mourrais de faim [plutôt que de tendre la main... Tu as fait cela, toi, toi ?

— Qui t'a dit cela ? reprend la mère dressée comme une lionne.

— N'accusez personne, mère, c'est moi ! fait Aline s'avancant la tête haute près de son père.

— Tu m'as vendue !... Pourquoi as-tu avoué ce que je garde secret depuis vingt ans, ce que j'espérais lui cacher toujours ?... Eh bien ! oui, j'ai encore emprunté, j'ai mendié d'autre argent, pour que toi, le père, toi, ma fille, vous n'alliez pas comme des gueux !... Est-ce avec ta solde, dis, et ma dot, que nous pouvions vivre, recevoir, faire figure au régiment, préparer le mariage de tes filles ?... S'il y a un coupable ici, c'est toi, qui n'as pas su comprendre ce qu'il fallait exiger de tes enfants !... Ah ! tu veux savoir ce qu'il en a coûté pour en venir au point où nous sommes acculés !... Ce n'est pas deux mille, c'est peut-être cinq mille... Ah ! ah ! fit-elle avec un rire de folie, c'est comme à l'encan !

Elle allait de l'un à l'autre, grandie par la fureur ; une flamme sortait de ses yeux, elle les dominait de sa colère.

— Maintenant qu'il faut payer, on se dérobe... Est-ce que ta fille n'a point joui de ce bien-être frauduleux, oui, frauduleux, puisqu'il ne sera jamais payé !... Est-ce que son devoir n'est pas, aujourd'hui, de prendre sa part d'une dette dont nous sommes tous solidaires ?... Elle refuse, elle se révolte, elle ose accuser sa mère !

— Oh ! je vous en supplie, ne prononcez pas de paroles irréparables... mère, on vous entend !

— Eh bien ! qu'on m'entende !... Si tout croule, que m'importe que l'on sache, ce soir ou demain, que ma parole scellait un marché de dupe... Avoir pu dissimuler ma gêne, reprit-elle à voix sourde, t'avoir épargné des soucis, t'avoir fait la vie riante, et t'entendre aujourd'hui me reprocher un calcul que

je croyais heureux!... Allons donc, est-ce l'emprunt qui déshonore ou la pauvreté?... Tu parles de ton honneur... Il est intact, je t'ai mis plus haut que tout, et moi vivante, entends-tu, personne n'aurait pu t'attaquer! Mais qui nous croira irréprochables, maintenant?

Elle les toisait orgueilleusement comme des êtres tremblants.

— Mère, je puis tout réparer : laissez-moi partir, me placer à Nancy, à Paris... Je gagnerai l'argent qui vous manque, vous savez bien que je me le suis promis à moi-même.

— Qu'est-ce que tu dis?... partir! Tu veux t'en aller! Ah! ah! ce séjour à Messein t'a mis en goût de liberté!... Tu crois que je t'ai élevée comme une héritière, pour te laisser partir comme une gueuse!

— S'il le faut pourtant? murmure Aline.

— Pourquoi refuses-tu de te marier? reprend la mère.

— Parce que je ne veux pas de ce mariage, qui est un marché!

— Allons donc! C'est encore toi qui, dans ce mariage, donnes tout.

— Non, puisque je ne donnerai pas mon cœur.

— Qu'importe!... tu te marieras.

— Jamais! jamais!... Je partirai plutôt!

— Je te défends de partir.

— Je suis majeure!... réplique Aline, indignée de cette volonté impitoyable.

— Ah! le voilà donc lâché ce grand mot... majeure!... Et tu te crois libre d'aller où bon te semblera, de te mettre à gages, et de déclasser jusqu'à tes père

et mère? Non, cela ne sera pas!... Derrière nous, il y a les ancêtres qui ont des droits; si tu l'oublies, je m'en souviens... A nous deux, ma fille!...

Les deux femmes étaient dressées l'une devant l'autre : la mère au paroxysme de la colère, la fille épouvantée de cette querelle et de cette volonté de fer. En une heure, venaient de sombrer les souvenirs tendres et frais du passé; il n'y avait plus en présence que deux forces qui allaient se briser.

Le père avait pris sa fille dans ses bras, et doucement l'emmenait vers sa chambre.

— Va, reste là... Calme-toi, à demain, mon enfant.

Puis du même pas lourd, il redescendit, sans mot dire; prit sa houppelande, sa casquette, sa lanterne, et s'en fut résolument avertir le docteur.

X

Comme de coutume, Aline est descendue aussitôt levée. Le père déjà, sous le hangar, débite les fagots, ramasse les ételles, prépare les bûches pour allumer son feu. Aline court l'embrasser; il la serre tendrement dans ses bras.

— Père, me pardonnes-tu le chagrin que je te cause?... Si je pouvais...

Le capitaine l'embrasse, soupire, hausse les épaules d'un air résigné :

— Bon sang de bon sang ! quel sacré quart d'heure !... et ce n'est pas fini, je connais ta mère, la voilà montée sur ses grands chevaux... Nous aurons la vie dure.

— Tu ne m'en veux pas, au moins... murmure Aline, retrouvant pour consoler son père, ses caresses de petite fille.

Elle s'empresse, ramasse dans son tablier les copeaux, le bois sec...

— Laisse-moi t'aider !

— Non, va faire ton ouvrage, j'ai besoin de « bas-sotter ¹ » ici, pour chasser mes idées noires ; tu m'appelleras quand le café sera prêt, j'irai le *lui* porter.

Penché sur le chevalet, où il a posé un rondin sec, il scie les bûches avec ardeur, — il scierait ainsi toute la journée, n'ayant près de lui que son Tom fidèle ; — le grincement de la scie fait envoler les mauvais souvenirs, il oublie la scène d'hier soir, la crise de nerfs de madame Robert, lorsqu'en rentrant, il lui annonça que le docteur Vimart partait pour quelques semaines, dans le Midi.

— Nous voilà le bec dans l'eau, fait le bonhomme en redressant douloureusement son échine ; c'est toujours comme ça, quand on lève les yeux plus haut que son toit... Comment les choses tourneront-elles?... Ah ! ce n'est pas une sinécure que d'avoir des filles à caser... Tonnerre ! les filles autrefois ne discutaient pas quand on voulait les marier ; elles y allaient bon jeu bon argent, et les ménages s'entendaient. Ainsi, nous...

Il n'alla pas plus loin, il savait au prix de quelles concessions il avait gagné la paix domestique !... A chaque projet de madame Robert, n'avait-il pas coutume de répondre :

— Mais oui, chère amie, parfaitement, ce sera à ton gré, ce que tu fais est toujours bien fait...

Madame Robert en avait abusé. Par ce régime de concessions aveugles, la famille en était arrivée là : s'endetter, se désunir. Beau résultat, ma foi !... Le

1. Bricoler, faire toute espèce de choses.

visage du père s'assombrit. N'était-il pas responsable de ce qui arrivait? En abdiquant toute autorité, n'avait-il pas abandonné tout contrôle? Le jour où il lui faudrait rendre compte de sa mission paternelle pourrait-il dire à ses enfants : « J'ai fait pour vous tout ce que je devais faire, ai-je été un bon père? » Et si les enfants allaient détourner les yeux!...

Cette pensée lui fut si insupportable que, brusquement, il s'arrêta de travailler : sifflant son chien, le capitaine mit sa casquette, endossa son gros veston d'hiver et s'en fut.

Aline avait fini le ménage; madame Robert ne s'était pas encore montrée; les meubles brillaient, le parquet bien net avait reçu une couche d'encaustique, l'évier fraîchement « grayé¹ » avait une blancheur de pierre neuve. Suzanne pour aider Aline, avait essuyé la vaisselle de la crédence et soigneusement épousseté les cimaises. La petite regardait sa sœur avec surprise; depuis qu'Aline travaillait dans sa chambre jusqu'à une heure avancée de la nuit, elle avait obtenu de coucher près de sa mère, au rez-de-chaussée, parce que la lumière l'empêchait de dormir. Cette nuit, l'enfant avait entendu madame Robert crier, pleurer! Alors elle avait pris peur.

— Toi! toi au moins tu m'aimes, tu me comprends, avait crié la mère en la prenant dans ses bras; tu es bien ma fille, tu n'es pas une ingrate... Il ne me reste que toi!...

Pourquoi ce chagrin? Pourquoi Aline a-t-elle les yeux pleins de larmes? Pourquoi ne fredonne-t-elle

1. Poli avec une pierre de grès.

pas ce matin en faisant son ouvrage? Suzanne voudrait bien savoir. Elle s'est approchée de la grande sœur, nouant ses bras autour de sa taille :

— Tu as de la peine?

— Ce n'est rien, murmure Aline, qui bravement sourit à la fillette.

— Pourquoi te fais-tu de la bile?... D'abord tu es laide quand tu pleures... il fait si bon chez nous quand tout le monde rit!

— Je n'ai plus le cœur à rire, Suzanne.

— Alors tu t'ennuies... C'est le docteur qui en est cause, hein! je l'ai bien vu, moi, mais je n'ai rien dit... Tu n'en veux pas?

— Non, fait Aline.

— Mais, interroge la fillette, si je l'épousais, moi, ce serait la même chose; il serait toujours le gendre de papa et de maman!... Écoute, fait-elle mystérieusement, j'ai fait hier une philippine avec lui, sûrement ce matin il viendra nous voir, et comme il ne pensera plus à notre pari, je lui crierai : « Bonjour, Philippe! » Je gagne ma philippine, il est obligé de m'accorder ce que je lui demande; je lui demanderai carrément de me prendre pour sa petite femme... Es-tu contente?

— Chérie, murmure Aline, touchée jusqu'au cœur de l'offre naïve de la fillette, le docteur ne viendra pas.

— Qu'en sais-tu?

— Il est parti.

— Oh! le sot.

Sans doute le docteur va recevoir son paquet, mais de l'autre côté de la porte on entend un bruit de

chaises remuées, de lit avancé et repoussé; madame Robert se lève. Quelques moments après, elle entre dans la salle à manger. Suzanne s'avance :

— Bonjour, petite mère.

— Bonjour, répond froidement madame Robert.

Ses lèvres effleurent le front de l'enfant.

— Bonjour, mère, dit à son tour Aline, d'une voix qui tremble légèrement.

Madame Robert lève un regard dédaigneux vers celle que désormais elle a résolu de traiter en coupable; la jeune fille fait trois pas en avant, un geste sec l'arrête. Elle ne compte plus, il n'y a au logis qu'une fille, Suzanne! C'est à Suzanne qu'elle donnera ses ordres, l'autre peut aller, venir, sa présence lui est indifférente. Aline le comprend, entre son orgueil et sa tendresse, madame Robert n'hésite pas : tout plutôt qu'oublier une humiliation.

La maison est devenue un enfer, le jour qui suit ressemble au jour qui précède; sitôt levé, le capitaine s'en va, il fuit le logis, où ne l'accueillent que des visages mornes, des sourires contraints. A table, pas un mot : « Oui, non », répond sèchement madame Robert, quand son mari lui parle; Aline ne lève pas les yeux; à tour de rôle, avec Suzie, elle fait le service de la table; madame Robert remercie la cadette, mais traite l'aînée comme une servante.

Le repas fini, chacun s'en va : Aline remonte dans sa chambre et travaille, Suzanne part à l'école, la mère tue son impatience. Près de son rideau tiré, elle inspecte la rue, reprend l'écheveau de ses rancunes contre sa fille. Ce silence implacable les exaspère tous.

Charles, maintenant, rentre à la nuit, pour ne pas voir ces visages de pleureuses. « Ah ! si sa sœur avait un peu d'énergie, elle ferait comme lui, elle partirait un beau matin ; n'est-elle pas majeure, donc libre ! »

« Libre de quoi faire ? se dit Aline aux heures fiévreuses ; si j'étais orpheline et riche, la loi me permettrait de demander des comptes à ma mère, et elle ne me permet pas de lui réclamer le seul bien que je possède, ma liberté. Elle peut me chasser, et moi je ne peux pas partir, car si je partais de mon plein gré, résolue, fière de gagner ma vie, la loi se dresserait contre moi, et tout le monde ici me traiterait de mauvaise fille. » Parfois, à bout de forces, elle a failli se jeter aux pieds de sa mère et lui dire : « Pardonnez-moi, je souffre, ayez pitié de nous ! » Quand ce silence haineux pesait trop lourdement sur elle, l'enfant se levait, résolue à se sacrifier pour rendre à son père la vie souriante d'autrefois... Mais Maurice que dirait-il, que ferait-il, si elle oubliait ainsi sa promesse?... Le faire souffrir, lui ! Jamais. On pouvait la torturer, mais on n'obtiendrait rien qui pût faire croire à Maurice qu'elle l'a trahi.

Son esprit va par sautes aux résolutions extrêmes. Elle s'affole, se désespère, de se sentir emprisonnée au milieu des siens ; ses nerfs s'ébranlent, son cœur se détraque, plusieurs fois en rêve, elle s'est sentie mourir. Qui donc viendra la délivrer ? Les jours passent sans espoir. Madame Villebau griffonne quelques mots rapides, en lui envoyant le montant de son travail ; elle ne sait rien de Maurice. Est-il parti pour la Pologne?... Quoi, sans la prévenir !... Quel martyre que cette vie cachée !

Un matin, vers le 20 décembre, Aline reçut du facteur un paquet recommandé ; c'était un rapport sur l'organisation des salines de Rozières, avec prière de le recopier dans un délai de cinq jours. Entre les feuillets couverts de chiffres, on a glissé une page de musique ; Aline tremble... C'est la page exquise, l'air si tendre d'autrefois.

Ah ! qu'il la fait bon regarder
La gracieuse douce et bonne...

Maurice se souvient... il l'encourage. Que veulent dire ces cinq jours fixés pour l'exécution du travail ?... Et le timbre... Pagny-sur-Meuse ?... Quoi, il serait là tout près !... il rôde autour de Gondreville... il la prévient !... Va-t-il donc venir ?...

Les papiers sont épars sur la table, Aline prosternée les couvre de ses bras, et ses lèvres baisent éperdument le feuillet de musique, un espoir d'amour et de délivrance. Comme il la regardait ce soir-là, cette fillette de Greuze, son image ; comme il lui avouait déjà son amour, quand le violoncelle répétait si doucement la phrase qui chantait dans son cœur :

Ah ! qu'il la fait bon regarder...

— Il est là ! il est là ! j'en suis sûre maintenant !...

A travers les chambres mornes, elle allait, venait comme une illuminée. Que pouvait-on contre elle ? Le bien-aimé allait venir !... Aline était persuadée que les portes tomberaient d'elles-mêmes plutôt que de s'opposer à l'entrée de Maurice ; ses sens affinés percevaient la présence de celui qu'elle attendait ; aucune

puissance au monde ne pourrait l'empêcher de lui ouvrir ses bras.

La veille de Noël, le capitaine Robert rentra de la chasse, en se plaignant de douleurs intolérables dans tout le corps ; depuis quelques semaines, les vents du nord faisaient rage, la neige s'était mise à tomber. Avait-il été pris subitement d'une crise de rhumatisme ? Il n'en savait rien, mais aussitôt rentré, il avait réclamé son lit :

— Tu laisses là ton fusil près de la porte ? avait demandé madame Robert, en remarquant que son mari oubliait de suspendre son arme, comme il le faisait d'ordinaire, au manteau de la cheminée.

— Oui, je ne l'ai pas déchargé, Charles tout à l'heure s'en occupera sous le hangar ; dis-lui de le faire immédiatement, on ne sait jamais ce qui peut arriver, puis il le remettra à sa place habituelle.

Le capitaine se retournait sur son lit, jurant, sacrant, tantôt après sa jambe, tantôt après son bras :

— Mille millions de tonnerres ! c'est à croire que le major me charcute encore le mollet.

— Père, prends un peu de chloral.

Aline s'approchait du lit, ayant versé dans un verre d'eau quelques gouttes d'une potion que le docteur Vimart avait jadis envoyée pour elle.

Le capitaine ayant, bu, s'endormit d'un sommeil lourd. Madame Robert, tranquillisée, regarda l'horloge... Huit heures et demie... Bien ! elle pourrait aller réveillonner chez les Thomas avec Suzanne ; on excuserait Aline qui veillait son père un peu souffrant. C'était une bonne soirée en perspective : on ferait

sauter les crêpes, on mangerait les gaufres bien chaudes, sucrées et parfumées à l'eau-de-vie, puis la bande irait en sabots, avec les lanternes allumées, entendre la messe de minuit. Suzanne sauta de joie, enfin on allait donc échapper pour un soir à l'ennui du logis.

Une demi-heure après, les deux femmes étaient prêtes, et chaudement enveloppées s'en allaient, en piétinant la neige, vers la maison des Thomas. Quant à Charles, qui sait où il réveillonnerait ?

Restée seule, Aline remet en ordre la salle à manger, range la vaisselle, jette sur la table le grand morceau de limousine qui lui sert de tapis. Avant de remonter dans sa chambre, elle va voir son père ; il dort, elle l'embrasse doucement, et se retire sur la pointe des pieds. Un autre ouvrage l'attend là-haut.

— Tiens, on frappe... où cela ? A la vitre, à la vitre du jardin !... Qui est là ?... qui la regarde toute seule dans cette chambre... Elle tremble... Qui a passé la rivière pour entrer là ?

On frappe encore une fois, elle a vu la main qui s'appuie à la vitre.

C'est lui ! elle ne s'est pas trompée, Maurice est là ! là dehors ! Elle repose la lampe, court dans le couloir, ouvre la porte vermoulue qui donne sur le jardin... Deux bras la saisissent ! Elle va défaillir.

— Toi, c'est toi, enfin ! murmure-t-elle.

Dans l'ombre du corridor, sur le seuil de la porte, leurs bouches se dévorent. Elle se serre contre lui ; ses mains brûlantes secouent la neige qui couvre les épaules, le capuchon du bien-aimé, caressent les joues glacées, les cheveux mouillés du jeune homme. La

jeune fille s'arrache un moment de ses bras, le regarde... A peine devine-t-on les traits du visage sous cette lumière blafarde qui monte du champ de neige.

— C'est toi, je ne rêve pas, c'est bien toi!... Tu m'as donc entendue... Mais viens, entrons, tu as froid... Ferme vite la porte.

Dans le couloir, avant d'entrer, Maurice secoue sa pèlerine; la neige tombe et fond sur le plancher. Aline le prend par la main, l'attire dans la grande salle.

— Viens, dit-il, que je te regarde!

Il a levé la lampe, la lumière éclaire le pauvre petit visage creusé, pâli, enfiévré par des yeux qui ont un étrange éclat.

— Qu'est-ce qu'on t'a fait? murmure-t-il...

Et il est si troublé que la lampe vacille dans ses doigts tremblants.

— Oh! rien, rien! répond Aline, puisque tu es là!

Ils oublient tout, le père qui dort dans la pièce à côté, la mère qui peut rentrer, Charles qui va les surprendre! Maurice est assis près du feu, Aline, agenouillée contre lui, le regarde, éperdue... Pendant ces quelques minutes, leur vie est suspendue, le temps est arrêté. Comme ils s'aiment!... Ils se chuchotent des mots très doux, ils ont tant à se dire, qu'ils voudraient se taire; le silence seul peut exprimer ce qui les bouleverse.

— Chauffe-toi!

Elle prend ses mains, les couvre de baisers, les pose chastement sur sa poitrine, et il lui semble que

tout son sang monte en la brûlant, pour réchauffer ces mains glacées. Minute délicieuse où leurs yeux rencontrent au plus profond d'eux-mêmes, le désir d'être tout entiers l'un à l'autre.

— Pourquoi ne m'as-tu pas écrit?... Je serais venu, je ne veux pas que tu sois malheureuse... je t'emmènerai, n'es-tu pas ma fiancée, ma femme?... Oh ! tes beaux cheveux... je les aime ; donne-les-moi, dis, veux-tu ?...

Elle reste en extase à ses genoux, sur ses épaules tombent les cheveux si doux qui la couvrent d'une mante veloutée, fluide et chaude. Maurice les soulève, les caresse, les baise avec ardeur ; une lueur folle passe dans ses yeux... Aline se relève, troublée.

— Je t'aime ! je t'aime ! murmure l'enfant.

— Je t'adore... mon aimée, ma jolie. Oh ! laisse... plus près encore !...

Leurs souffles se confondent ; lèvres à lèvres, ils boivent leur bonheur.

L'horloge tinte onze coups.

— Écoute !... l'heure. Maurice, pars... il faut partir... Ils vont rentrer !

— Non, non, je ne te quitte plus... je ne veux pas partir, je t'aime... je t'aime, qu'importent les autres !...

— Je t'en supplie... c'est folie...

Mais ses lèvres, au même moment, démentent ses paroles ; c'est elle qui, éperdue, revient aux lèvres du bien-aimé.

Doucement il l'a prise dans ses bras, il l'emporte.

— Viens, viens là-haut, chez toi... Je veux passer cette dernière nuit à tes genoux... demain, je parti-

rai... Je serai loin. Quand nous reverrons-nous? Ne me refuse pas, qui sait notre destin?... L'absence, la mort, peut-être!... Pendant des mois, je serai loin. Ou bien, partons ensemble, fuyons tout de suite dans la nuit... Viens, viens, personne là-bas ne saura qui nous sommes, tu seras ma femme, nous serons heureux...

Défaillante, elle s'abandonne, et Maurice, affolé, l'emporte dans sa chambrette.

.
.

En rentrant vers une heure du matin, madame Robert fut toute surprise de voir la porte de la salle à manger entr'ouverte, et la lampe encore allumée... Sa fille n'était donc pas couchée?... Elle avance, tirant derrière elle Suzanne à moitié endormie... Personne... la lampe baisse, répandant une forte odeur de pétrole... Elle brûle donc là depuis son départ? Est-ce que le père se serait réveillé?... Elle entre dans la chambre, éclaire le lit, le capitaine dort à poings fermés. Suzanne, pressée par le sommeil, le cerveau alourdi par le vin chaud et le nombre fantastique de « vaütres¹ » qu'elle a mangées, se déshabille rapidement et s'enfouit sous son petit lit, où Aline, prévoyante, a passé la bassinoire.

Madame Robert ne peut se décider à se coucher; elle est inquiète... Certainement il est arrivé quelque chose en son absence... voilà des chaises dérangées... Tiens, un verre, on a donc bu? Mais Aline d'ordinaire range tout ce qui traîne... Elle hume les gouttes

1. Crêpes épaisses.

restées au fond du verre... Un grog!... Serait-elle sortie?... Mais non, la porte de la rue était fermée à clef... Et puis, aurait-elle le courage de fuir comme son frère?... Allons donc!... Elle viendrait à bout de la résistance de sa fille, tout s'use, même une mauvaise tête.

La lanterne, posée sur la table, éclaire d'un rayon triangulaire l'entrée de la porte restée ouverte.

— Tiens, de l'eau par terre! Des traces de pieds mouillés sur la cire! Qu'est-ce que cela veut dire?

Madame Robert prend la lanterne, regarde le plancher, suit les traces jusqu'à la porte du jardin : là, le couloir est tout mouillé, quelqu'un a dû secouer ses vêtements, un peu de neige durcie marque l'empreinte d'un talon.

— Quoi! le verrou est tiré! quelqu'un est entré par là... Ah! fait-elle, étourdie.

Ses yeux s'ouvrent démesurément, comme si, à travers les murs, elle voyait ce qui se passe.

— Je veux en avoir le cœur net... Aline! crie-t-elle au pied de l'escalier, sans se soucier que ses cris réveillent le père... Aline!... qui a ouvert la porte du jardin?

Pas de réponse.

Là-haut, Aline frissonne dans les bras de Maurice; elle a entendu, comme dans une hallucination, rentrer sa mère... Que faire? va-t-elle répondre?...

— Chut, murmure Maurice.

Et ses lèvres imposent le silence.

— Aline! crie la mère, veux-tu me répondre? ou je monte!

On entend un faible bruit, le parquet craque, puis

un chuchotement... Plus de doute, quelqu'un est enfermé avec sa fille... dans sa chambre!... en son absence... La colère l'affole.

— Ah ! ah ! fait-elle, je saurai bien qui !

Elle va monter l'escalier... Au même moment la croisée d'Aline s'ouvre, et, au risque de se casser le cou, Maurice, cédant aux supplications de la jeune fille, saute dans le jardin. Il pourra fuir, disparaître, pendant qu'Aline ouvrira lentement la porte. Mais la mère a entendu le grincement de l'espagnolette, elle devine la fuite de l'intrus... Revenant en arrière, elle aperçoit, à la lueur de la lanterne, le fusil du capitaine qui est resté là près de la porte, elle s'en saisit, l'arme, et voyant quelqu'un se relever, s'enfuir vers la rivière, ajuste et fait feu.

L'homme tournoye et tombe sur la neige foudroyé... Un cri déchirant répond au coup de feu... Aline, comme une folle vient s'abattre sur le corps de Maurice.

— Qu'y a-t-il donc ? fait le capitaine réveillé en sursaut par le coup de fusil, les cris, l'arrivée bruyante des voisins.

— Regarde ! fait madame Robert, le visage hagard ; ta fille avait un amant... Je l'ai tué !

XI

La petite ville s'est éveillée au coup de feu, une rumeur court à travers les rues, les portes s'ouvrent, des gens à demi vêtus se précipitent aux nouvelles. Que se passe-t-il ? Des groupes d'ombres se forment bizarrement, les lanternes allumées jettent une clarté fuligineuse sur la neige qui cesse à peine de tomber ; là-haut, dans le ciel où moutonnent les nuages, la lune rayonne doucement. Ce réveil est sinistre, les gens courent, épouvantés ou affamés de scandale. On chuchote d'abord, on discute, puis on s'emporte, et les clameurs sourdes viennent tomber sur cette porte, comme des pierres qui insultent un tombeau.

— Un homme tué !... Par qui ?... Est-ce le père ?...

— Non, la mère en rentrant aurait surpris les criminels...

— C'est épouvantable !... Mais c'était à prévoir, elle ne ressemblait pas aux autres jeunes filles...

— Elle se cachait... déjà elle avait honte... personne n'avait deviné son jeu...

— Le TERENCE nous a dit souvent, que cet hiver, de l'autre côté de l'eau, il voyait briller très tard la lumière dans sa chambre.

— Chez ses parents, quelle honte!

— C'était pour mieux duper son monde!

— Chut! Voilà le juge de paix... voilà monsieur le curé.

La foule s'écarte, livrant passage aux deux hommes, qui se découvrent et entrent dans la maison des Robert.

— Le médecin est là...

— Pauvre docteur! s'est-il assez fourvoyé là dedans!... Je vous disais bien — c'est la vieille Malvina qui s'adresse au percepteur — qu'il ne fallait pas se fier à la mine de ces gens-là.

Pas une plainte pour l'enfant, pour le mort! La foule ne sait rien, mais elle juge suivant l'instinct cruel des moralités primitives.

— ... La mère a bien fait, elle a vengé l'honneur de sa fille...

— En déshonorant tous les siens, lance une voix dans la foule.

— C'est vrai... c'est vrai... murmurent quelques-uns.

— C'est faux! Elle a puni les coupables, c'était son droit!

— Qui donc a le droit de tuer?...

Une discussion sans fin commence entre les gens qui se collent contre la porte, la fenêtre, le mur de la maison pour surprendre son secret; sur la rivière, des

batelets vont et viennent, le jardin est envahi, la maison est cernée par une curiosité féroce.

Chacun se met à la place de la mère, du père.

— J'aurais fait ceci...

— Non, cela...

— Une correction à ce drôle aurait suffi, fait un braconnier.

— C'est vrai... le père n'avait qu'à lui frotter les oreilles...

— Ce sont des mœurs d'Apaches... S'il fallait jouer du fusil ou du couteau chaque fois qu'une fille aime en cachette, où en serions-nous ?

— L'honneur des riches, reprend un forgeron, c'est pas l'honneur des pauvres, voilà la vérité... Qu'est-ce que ça fait que la fille à Colas ait fauté avec le fromager ? Est-ce que le père Colas est allé menacer l'autre!...

— Pourquoi deux poids et deux mesures pour les femmes?... Je voudrais savoir quelle différence vous faites sur ce chapitre-là, entre sa fille qui est une ouvrière et celle-là ?

— Vous savez bien que les pauvres doivent se résigner à tout... Est-ce que la fille de Jacques Bonhomme est tenue d'être vertueuse...

— Mais la vertu d'une femme n'est pas le privilège des riches, fait la même voix qui tout à l'heure avait protesté ; le père Colas avait autant le droit de se venger que madame Robert...

— La question n'est pas là, elle est de savoir ce qu'il faut entendre par la vertu des femmes, et si c'est être déshonorée que d'avoir aimé sans la permission de personne, affirme un autre.

— Taisez-vous donc, fait mademoiselle Malvina, vous êtes immoral avec vos théories... Qu'est-ce que le monde deviendrait, si les femmes n'avaient plus peur des coups de langue et des coups de bâton...

— Chut ! voilà le frère qui arrive !

Un remous se fait dans la foule ; on voit passer, dans cette aube sinistre, un jeune homme qui court nu-tête, les vêtements en désordre... D'où vient-il ?... Comment a-t-il su ?... Il bouscule à coups de poing les gens qui l'empêchent d'arriver, enfonce la porte. Derrière lui, les curieux se haussent sur la pointe des pieds, pour surprendre ce qui se passe à l'intérieur ; mais le couloir est vide, toutes les lumières sont dans la grande salle. Un frisson gagne la foule, on a entendu le cri d'horreur de Charles.

— Sait-on qui c'est ?...

— Personne ne l'a vu... Il n'est pas de ce pays-ci.

— A l'hôtel du *Cheval-Blanc*, il y avait hier soir un homme jeune qui s'informait beaucoup des Robert, mais il n'a rien dit de la jeune fille...

Les suppositions vont leur train...

La mère l'a sommé d'épouser sa fille... il a sans doute refusé... Alors, pan, pan, pan...

— C'est une mère antique, fait remarquer quelqu'un.

Et le mot grandit, jusqu'à l'héroïsme, le geste abominable !

Dans la salle, où les deux amants s'étaient retrouvés il y a à peine quelques heures, on a déposé le cadavre de Maurice. Il est là, étendu sur la table, enveloppé dans son manteau. La charge de plomb faisant balle lui a perforé le crâne, la mort a été presque

instantanée. Autour de lui, médecin, prêtre, juge de paix discutent.

Assis dans le coin de la cheminée, le capitaine Robert reste terrifié, il pleure comme un enfant. Vit-il? rêve-t-il?... « Quoi, est-ce possible, son Aline, sa pure Aline avait un amant!... Cet homme sortait de sa chambre... C'est pour le recevoir en toute sécurité, qu'elle lui a versé du chloral!... Qui aurait pu croire qu'elle se conduirait ainsi!... » Une lettre, trouvée dans le portefeuille du mort, avait permis d'établir l'identité de cet homme dont le visage lui était inconnu; c'était le propre neveu de madame Villebau, l'ingénieur des Salines de Varangéville, celui qui envoyait des travaux à recopier. Un flot de sang lui monte à la gorge, il voudrait se loger une balle dans la tête... son honneur traîné dans la boue... la faillite de toute son existence... Jamais il ne se relèvera d'un coup pareil... il n'y survivra pas. Dans ce cerveau fatigué, la même pensée obsédante est ramenée comme par un ressort d'horlogerie, il s'obstine à deviner les causes de ce drame : « Pourquoi Aline a-t-elle caché cet amour? Il était donc coupable?... Il l'avait donc séduite? Quoi, son enfant s'était abandonnée comme une fille de rien!.... C'est atroce. »

Au juge qui l'interroge, le père répond par de sourds gémissements. Que peut-il lui dire? Quelles explications fournir? Il ne sait rien; que sa femme parle.

Elle est là, redressée contre l'horloge, contemplant avec des yeux froids le cadavre étendu devant elle. Pas d'émotion visible, sa main n'a pas tremblé... Quelle force donne le sentiment de l'outrage!... Sa

filles, une Robert, avait failli : au larron d'abord, à elle ensuite !... La vengeance lui appartenait, qui donc oserait lui en dénier le droit ?

On l'interroge, elle répond d'une voix sèche :

— J'ai fait mon devoir.

On insiste, elle refuse de s'expliquer, et demande seulement à se retirer dans sa chambre. Elle sort d'un pas ferme, la tête haute, sans regarder le père qui sanglote.

Là-haut, Charles et Suzanne sont près d'Aline ; des voisins, pris de pitié, ont porté la jeune fille évanouie dans sa chambre. Pendant que le père et la mère se débattent au bord du gouffre, l'enfant n'a plus conscience de ce qui se passe ; Suzanne l'embrasse, l'appelle tendrement, mais en vain. Elle est glacée, Charles la roule dans ses couvertures et frictionne vigoureusement le corps inanimé. Les voisines sont parties, les trois enfants sont seuls là-haut.

.

Ce n'était là que le commencement d'un long martyre !... Pendant un mois, Aline fut entre la vie et la mort ; une fièvre cérébrale s'étant déclarée, les médecins ne répondirent point de la sauver. Et pendant ces jours d'épreuve, les Robert furent abreuvés d'humiliations, de calomnies, de curiosités malveillantes. On voulut tout savoir de leur vie, on fouilla le passé, on sut leur détresse, et grâce aux bavardages de l'impitoyable Malvina, on sut que les traites avaient été protestées.

Madame Villebau et Sophie, accourues à la première nouvelle du drame, s'occupèrent d'Aline et de Su-

zanne. Aussitôt les formalités remplies, la tante avait ramené le corps de son neveu dans le cimetière de Messein ; Sophie resta pour diriger la maison, et protéger Aline. Madame Robert était détenue à Saint-Mihiel ; pas une fois elle ne demanda des nouvelles de sa fille, et comme son avocat essayait de lui parler en faveur de la malheureuse, madame Robert lui déclara que cette enfant n'existait plus pour elle. La sympathie publique se détourna de la mère.

La pitié allait vers le capitaine ; il semblait se survivre à lui-même ; on le voyait traverser les rues, cassé comme un vieillard. Certains eurent des remords d'avoir augmenté une telle douleur par d'inutiles racontars. Mais le drame qui se jouait autour de lui était moins terrible que celui qui torturait sa conscience : il y avait lutte entre les idées qu'il considérait comme sacrées et son amour paternel. On lui avait tellement répété dans sa vie ces mots de devoir, d'honneur, de consigne, qu'à l'heure présente ses principes condamnaient sa fille, et pourtant en lui-même une voix s'élevait protestant en faveur d'Aline, l'accusant lui et la mère d'avoir mal compris le cœur de l'enfant, de n'avoir pas su gagner sa confiance, de n'avoir pas rempli leur devoir.

Maintenant il connaissait l'idylle, la triste histoire de Maurice, la pitié et l'amour d'Aline, leurs fiançailles... Ah ! pourquoi avait-elle eu peur de parler, pourquoi ne s'était-elle pas ouverte à lui, un crime aurait été évité ! Car la mort de Maurice lui apparaissait criminelle ; est-ce que sa femme n'avait pas agi en fanatique ? Son orgueil était le grand coupable. Il eut des remords, se sentant responsable du meurtre commis.

L'honneur de sa fille était-il solidaire de l'honneur de la famille?... Question obsédante !... Une lueur de justice l'éclaira. Le jour où bouleversé par tout ce que la souffrance l'amenait à démolir de ses croyances morales, le jour où dans sa conscience d'homme, il conclut que sa fille en aimant et en se donnant, n'avait pas failli à l'honneur, le capitaine Robert monta dans la chambre de son enfant. Elle vivait là, inconsciente de tout ce qui se passait, désâmée. Son Aline, c'était ce pauvre être recroquevillé dans un fauteuil, tremblant au moindre bruit !... Il s'assit auprès d'elle, coucha sa tête sur son épaule ; l'enfant soupira, s'endormit, et comme jadis jusqu'au réveil, le père tendrement la berça.

Des jours passèrent.

.

Un jour blafard éclaire ce matin de février ; Aline ouvrant les yeux, frissonne, regarde autour d'elle...

La vie est enfin revenue. Les choses, déformées par la fièvre, reprennent leur aspect familier ; elle reconnaît son petit lit de fer, les rideaux blancs, sur la table sa machine à écrire, et des choses lointaines se lèvent en sa mémoire... Rêve ou souvenir?... Une à une elle les appelle, les rassemble, mais son esprit incertain perd le fil qui les enchaîne. Quel silence dans la maison !... Dehors, comme le jardin est laid... Quoi, son père ne s'en occupe donc plus ? Et là-bas, la rivière gonflée a des couleurs de cendre... Le vilain temps... Ces nuages si proches lui donnent froid... Elle est pourtant enveloppée de châles, de

couvertures... Comme ses mains sont maigres et transparentes, quand elle les lève devant la fenêtre !... Elle songe à ces feuilles d'hiver rongées par la pluie...

Derrière son fauteuil, quelqu'un remue une cuiller dans un bol, une voix chevrote :

Il y a la goutte à boire là-haut...

Elle tremble cette voix qui claironnait dans la cuisine de Coqueluchon !

— C'est donc toi, Sophie ? murmure Aline, en levant les yeux vers la vieille, penchée sur elle.

— Enfin ! vous me reconnaissez ! doux Jésus, Marie, quel bonheur !

— Depuis quand es-tu là ?

— Depuis plus d'un mois, mam'zelle Aline.

— Ah ! et...

Aline va pour nommer les siens, elle s'arrête.

— ... les autres ?

— Votre père va bien, il va venir tout à l'heure avec Suzanne et m'sieur Charles.

— J'ai été bien malade ?

Sophie fait signe que oui... Elle s'est assise devant la jeune fille, souffle sur le bouillon et lui offrant une cuillerée attiédie :

— Nom d'une pipe ! il faut se ravigoter, mam'zelle Aline, pour décamper de ce pays-ci.

— Mais, c'est chez nous ici, Sophie !

— Oui, b'en sur, mais on sera mieux ailleurs. Votre marraine vous attend à Paris ; quand vous aurez bon pied bon œil nous irons la rejoindre... En attendant c'est moi qui fais la popote.

Aline essaie de retrouver ce qui s'égare dans ses souvenirs... Elle ne comprend pas bien pourquoi Sophie est là, et pourquoi il faut partir : « C'est donc Sophie qui commande?... »

La vieille Alsacienne remue dans la chambre, d'un coup de poing elle fait bouffer la plume des oreillers... « Tiens, observe Aline, elle n'a plus le cœur d'or et les rubans brodés !... ses rubans sont tout noirs, sa jupe, son caraco... Elle est donc en deuil?... »

— Sophie ? appelle doucement Aline.

La servante revient près du fauteuil de la malade, leurs yeux se rencontrent et ceux de l'Alsacienne se voilent aussitôt de larmes... Elle a compris que le regard inquiet lui demande... Pauvre petite, comment répondre !... Doucement elle ouvre un tiroir, prend une boîte soigneusement rangée, l'ouvre et tire l'anneau de vieil argent, le chardon ciselé dont la fleur purpurine luit sur le métal sombre, comme une gouttelette de sang.

Aline a tendu la main, l'anneau est à son doigt...

De grosses larmes baignent son visage émacié... Cette bague, voilà donc tout ce qui lui reste du passé, tout ce qui survit de la poésie de sa jeunesse, de son amour et d'un instant de bonheur !...

Elle se souvient et, baissant la tête, avec ferveur elle pose ses lèvres sur cette bague, comme sur la bouche du mort.

XII

Depuis un moment, Suzanne, accroupie devant la cheminée, essaie de rallumer le feu qui s'éteint. Ses petites joues se gonflent, et son souffle infatigable court à travers le chalumeau raviver les cendres. Le bois pétille, les étincelles jaillissent, les ételles ont pris feu. En bonne ménagère, l'enfant remplit d'eau le chaudron noirci qui pend au crochet de la crémaillère, glisse quelques marrons sous la cendre, et dans ce vieux couveau que Sophie place sous ses pieds quand elle tricote, Suzanne met deux ou trois morceaux de coraise rouge. Puis, avec la pointe d'une aile d'oie, bien proprement, elle balaie le tour de lâtre désert.

Sa besogne est finie. Le père n'a pas bougé.

Par la cheminée, des bruits confus troublent le silence morne de la grande pièce. Suzanne dresse l'oreille. Est-ce que les gens monteraient déjà vers la Tour?... Mais le donnage n'aura lieu qu'à deux heures, elle a

le temps de se chauffer ; devant la flamme qui saute, elle tend ses mains ouvertes, comme deux petits éventails de nacre rose.

Le père reste immobile, accoudé sur la table. Tous les jours il en est ainsi, il vit perdu dans ses pensées ; Suzanne a beau tourner autour de sa chaise, aller, venir, faire du bruit, lui passer tendrement ses bras autour du cou, il semble ne rien voir et ne plus rien sentir.

« Pauvre papa, se dit l'enfant, me permettra-t-il de sortir pour écouter sonner la trompe?... Depuis que maman est partie, il ne veut pas que je bouge du logis, et que les gens me parlent. Avec quels yeux on nous regarde, quand nous sortons ensemble !... Qu'a donc fait Aline, pour qu'on hésite à nous rendre un salut !... Papa, murmure Suzanne... Papa, reprend-elle d'une voix plus haute, est-ce que maman a écrit ? »

Le père secoue la tête et retombe dans son accablement.

— Papa ! quand donc maman reviendra-t-elle chez nous ? On est si malheureux maintenant !

La fillette s'est faufilée entre les bras du capitaine, doucement elle écarte les mains qui lui cachent ce pauvre visage contracté ; elle se fait câline, l'embrasse.

— Dites, quand reviendra-t-elle ?

— Je ne sais pas.

— Allons, embrassez-moi, je ne suis donc plus votre petite fille, votre benjamine ?... Tu m'aimais bien pourtant !

— Ah ! mon enfant.

Il la serre dans ses bras, à la briser : Suzanne sourit, elle s'est sentie plus près du cœur paternel.

— Pourquoi pleures-tu, papa?... Un homme ne pleure que les morts, nous sommes tous vivants!

— Il vaudrait mieux pour nous être morts!

— Non, non, ne dites pas cela, répond l'enfant avec énergie; nous grandirons, nous serons forts... Voyez-vous, père, bientôt *ces choses-là* seront de vieilles choses... Nous irons loin, loin, personne ne saura rien, et vous serez heureux encore... Moi d'abord, je veux vous soigner... Tiens, prends ta pipe, tu vois, je l'ai bourrée tant que j'ai pu... Fume pour faire plaisir à ta p'tiote... Tu sais, papa, c'est jour de fête aujourd'hui!

— Il n'y a plus de jour de fête pour nous, ma pauvre petite!

— Pourquoi? fait Suzanne surprise... Le donnage est à tout le monde!... je serai peut-être donnée, moi!... Je n'ai pas l'âge, c'est vrai, mais je suis grande... Si au lieu de faire une tresse, maman me permettait de faire un chignon, je paraîtrais avoir quinze ans!

Le capitaine relève la tête et regarde cette petite femme, dont le babillage voudrait bravement chasser ses mauvaises pensées; comme elle est gentille!... Mais à quoi bon?... Qui voudrait d'elle... d'elle, la sœur de l'autre!

— Je vais te confier un grand secret, papa, fit Suzanne en continuant à tutoyer son père... Je crois, sait-elle à l'oreille du capitaine Robert, que je serai donnée avec l'André Masson... Il voudrait être mon « prétendu »... Dans le temps il l'a dit à Charles. Tu sais, ce serait un bon parti pour ta petite fille, il a du bien au soleil, des champs, une ferme avec un petit bois. J'aimerais tant élever des poules... Seule-

ment, on ne les mangerait pas. Oh ! vois-tu, l'idée de leur tordre le cou...

— Suzanne, ne pense pas à ces choses... l'André Masson ne sera jamais donné avec toi.

— Pourquoi ? fait Suzanne interdite.

— Parce que... c'est impossible... Va... va retrouver ta sœur, là-haut... j'ai besoin d'être seul, de réfléchir... de prendre une décision. Va, je te dis... ça ne peut pas durer ainsi... Mais, grand Dieu, que faire, que faire ? murmure le malheureux.

Le cœur gros, Suzanne s'en est allée. Au moment où elle traverse le couloir, la porte de la rue s'ouvre, et le curé de Gondreville entre dans la maison.

— Bonjour, monsieur le curé, je vais prévenir papa, fait la fillette.

D'un bond elle saute dans la grande salle, et frappant sur l'épaule du capitaine :

— Papa ! papa !... voilà m'sieur le curé qui nous apporte des nouvelles de maman !

Le père se lève, hébété... Il fait signe au nouveau venu d'entrer et de s'asseoir.

Le curé de Gondreville est un homme d'une quarantaine d'années, grand, gros, il a la mine rubiconde. C'est un beau parleur et un ami de l'ordre. Avec cela, un esprit timoré et têtu ; pour lui, hors de l'Église point de salut, et dans le drame qui a brisé la famille Robert, si sa pitié se partage entre ces malheureux, il estime de son devoir de faire cause commune avec la mère, et de défendre au foyer, la place de celle qui fut criminelle, à force d'être stoïque. Il connaît l'âme de madame Robert, sa rigide honnêteté, sa ferveur chrétienne, sa dévotion...

Comme Aline est peu de chose, auprès d'une telle mère !

Il s'approche du capitaine ; d'un air de commisération, lui prend la main entre les siennes. Le père, d'un geste, ordonne à Suzanne de sortir.

— Asseyez-vous, monsieur le curé.

Le prêtre s'assied, pose sur la table son chapeau et croise ses mains sur son bâton de cornouiller. Il parle d'une voix douce, comme au confessionnal, en suçant ses paroles.

— Que Dieu soit avec vous, cher monsieur Robert ; je vous trouve dans l'affliction, mais le Seigneur a des voies mystérieuses, il éprouve ceux qu'il nomme ses élus !

— Singulière façon de témoigner son amour, fait le capitaine, que de jeter le scandale sur toute une famille !... si c'est dans l'espoir de cette bénédiction que ma femme a vécu, vous eussiez mieux fait, l'abbé, de l'éloigner de votre chapelle et de votre confessionnal.

— Mieux aurait valu, capitaine, riposte durement le curé, y envoyer plus souvent votre fille ! Elle y aurait appris le respect de la loi de Dieu, et de la loi des hommes !... Ah ! père imprudent, qui avez détourné de l'autel les yeux de votre enfant, considérez aujourd'hui ce que vous avez fait. Ce n'est pas en vain que la créature se soustrait à l'obéissance divine et abandonne les traditions de notre Mère la Sainte Église, pour se fier à l'esprit d'une éducation impie. Qui ose tout dire, ose tout entreprendre, et la vierge dont la pudeur ne s'offusque pas d'un mot téméraire, vous le voyez, n'a pu s'offenser d'un geste criminel. C'est le jugement de Dieu !

— Taisez-vous, l'abbé... De quel droit osez-vous juger un cœur que vous ne connaissez pas?... Si ma fille, au lieu de vivre solitaire, de travailler jour et nuit auprès de nous, avait suivi le troupeau de vos dévotes, vous eussiez pardonné, excusé sa faute... tandis qu'aujourd'hui vous la traitez comme une pécheresse... Et la mère, la mère qui est cause de tout, vous m'entendez, l'abbé, c'est elle que vous innocentiez !

— Halte-là ! je ne l'innocente point ; mais madame Robert, dans sa haine du péché, a cru pouvoir se faire justicière.

— Une justice comme celle-là est le plus effroyable des crimes !

— Dieu, qui sonde les cœurs et les reins, a peut-être exigé cette justice.

— Qui donc exigera une justice humaine ! répond le père d'une voix qui s'étrangle.

Indigné, le prêtre se lève ; il va sortir, mais le capitaine marche sur lui, pose sa main sur son bras. Les deux hommes se regardent face à face.

— Vous ne comprenez donc pas que, malgré tout j'aime mon enfant, que je veux la sauver. Est-ce que je suis aujourd'hui que ce j'étais hier?... Cette vision atroce de ce sang qui a coulé, ma femme en prison, ma fille mourante... les insultes, les paroles qui tombent sur mon cœur comme des pierres sur une tombe profanée... Est-ce que tout cela peut m'empêcher de vouloir arracher ma fille à l'opprobre?... Dites, dites l'abbé... Sa faute ! Mais de quoi est-elle coupable?... Elle a aimé !... Moi... Vous... Eh bien oui, révoltez-vous mais ma fille souffre... Ma fille est déshonorée... Et pourquoi ? Pour avoir commis le péché d'amour

celui que nous commettons tous... Et ce qui est peccadille pour nous est infamie pour elle. Elle a aimé un homme que la loi lui interdisait d'épouser, un homme qu'une loi stupide attachait au lit d'une folle. Elle a eu pitié... la voilà criminelle!... Mais, voyons, l'abbé, interrogez votre conscience... un cœur d'homme bat sous votre soutane, je vous le demande, qui donc ici mérite un châtiment?

— Malheureux! qu'osez-vous dire?... Votre femme a cru venger sa fille.

— En la déshonorant.

— L'Église réproouve le crime... Mais qu'eussiez-vous fait?

— Moi?... J'aurais tout soupçonné, sauf l'honneur de ma fille.

— Aveugle confiance, qui faisait de vous son complice... Hélas! la douleur vous égare, mon pauvre ami, vous êtes prêt à excuser cette malheureuse enfant.

— Je ne l'excuse pas, je la plains.

— Évidemment, reprit l'abbé, mais enfin ce qui est fait est fait, il faut songer à l'avenir, il y a ici une autre enfant, votre fils... la mère enfin!... que comptez-vous faire, quand elle sera libre?... car son acquittement ne fait aucun doute.

— Quelle parole venez-vous donc apporter ici, l'abbé, si vous n'êtes pas un messenger de paix et de pardon?

— Je suis le messenger de l'épouse honnête et chrétienne; Dieu lui a parlé par ma bouche, madame Robert l'a écouté. Elle a fait taire sa juste colère; elle pardonne, mais à une condition...

— Laquelle?

L'abbé hésite, il ne s'attendait point à trouver un homme dont la conscience bouleversée ne voit qu'une criminelle, la mère !... Soumis depuis vingt-cinq ans à la volonté opiniâtre de sa femme, comment pouvait-il dans une pareille catastrophe, se soustraire à cette domination habituelle ? Quel réveil s'est donc fait en lui ?... Le curé de Gondreville pressent une lutte, il a hâte d'en finir.

— Madame Robert désire que vous éloigniez votre fille de la maison paternelle.

— Que je chasse Aline !

— Non, non, ne prononcez pas de grands mots... Madame Robert veut que sa fille, qui est en état de péché mortel, soit confiée à un couvent : elle y fera pénitence. Notre Seigneur se laissera fléchir par nos prières ; il lui rendra la paix en lui donnant l'absolution.

— Vous dites que ma femme veut qu'Aline entre dans un couvent... Et lequel ? fait le père pressentant un coup terrible.

— Au Bon-Pasteur.

Le poing du capitaine s'est abattu si violemment sur la table, que tout tremble dans la maison... L'abbé recule épouvanté, devant cette figure qui, en une minute, a exprimé devant lui le paroxysme de la colère et de la douleur.

— Au Bon-Pasteur ! répète-t-il d'une voix sourde, c'est à ce prix qu'est le pardon de la mère... Elle hait donc bien son enfant, pour la jeter dans la fosse des filles perdues. Ma fille, mon Aline, l'enfant qui a pris pour vivre le meilleur de mon sang, de mon cœur, s'en irait pourrir là !... C'est le rachat que vous me proposez et vous venez, dites-vous, au nom

de la mère et au nom du Seigneur!... Ah! les bourreaux... L'abbé, allez dire à cette mère, que le père hésitait, mais c'est fini. Puisque autour de ma fille, il n'y a que des juges, il est temps qu'elle trouve en moi un protecteur. Allez... Mais allez donc, vous voyez bien que je suis à bout, si vous n'étiez un prêtre, je...

Le curé sort en se signant, il croit que le capitaine Robert est devenu fou. « Certes, c'est un brave homme, mais enfin se laisser aller à des menaces, envers celui qui parle au nom du respect de la mère offensée, et réclame une expiation pour l'honneur de sa famille, pour l'honneur de la paroisse scandalisée, c'est déraisonner!... La nuit porte conseil, demain sans doute, il aura réfléchi, et puisqu'Aline est en convalescence, il ne restera plus qu'à l'envoyer secrètement au Bon-Pasteur. »

.

— Le Bon-Pasteur... répète le père marchant avec violence... Une mère, elle! Allons donc... une matrice inconsciente qui engendra parce qu'il fallait engendrer... A-t-elle vraiment aimé sa fille? A-t-elle pressenti, une seule fois dans sa vie, la force obscure qui nous oblige à revivre nous-mêmes dans nos enfants?... Est-ce que cette goutte de sang, qu'un baiser détache et féconde, n'emprisonne pas en elle, pour toujours notre amour! M'aima-t-elle seulement? Ah! pauvre femme, tu souffres là-bas, mais tu n'as ni remords, ni désespoir, et ton orgueil veut marcher sur nous?... Eh bien! non, cela ne sera pas, je la défendrai contre eux tous... Elle est ma fille, ma fille!...

Le malheureux retombe assis près de la table. Soudain, un appel de trompe fait trembler les vitres ; à travers la porte restée ouverte, entre les bruits de la rue. La foule est massée, au pied de la tour, on l'entend rire, fredonner. Des sonneries joyeuses se croisent, des voix confuses s'impatientent. Pourquoi ces retards ? Enfin du haut de la tour, tombe une nouvelle sonnerie et la voix d'un jeune homme crie dans la trompe :

— Je donne, je donne...

— Qui ?... qui ? demande la foule.

Le capitaine dresse l'oreille, le tumulte devant sa porte l'arrache à ses pensées... Ah ! le donnage.... C'est donc aujourd'hui qu'on célèbre les fiançailles populaires ! Ce sont les conscrits qui, là-haut, vont donner les jeunes filles. Quel rappel du passé !... N'était-ce pas ce 24 février que le docteur Vimart devait être donné avec Aline ?... Il y a donc autour de leur misère, des gens en liesse !

— Je donne, je donne.

— Qui ?... Qui ? reprennent en bas ceux qui écoutent.

— Mademoiselle Thomas et monsieur le surnuméraire.

Des bravos éclatent, on tire des coups de feu, le public est content.

Lorsque le silence s'est fait à nouveau, la même voix reprend dans la trompe :

— Je donne... Je donne.

— Qui ?... Qui ?

— Mademoiselle Angèle Bouvette et monsieur Capulon.

Les mêmes bravos accueillent ces fiançailles imprévues : mademoiselle Angèle Bouvette est la fille d'un ingénieur des forges, malade, mais riche ; lui, est garde-général des forêts. Des réflexions malignes courent à mi-voix. Le donnage continue, ponctué de rires de réflexions plus ou moins grosses sur les fiancés ; Malvina n'échappe point à l'ironie publique, on la donne avec le percepteur.

— Baste, fait un petit commerçant, s'ils se battent, ils battront la grosse et la petite caisse.

Malgré lui, le capitaine épie les noms, qui retentissent, car le porte-voix est si puissant, que toute la salle peut entendre le donnage.

La trompe sonne une dernière fois, il se fait un grand silence : à qui est réservé ce tour, puisqu'il ne reste plus de jeunes filles à fiancer ?

— Je donne... Je donne.

— Qui?... Qui ? crie la foule, énervée par le tapage, les rires, l'odeur de la poudre brûlée.

— Mademoiselle Aline Robert et...

— Et TERENCE !... Et TERENCE ! hurlent cent voix.

C'est un charivari effroyable, des huées, des rires, des cris de gens qui se chamaillent et surexcitent la méchanceté publique.

— Ah ! les bandits... Ah ! les lâches...

Le père s'élance, mais deux bras tendus le retiennent, Aline est là, prosternée, qui l'arrête. Elle a tout entendu.

— Mon père, mon père, supplie l'enfant, pardonnez-moi ce dernier outrage... chassez-moi, je ne veux pas qu'on vous martyrise ainsi, votre chagrin me tue !

Le père, tremblant, relève la jeune fille, la serre

dans ses bras, comme s'il la retrouvait vivante après un danger terrible.

— Viens... faisons-leur face !

Et ouvrant la porte qui les sépare de la foule, il sort soutenant Aline, pâle comme une morte. Sa voix tonne :

— Nous voilà !... Et maintenant, le premier qui ricane, je le tue comme un chien !...

Les gens se regardent, reculent devant cette apparition, qui a quelque chose de formidable, et personne n'ose passer devant ceux qui sont là comme des crucifiés.

TROISIÈME PARTIE

I

Dans la loge étroite, et mal éclairée, d'une vieille maison de la rue Lepic, à Montmartre, une femme raccommode des vêtements; auprès d'elle deux gamines en sarraux d'écolières recopient soigneusement leurs devoirs. C'est l'heure où les locataires rentrent et sortent pour le dîner; à chaque coup de sonnette, à chaque « cordon, s'il vous plaît », la concierge presse la poire qui pend le long de la suspension, et des gens affairés passent en maugréant contre la pluie, la boue, l'affreux temps qui couvre Paris d'une suie aggluante.

— En v'là un temps! murmura une des fillettes, fermant son cahier pour grignoter un morceau de pain sec. Pouah! on croirait manger du pain moisi.

J'en aurai un escalier à frotter demain! répond sa femme; si seulement les locataires voulaient, en entrant, se décrotter les pieds! Mais c'est encore

l'escalier qui écope, et je n'en recevrai pas quatre sous de plus pour les étrennes.

— Qu'est-ce qu'on va ramasser c't'année, fait la grande, qui déjà aligne des chiffres sur le coin de son buvard, additionnant les pièce du jour de l'an.

— Il n'y aura pas gras, allez, les petiotes, et ce ne sont pas les étrennes qui feront bouillir la marmite ! La chanteuse de la Cigale donnera peut-être une bonne pièce... Dame ! se réveiller toutes les nuits pour tirer le cordon, ça vaut bien ça ; la mère Pivot nous donnera cent sous, elle n'est généreuse que pour ses bêtes, et pourtant, son chien me met assez de fleurs de lys sur mon escalier !... Comme si elle ne pouvait pas lui acheter des moufles. Au second, le commis voyageur aura soin de partir le jour de la Saint-Sylvestre ; ça le met en fuite, le 1^{er} janvier ! L'abbé nous donnera peut-être cent sous, s'il a dit beaucoup de messes ; au-dessus, les dames Lhuillier me feront cadeau d'un éventail, on le mettra en loterie chez le boulanger. Bien sûr, celui qui sera le plus généreux, c'est encore le capitaine Robert... il ne fait pas d'embarras, lui, mais il sait mettre la main à la poche.

— Et mademoiselle Aline ! Elle aussi a la main large, elle nous a promis un livre et des bonbons, mais des vrais bonbons, pas ceux de l'épicier qui sentent le haricot brûlé, fait la plus jeune en avançant une lèvre gourmande.

— Ce que je l'aime ! riposte la grande. Ah ! quel dommage qu'elle soit si triste, jamais elle ne rit, son frère est bien plus gai. En voilà un beau garçon et pas fier !

— Moi, fit la petite, j'aime mieux les gens tristes.

Pourquoi est-elle toujours en deuil, depuis deux ans qu'ils habitent chez nous ?

— Sa mère est morte, fait la concierge.

L'aînée secoue la tête.

— Je ne le crois pas, moi, parce que si sa mère était morte, ils seraient tous en deuil. Eh bien, m'sieur Charles porte un costume marron et des chemises de couleur, et puis on verrait là-haut son portrait, il n'y est pas. Mam'zelle Aline a sur sa cheminée le portrait d'une petite fille, un peu plus grande que moi ; elle m'a dit que c'était sa jeune sœur, Suzanne, qui habite à la campagne.

C'est drôle ! Peut-être qu'ils sont séparés, divorcés... Après tout, ça ne nous regarde pas, mais je vas lui souhaiter l'année de bon cœur, et ce ne sera pas pour lui tirer une pièce de cent sous !

Les locataires continuent à monter et à descendre ; passant devant la loge, ils demandent d'un signe s'il y a quelque chose pour eux ; la concierge secoue la tête, ou bien d'un air machinal tend une lettre, un paquet, une facture.

— Quand ils auront fini de sonner !... Voilà huit heures. Encore !... Ah ! cette fois, c'est mademoiselle Robert ; dis donc, la gamine, prends ce paquet et cette lettre, c'est pour elle.

Sous la porte, où le vent s'engouffre et fait danser la flamme du bec de gaz, on aperçoit une silhouette de femme qui lutte contre la tourmente, serrant ses jupes, retenant son parapluie prêt à s'envoler. Enfin la porte est close, soigneusement la jeune fille ferme son parapluie, le laisse s'égoutter pendant qu'elle essuie la boue de ses pieds sur le paillason.

Deux années de Paris ne l'ont guère changée, elle est toujours menue sous le manteau qui l'enveloppe ; son visage paraît amaigri, mais le tricorne de feutre noir à cocarde de velours lui donne un petit air coquet que n'avait pas jadis cette figure rieuse.

— Il n'y a rien pour nous, madame Claude ? demande-t-elle en frappant au carreau de la loge.

— Oui, donc, mam'zelle ; la gamine va vous le monter.

— Oh ! merci ; un paquet, une lettre ! Ne prenez pas la peine de grimper cinq étages, je les emporte avec moi.

— Mais entrez donc, mam'zelle, vous voilà crottée comme un barbet ! Venez vous sécher un peu devant le feu... Dame, chez nous, fait la brave femme, il n'y a pas de quoi faire salon, mais tout de même, en se serrant !

— Non, merci, madame Claude, je suis pressée, mon père va rentrer et je vais vite allumer le feu, il aime bien à trouver ses pantoufles chaudes.

La jeune fille disparaît dans l'escalier, après avoir donné une tape amicale sur la joue des fillettes. Ce qu'elle ne dit pas, la petite Aline, c'est qu'elle a hâte d'ouvrir le paquet, de lire la lettre ! Ah ! cette lettre si impatiemment attendue, si désirée, si redoutée aussi, une lettre de Gondreville ! des fleurs de Gondreville !... Elle grimpe ses cinq étages, durs à monter, car les marches sont raides et cirées ; son cœur bat contre le paquet qui apporte quelque chose du pays.

Avant de tirer sa clef, d'ouvrir sa porte, Aline regarde encore une fois l'enveloppe, l'écriture enfantine de l'adresse : « Monsieur le capitaine Robert, 20, rue

Lepic, Paris... » Que va-t-elle leur apprendre cette lettre de fin d'année, cette lettre de Suzanne qui leur envoie de là-bas, l'adieu de l'année morte et les souhaits pour l'année nouvelle ? Depuis deux ans qu'ils ont quitté le pays, Suzanne n'a écrit que deux fois ; mais à chaque saison, un même petit paquet leur apporte des fleurs, tantôt des résédas, tantôt une branche de cerisier, un bouquet d'œillets, quelques beaux glaïeuls. Une fois même, la fillette leur a envoyé des chandelles des prés, et ce jour-là, Aline a rêvé qu'elle s'en retournait au « quar¹ » du Belloy, vers la tombée du soleil, cueillir la salade de pissenlits, qu'on nouait dans un mouchoir.

Ah ! ce Gondreville lointain, adoré et haï ! Cette terre de Lorraine qui la tenait toute, comme une plante qui laissa là-bas, au fond du jardin, ses racines renaissantes... Jamais elle n'avait tant aimé son pays que depuis leur venue à Paris, dans ce coin de Montmartre où se cachait, sous ses oripeaux, tant de détresse et de misère.

C'est là, dans ce petit logement, au cinquième d'une rue populeuse, qu'Aline habite avec son père et son frère ; ils sont séparés de madame Robert et de Suzie. Après son acquittement aux assises de Saint-Mihiel, la mère a voulu revenir à Gondreville, et puisque le frère voulait suivre la sœur et le père à Paris, elle resterait là pour élever Suzanne et la détacher d'eux. Un arrangement à l'amiable lui permettait de vivre seule, le capitaine abandonnait à sa femme et à sa fille deux mille francs de pension sur sa retraite ; il

1. L'éperon d'une colline.

en gardait mille par devers lui, afin de n'être pas à charge à ses enfants. Mais tous les six mois, par l'intermédiaire du notaire, il faisait tenir à Suzanne de quoi s'habiller. Car tous les trois travaillaient : Aline, grâce aux démarches de sa marraine, était entrée rapidement dans une maison d'édition, en qualité de dactylographe d'abord, et bientôt après, en qualité de sténographe, ce qui lui valait deux cents francs par mois ; le père avait obtenu un poste d'inspecteur aux magasins de la Place Clichy, et Charles, après des embauchages passagers, était entré dans une grande usine de ferronnerie artistique, près de la gare du Nord.

Il achevait d'apprendre sérieusement son métier, limant et ciselant le fer avec un goût naturel, héritant de toute l'adresse et de la probité des ouvriers lorrains. Le dimanche il s'en allait, son album en poche, en quête de vieilles rampes d'escaliers, de vieux marteaux de portes, de landiers et de grilles, préoccupé de combiner le métal et le bois, de renouveler les ferrures, de varier les patines par les acides. Il avait dans sa chambre un étau, des limes, tous les fins instruments d'acier, et quand la pluie l'empêchait de courir, il essayait de créer quelques pièces artistiques...

La jeune fille pose le paquet et la lettre sur la table ; vite elle allume sa lampe, enlève ses chaussures, ses vêtements mouillés, passe une robe de chambre, et prépare le feu dans le petit poêle. Le bois crépite, le charbon s'allume, Aline apporte les pantoufles du père, son veston, celui de Charles, met de l'eau dans la bouilloire, et libre enfin, ouvre le paquet qui

lui est adressé. La main de Suzanne a multiplié les nœuds ; la grande sœur fait sauter la ficelle, ouvre la boîte.

Sur un lit de mousse, à peine froissée par le voyage, elle voit une toquée de roses de Noël ; les fleurs sont encore en boutons, couchées sur les feuilles épaisses d'un vert sombre. Au bout de la tige pulpeuse, un bouton est aplati. Quel émoi, ses doigts tremblent comme si elle sortait de la mousse une statuette funéraire...

— Pauvre chérie, murmure Aline, elle nous aime toujours.

Dans un vase, elle pose la mousse mouillée qui se colle aux tiges des roses ; peu à peu elle voit la plante se redresser, se dégourdir, détendre son invisible réseau veineux, la chaleur pénètre ses fibres et les boutons s'entr'ouvrent près de la lampe, croyant retrouver la lumière du jour.

— Qu'elles sont belles, les fleurs de chez nous ! Pourvu que père ne tarde pas à rentrer, je voudrais tant savoir ce que la petite nous écrit, car ces fleurs, ce sont ses baisers que Suzie m'envoie en cachette !

Aline soupire, et songe à toute cette vie engloutie, que personne ne connaît. Pas un jour ne s'est levé, qu'elle ne pense à l'effroyable souvenir ; elle en frissonne. Si du haut de la tour, allait tomber encore l'injure du donnage !... Comment oublier !... Pourtant, la haine qui l'avait dressée en face de sa mère, aveugle justicière, s'effaçait peu à peu. Sa mère elle aussi appartenait au passé détruit, elle la jugeait telle qu'elle avait été, altière, égoïste, honnêtes certes, mais sans tendresse et butée par rigorisme étroit. Elle avait

cru se montrer héroïque, et ce geste criminel n'était que l'absurde conséquence d'un lointain préjugé !

Maintenant sa souffrance prenait un autre caractère ; Aline songeait que plus d'une femme avait pleuré comme elle. Ces larmes, ne pourrait-on les épargner ?... Quelle voix généreuse prendrait la défense de celles que la société meurtrit et réprouve, parce qu'elles ont aimé !... Une vie nouvelle commence pour la femme, est-ce qu'une morale nouvelle ne viendra pas élargir son rêve ? Il y a des choses qui disparaissent, des idées qui meurent, des cultes qui s'abolissent, des respects qui se transforment, car rien n'est immuable. Qui donc nous reconnaîtra le droit d'aimer ?... « Si j'ai été fautive, songeait-elle, c'est de n'avoir point parlé, car il était moins criminel de me donner à Maurice que d'épouser, malgré moi, le docteur Vimart... Et cependant, je n'ose pas encore relever la tête. Dans la rue, j'ai peur de rencontrer un visage connu, un visage qui sache quel secret cache le mien. Pourrais-je regarder en face quelqu'un qui saurait mon histoire ?... Je suis aujourd'hui ce que j'étais la veille de son retour... Ma conscience ne peut pas me convaincre que j'aie mal fait. Eh bien, oui, je me suis donnée à lui, oubliant tout, et je l'ai fait parce que je l'aimais... Mon Dieu ! ma loi, c'était lui ; ma vie, c'était la sienne. Il s'est trouvé un juge équitable pour acquitter une voleuse dont l'enfant avait faim, et moi qui ai-je volé ? qui ai-je blessé ?... Personne, j'ai aimé..., et pour avoir aimé, on l'a tué, on m'a bafouée, on m'a salie, on a crucifié mon père ! »

L'heure passe, il est plus de neuf heures, le capi-

taine ne rentre pas, Charles non plus. Un peu énervée par l'attente, et par l'impatience d'ouvrir la lettre de Suzanne, Aline va dans sa chambre et s'habille pour la veillée. Au bout d'un instant, elle revient dans une robe de molleton blanc; c'est sa seule coquetterie de femme, cette blancheur qui réjouit les yeux de son père et de son frère.

Les aiguilles tournent, elle prête l'oreille, personne ne monte. Comme ils s'attardent ce soir !... Il est vrai que c'est le dernier jour de travail, le 30 décembre; demain est un dimanche, sans doute les magasins regorgent d'acheteurs. Aline prépare le thé, met sur la table un napperon de toile, les tasses de faïence fleurie de croix de Lorraine, un peu de lait, le flacon d'eau-de-vie de mirabelles, renouvelé par Sophie; le plum-cake est sur une assiette; le thé dans la théière infuse doucement. Aline, pour tromper l'attente, va, vient d'une chambre à l'autre; des fenêtres qui donnent sur la rue, on ne voit rien que des lumières jalonnant les toits, mais de sa chambre, elle plonge dans les chambres qui s'ouvrent sur la cour. La jeune fille les connaît presque toutes; quelle échelle laborieuse représentent les cinq fenêtres superposées!

« Dix heures ! et père ne rentre pas ! Allons, fait la jeune fille en préparant sa machine, recopions vite ces notes sur la conférence des droits de la femme. »

Tic, tic, tic, les marteaux s'abaissent, les doigts agiles volent, les lignes couvrent la page, Aline poursuit sa songerie :

— Est-ce donc à ces droits civils et politiques, qu'il faut borner notre rêve?... Sauver le pain quotidien, défendre la pâtée des petits, comme la chienne

défend l'écuelle de ses chiots... Est-ce là tout ce que l'esprit de justice doit nous accorder?... Au delà des revendications de l'épouse, de la mère, n'y a-t-il rien à faire pour celles qui souffrent d'un mal dont le poids retombe encore comme un péché sur elles?

.

On sonna à la porte.

— Ah ! te voici papa, et toi aussi mon Charles ! J'étais inquiète, fit la jeune fille, embrassant le capitaine et le débarrassant de son parapluie mouillé.

Charles, d'un air faraud, enlève sa pèlerine de molleton et va tout droit à la salle à manger. Il est vêtu d'un costume neuf en velours noir ; le dolman très ajusté boutonnant sous le menton, le pantalon large, puis étranglé à la cheville, costume d'artiste qui fait valoir sa taille svelte, ses épaules larges, son teint mât adouci par des favoris noirs qui lui donnent l'air romantique des portraits du duc de Berry à Versailles.

— Le beau garçon que tu fais ce soir, Charles, s'écrie la jeune fille, qui tourne autour de son frère et le contemple avec une admiration malicieuse.

— Dame, c'était jour de paie ! Je me suis offert ce qu'il y avait de mieux... On va me prendre pour un rapin !

— Je l'aime mieux en bousingot, conclut le père qui lui aussi vient d'examiner la tenue de son fils, comme il examinait jadis la tenue impeccable du soldat *de la 2^e du 3*.

— Ma « connaissance » est de ton avis, reprend le jeune homme ; mais cela me plaît de ressembler à un artiste.

— Enfant ! Mais il n'y a qu'à regarder ce front, ces yeux, pour deviner l'artiste, quand tes mains disent l'ouvrier. Personne ne s'y trompe, fait Aline... Oh ! père, ne te fatigue pas, je vais délayer tes brodequins. Voici tes pantoufles. Elles sont chaudes, ajouta la jeune fille en glissant la main vers le poêle.

— Tu penses à tout, ma chérie.

Aline rougit de plaisir, et verse dans les tasses le thé couleur d'or, qui embaume toute la salle à manger.

— Ce n'est pas « pour dire », fait Charles, mais je voudrais bien tomber sur une petite femme qui te ressemblât !

— Je croyais que tu avais fait ton choix ! répond la jeune fille en riant.

— Qui te l'a dit ? interroge-t-il surpris.

— Toi, tes yeux amoureux, ta moustache conquérante, la violette dont tu parfumes journellement ton mouchoir !

— Ah ! petite sibylle... On ne peut donc rien cacher aux femmes !

— Il vaut mieux ne rien cacher, frérot. Si celle que tu aimes est digne d'être ta femme, pourquoi ne pas l'amener au père ?... Tu gagnes assez d'argent maintenant, pour pouvoir te mettre en ménage.

— Comme tu y vas, sœur ! On peut toujours bien s'amuser un peu avant.

— Oh ! Charles, ne dis pas cela, si elle est honnête et si tu l'aimes.

— Oui, je l'aime... Mais c'est une ouvrière !

— Eh bien !... Mais n'es-tu pas un ouvrier ? interrompt le père, qui se chauffe les mains devant le poêle, ta sœur aussi est une ouvrière, et moi...

— Ça ne vous humilierait pas que je l'épouse?... Elle est mignonne... un bec d'oiseau, une taille de guêpe... et amoureuse comme une tourterelle.

— Elle est honnête?

— Ah ! pour ça, j'en réponds... Elle n'a jamais connu d'autre garçon que moi.

Aline pâlit imperceptiblement et recula sa chaise dans l'ombre.

— Alors, qu'attends-tu ?

— C'est vrai, père... On remettait à cause du service militaire,

— Baste ! Si elle gagne sa vie à présent, elle la gagnera aussi bien pendant que tu seras soldat ! Si tu l'aimes vraiment, à quoi bon reculer votre bonheur.

— Merci, père !

Les deux enfants se sont rapprochés du capitaine, et l'enlacent affectueusement. C'est une étreinte où ils sentent leurs trois cœurs réunis.

— Moi aussi, fait Aline, j'ai une surprise à vous annoncer... Voilà...

Elle glissa dans la main du père la lettre de Suzanne, et posa sur la table le bouquet de roses de Noël.

— Tu vois, tous tes enfants sont là pour te souhaiter la bonne année.

Le père tremblait... Il déchira l'enveloppe... tira une petite feuille, sur laquelle la fillette avait écrit ses vœux.

— Oh ! ma pauvre petite... Ma Suzanne...

Ses yeux se voilèrent, il ne put lire... Par-dessus son épaule, Charles déchiffra tout haut la lettre qui vacillait entre les doigts paternels.

« Mon papa chéri,

» Je t'envoie, encore une fois, les souhaits les plus tendres de ta petite fille, qui te garde fidèlement dans son cœur. Je prie pour toi, et pour ceux que j'aime avec toi. Si le bon Dieu me rappelle, je veux lui demander qu'il ne fasse plus pleurer mes parents. J'ai été bien malade, à l'automne, mais à Gondreville, tout le monde a été très bon pour moi. Madame Thomas m'a donné des truites, madame Demange des œufs de sa petite poule noire ; la Lisa a bien soigné biquette, elle l'a prise dans son champ. Elle a du chagrin, la pauvre vieille, Lisette s'en est allée, on ne sait pas ce qu'elle a pu devenir... »

La voix de Charles s'altéra un instant, il fit un effort et reprit :

« ... Je vais un peu mieux, mais le docteur n'est pas encore content, il dit qu'il faudrait nous en aller d'ici. Mon papa chéri, je voudrais tant voir ta maison!... Envoie-moi une carte postale avec la rue Lepic, tu mettras une croix à ta fenêtre, tous les soirs je l'embrasserai en me couchant, puisque je saurai que c'est là que tu fais dodo, en pensant à ton petit « canet », comme tu m'appelais, quand nous étions heureux !

» Embrasse-les pour moi, mon papa chéri.

» Ta petite fille qui te donne son cœur.

» SUZANNE. »

Ils restèrent tous trois silencieux.

— Rien d'elle ! murmura le père, rien ! Elle res-

tera inflexible ! Nous sommes morts pour cette femme qui fut mienne, qui vous a mis au monde et nourris de son lait !... Deux ans de souffrance, et rien en elle n'a demandé grâce, c'est bien fini !... Et ma fille est malade... Que devenir ?... Que faire ?...

Aline se pencha sur l'épaule du père, posant sa joue contre la sienne, et tout bas l'apaisant...

— Si on lui envoyait ce soir, ce qu'elle demande !...

Le père tira son carnet, le carnet de travail sur lequel il inscrit les amendes, ses observations, et sur un feuillet, gauchement il dessina une maison à six étages, en haut d'une rue en pente, fit une croix à la deuxième fenêtre du cinquième, et dans un coin du feuillet, dessina, autour d'une table, près des roses de Noël, une tête de vieillard entre le visage d'une jeune fille et celui d'un jeune homme ; puis au-dessous il écrivit : « Mon enfant, c'est là que nous t'attendons ! »

— Charles, cours mettre cela à la poste, ta sœur l'aura lundi pour ses étrennes !

II

Une autre année commence.

Le soleil, à travers les nuées grises, brille d'un éclat léger, la bise picote les yeux et les joues des voyageurs qui attendent l'arrivée de l'omnibus Montmartre-Porte Saint-Jacques. Autour de la station, les gens vont, viennent, battant la semelle sur le pavé glacé. Des femmes passent, emmitouflées dans leurs fourrures de faux vison, le cou garni de blaireaux gris et de renards rouges, les mains cachées dans des manchons de dentelle, enrubannés et fleuris de mimosa. Sous les chapeaux, crânement posés, des frimousses pimpantes ; les jupes collées aux hanches, par un retroussis audacieux, font un pouf sur la croupe bien en relief. Des hommes, en long mac-farlane, le feutre tyrolien ombrageant de longues chevelures plates, collées aux tempes, descendent vers le cœur de Montmartre. Tous ces visages requinqués d'un peu de fard, de khol, d'eau

oxygénée, toutes ces faces vicieuses, ce sont des Rops, des Hermann Paul, des Willette, que l'espoir ou la joie du 1^{er} janvier attire sur les boulevards extérieurs.

Quels regards s'accrochent aux boutiques qui étalent, tentatrices, les jupons de soie à dix-neuf francs quatre-vingt-quinze, les collets de loutre à cinquante-neuf francs, les chapeaux riches à quatorze francs quatre-vingt-quinze ! Les lèvres s'entr'ouvrent de désir, les yeux scintillent. La femme entraîne l'homme qui la tient par le bras ; elle se fait câline, et d'un air mendiant réclame ses étrennes utiles ! Si l'homme refuse, la figure se pince, se durcit, offensée, la femme hâte le pas, muette, remorquant avec dédain celui qui étrenne mal l'année.

Enfin l'attelage arrive, suant, soufflant, les jambes des chevaux semblent vouloir se briser comme des jambes de carton. Pauvre guimbarde remorquée par deux vieillards poussifs, l'un jaune et l'autre blanc !... Le conducteur a tiré les guides, les bêtes s'arrêtent, une buée chaude monte de leurs flancs, comme celle qui s'élève de la terre, aux premiers froids d'automne. L'homme dégringole du siège, jette une couverture sur les misérables carcasses, dont les côtes font saillie, comme les cerceaux d'une barrique. A l'intérieur, l'employé baisse les vitres, aère la boîte roulante qui, depuis une heure, se trimballe à travers Paris, au petit trot, sous le douloureux et mortel effort de ces deux condamnés.

Aline s'installe, autour d'elle, des visages maigres de vieilles femmes, encombrées de petits paquets, oranges, chocolat, fleurs, qu'elles portent à la Maternité, à la Salpêtrière, peut-être à la prison de la Santé.

En ce jour de joie, cette voiture qui va vers les malheureux a quelque chose de symbolique : c'est le lien qui par-dessus le présent noue hier à demain, c'est le rappel de l'éternelle souffrance, du mal qui galope derrière nous, sans se soucier des espoirs, des promesses de l'année nouvelle.

Aline s'en va vers l'avenue du Maine, au Refuge des femmes enceintes. Sa marraine, qui depuis quinze jours garde la chambre, l'a priée d'aller à sa place, offrir les étrennes qu'elle destinait à ces malheureuses. Aline avait promis, mais elle se sentait gênée... Comment parler à ces femmes, que leur dire ? Saurait-elle trouver les mots tendres, les mots simples qui pourront lui ouvrir leur cœur ?... Sans le vouloir, si elle allait les peiner, les blesser... Elle emporte un livre avec elle, afin que la voix d'une autre, plus humaine, plus vibrante, leur dise l'immense pitié qu'elle a pour leur souffrance...

L'omnibus descend la butte ; malgré les sauts, les heurts, Aline parvient à lire le livre qu'elle a choisi : *Celles qu'on ignore*, de J. Marni ; elle feuillette, hésite, tourne les pages. trouvant ces dialogues si poignants, que parfois on les croirait recueillis de la bouche même de ces malheureuses. Tant mieux si ce livre les fait pleurer, elles sauront qu'autour d'elles il y a des âmes qui les plaignent et qui les aiment.

Cahin-caha, la voiture arrive à la place Saint-Michel et s'arrête : presto, la jeune fille descend et court chercher un numéro pour le tramway de Mont-rouge.

Il est trois heures : point de retard. Une petite maison, coquette comme un chalet de campagne,

s'adosse à l'église ; c'est là qu'est le Refuge, là, qu'une admirable femme a offert un abri aux malheureuses qui touchent au terme de leur grossesse. La maison n'a point un air triste, avec ses briques claires, ses fenêtres vertes, son toit en auvent. Aline sonne, une vieille infirmière en coiffe, l'air souriant et maternel, comme il convient à l'entrée d'une *nursery*, s'efface derrière la porte et la laisse passer.

— Vous désirez, mademoiselle ? demande-t-elle à la nouvelle venue.

— Je voudrais voir mademoiselle Guémadeuc, de la part de madame Villebau.

— Ah ! très bien, si mademoiselle veut me suivre...

La petite infirmière rondelette, aux joues de paysanne, trotte sans bruit sur le plancher ; elle traverse une galerie, Aline la suit. Point d'emblèmes religieux, une pancarte avec ces mots : « Le culte est libre », indique aux réfugiées qu'elles ne sont point tenues d'accomplir les pratiques religieuses. La maison est silencieuse, cette paix profonde, au sortir de l'enfer que ces femmes ont traversé, n'est-ce pas déjà le commencement de la guérison ?

Mademoiselle Guémadeuc, la directrice du Refuge-ouvroir des femmes enceintes, fondé depuis dix ans, avenue du Maine, est assise dans son petit bureau. Près d'elle, tout un éventaire de violettes, et dans une manne, des gâteaux.

— Ce sont les étrennes de nos réfugiées, mademoiselle ; je vous remercie d'être venue de si loin pour remplacer madame Villebau.

La jeune fille s'inclina.

— Êtes-vous pressée ? reprit l'excellente femme.

— Non, mademoiselle, mon après-midi vous appartient, et si vous pensez même que je puisse seconder ma marraine, dans l'œuvre de charité qu'elle accomplit avec vous, et tant de femmes généreuses, usez de moi... Je n'ai que mon dimanche de libre, mais de grand cœur, je vous l'offre.

— Eh bien, je l'accepte, ma chère enfant, il faut que nos réfugiées emportent d'ici un souvenir heureux; il suffit d'un geste de bonté pour apaiser leur détresse.

— Oh ! alors, mademoiselle, comptez sur moi.

Mademoiselle Guémadeuc regarde cette jeune fille, qui ne porte guère plus de vingt ans, et dont la joliesse se voile d'une souffrance secrète. Que de fois, quand Aline se laissait aller à la mélancolie, madame Villebau lui a dit . « Nous avons le devoir de ne pas affliger de notre peine ceux qui nous entourent, le sourire est plus qu'une politesse, c'est une forme gracieuse de l'abnégation ». Aline a pris l'habitude de cacher sa peine, de montrer à tous un visage souriant, mais mademoiselle Guémadeuc ne s'y trompe pas, et devine qu'un grand chagrin a détaché la jeune fille de tous les plaisirs qu'on aime à son âge.

— C'est bien une attention de poète, qu'a eue ma marraine, d'offrir aux malheureuses ces bouquets de violettes, la fleur des Parisiennes ! fait Aline en respirant un des petits bouquets de deux sous.

— Soyez certaine, mademoiselle, que ces femmes qui sont sensibles à la moindre attention vont être plus émues de ce petit présent, que d'un secours matériel.

— Elles sont toutes misérables et abandonnées, n'est-ce pas ?

— Toutes pauvres, oui, répond mademoiselle Guémadeuc, ce sont les brebis galeuses, chassées du bercail par la faim, ou par la colère de leurs proches. Depuis dix ans que ce refuge a été ouvert, nous avons reçu des mères appartenant à toutes les classes de la société : des filles de gens riches qui ont été jetées dehors après leur faute, des travailleuses, ouvrières, institutrices, artistes, des servantes, des rôdeuses, des femmes sortant de prison. Il y en a qui nous arrivent de province... J'en ai une qui vient de Bretagne ; hier une autre nous est arrivée de l'Est, d'où, je n'en sais rien. Nous ne leur demandons pas leurs papiers, on respecte leur secret ; en entrant, elles nous disent ce qu'il leur plaît de nous faire connaître, ou se présentent sous un faux nom. Mais qu'importe, il faut entendre les gémissements de ces mères en détresse, pour comprendre que, même dans la maternité, la femme est encore la victime de l'homme.

— Quoi, parmi elles, vous avez des mères de famille?... Il y a des pères assez lâches pour abandonner la femme et l'enfant.

— Oui, il y a des femmes mariées que leur mari lâche après la troisième grossesse. Il ne veut pas accepter la charge de tant de bouches inutiles, il se sauve, et la femme ne peut rien contre lui, s'il refuse de partager son salaire, tandis que son salaire, à elle, appartient tout entier au mari.

— C'est abominable ; mais la loi?... fait Aline.

— Il n'y a pas de loi encore, qui limite la cupidité ou condamne la lâcheté de certains hommes.

— Et l'enfant, que devient-il ? interroge la jeune fille, qui se souvient de la malheureuse femme secou-

rue à Messein, de cette Louise, qui, après avoir voulu abandonner son enfant, l'élevait là-bas avec tant de courage.

— L'enfant... il est à la merci de la mère ! Si elle l'abandonne, c'est presque toujours la mort pour lui... Si elle l'élève, alors c'est non seulement l'enfant qui est sauvé, mais, presque toujours, la mère. Nous promettons un secours, du travail, aux femmes qui élèveront leurs petits ; elles savent que la vie sera dure, mais que nous ne les abandonnerons pas. Quand elles arrivent ici, à bout de forces, exaspérées par la misère, elles ne pensent qu'à une chose : rejeter le fardeau et ne plus s'en occuper. Puis, la paix de ce refuge, le repos, la bonne nourriture, les soins, changent leurs pensées, et presque toutes ces femmes, quand elles reviennent nous voir, après leurs couches dans une maternité, et leur convalescence au Vésinet, nous amènent leur poupon. Très fières, elles me disent : « N'est-ce pas, mademoiselle, qu'il est beau ! » Quelques-unes ajoutent (celles qui aiment encore le coupable) : « Et comme il lui ressemble ! » Vous ne savez pas de quelle énergie, de quel dévouement, ces femmes sont capables parfois, pour sauver leur enfant. Ah ! fit mademoiselle Guémadeuc, c'est une belle chose que le cœur d'une mère !

— Allons les voir, mademoiselle, demanda Aline.

La directrice du Refuge se lève, met entre les bras de la jeune fille la corbeille de fleurs ; l'infirmière porte la manne remplie de gâteaux. Elles traversent le dortoir aux lits si blancs, qu'on dirait un dortoir d'écolières, les lavabos propres, pas un grain de poussière, pas même l'odeur d'un désinfectant. Dans la

petite cour, quelques arbres dénudés tendent vers le ciel, comme des cordages accrochés au mât, leur ramure desséchée. Les femmes sont à l'ouvrage, une grande pièce claire, meublée d'une longue table, de chaises et d'un poêle. Aussitôt que la porte s'est ouverte, les réfugiées se sont levées, elles restent debout.

Aline entre, balbutie un bonjour et leur fait signe de s'asseoir. Son cœur se serre affreusement : « Voilà ce que la destinée aurait pu faire d'elle, si un hasard ne lui avait épargné la maternité... Elle aurait pu venir là, cacher sa misère et sa honte, dans ce refuge miséricordieux ; être une de ces pauvres femmes, dont le ventre boursoufflé se cache sous un jupon lâche et un caraco de futaine ! Elle aurait porté ce petit béguin de toile, ce gros tablier écru... Elle aurait étouffé ses sanglots dans ce lit de misère, où s'achèvent dans un spasme de terreur, les délices du premier baiser... »

Des larmes emplissent ses yeux, elle s'approche de la table, prend dans l'éventaire un bouquet de violettes et l'offre à la première du rang, une vieille femme, usée, flétrie, presque au terme de sa grossesse. C'est sans doute celle-là dont le mari s'est pendu, parce qu'il allait devenir aveugle, et ne pourrait nourrir son sixième enfant!... Les doigts râpeux de la vieille tremblent en recevant ce bouquet, elle ne sait où le mettre et murmure un « merci, mademoiselle ».

La suivante est une belle fille, l'œil hardi, la bouche révoltée, quelque marchande à la halle, sans doute. Elle prend le bouquet et le renifle avec délices, comme s'il lui apportait les odeurs de Paris ; elle rit et le glisse dans son sein. Après celle-ci, une petite

servante aux joues creuses, au ventre en pointe, le visage tavelé, les pommettes saillantes, les cheveux blonds, raides comme des chandelles, c'est une bretonne ; elle marmonne entre ses dents une prière, comme le mendiant qui a reçu une belle aumône.

Elles sont vingt autour de cette table qu'encombrent les piles de corsets à éventailier. A chacune, Aline offre un bouquet, mais elle ne voit pas toujours leurs visages ; l'une couvre sa figure de ses mains, pauvre masque crevassé, amaigri par la misère, Aline passe, et sur l'ouvrage abandonné par cette malheureuse, elle pose simplement les violettes. Partout la même bosse palpitante, les mêmes yeux las, résignés, le même abattement de la bête humaine.

Les dernières tendent les mains, avides de respirer, l'odeur fraîche, mais, soudain, la jeune fille s'arrête : ces yeux-là, où les a-t-elle vus?... Cette peau brune, cet air de bohémienne, ces doigts qui travaillaient si vite ; quoi ! ce serait Lisette, la Lisette de Gondreville, la petite brodeuse, l'amie de Charles !... L'autre aussi l'a reconnue, et de grosses larmes coulent sur le visage de la malheureuse.

— C'est moi ! C'est moi, mais ne le dites pas à monsieur Charles, mademoiselle.

— Ma pauvre Lisette, c'est toi !

Aline lui glisse le bouquet entre les mains, et, bouleversée, embrasse celle qui jadis peuplait de ses chansons le logis où elle venait travailler.

— Comment es-tu ici ?

Les deux femmes chuchotent à voix basse dans l'embrasure de la fenêtre, pendant que les réfugiées croquent les gâteaux que l'infirmière leur distribue.

— C'est le fromager... Je ne voulais pas, il m'a enjôlée, et puis, quand il m'a vue enceinte, il m'a fait filer sur Paris, avec un peu d'argent.

— Ma pauvre petite !

— Je voulais me placer dans un atelier ; à cause de mon ventre, personne n'a voulu de moi ! J'ai fait des journées comme servante et puis j'étais si mal traitée que je me suis sauvée dans un refuge aux Batignolles. On m'a dit, à l'hospitalité de nuit, qu'on m'accepterait à l'ouvrier, pendant le huitième mois, je suis venue. Si on n'avait pas voulu de moi, je ne cherchais pas plus loin, je m'en allais faire le plongeon à la Seine.

— Ma pauvre Lisette ! N'aie plus peur, maintenant, je t'aiderai... Comme tu as dû souffrir !...

— Oh oui ! mademoiselle !... Comme c'est drôle, la vie !... Quand vous êtes partie de Gondreville, j'ai cru que je vous disais adieu pour toujours, et puis, vous voilà ici !...

— Tu viendras nous voir, voilà notre adresse ; je t'enverrai un peu d'argent, et puis je chercherai pour toi une place de lingère. Mais que feras-tu de ton enfant ?

— Je l'élèverai !... je vous le jure, mademoiselle, je l'aime tant déjà...

Mademoiselle Guémadeuc, en quelques mots touchants, ayant présenté Aline comme l'amie qui venait, au nom de leurs protectrices, leur apporter les souhaits de bonne année, la jeune fille s'assit au milieu de ces femmes et leur dit :

— Je suis venue à vous, mes amies, comme une sœur, je voudrais qu'en ce jour de souhaits, vous

oubliez le passé pour sourire au petit enfant qui va naître peut-être ce soir, peut-être demain. Celui-là vous consolera; vous l'aimerez parce que c'est une part de votre chair... et puis, rêver du bonheur pour lui, c'est en retrouver pour vous-mêmes...

Elle leur parla tendrement; ouvrit le livre de madame Marni, qu'elle avait apporté, feuilleta, choisit un dialogue. Elle lut à mi-voix... Une à une, les femmes posaient leur ouvrage sur leurs genoux; elles écoutaient, attentives, attendries, des larmes coulèrent... et quand Aline, ayant fini sa lecture, referma son livre, elle put voir, avec une joie profonde, la lueur qui s'allumait dans ces yeux désolés.

III

Aline prit l'habitude de venir au Refuge. Elle se familiarisait avec ces visages de souffrance, fraternellement elle cherchait à consoler, à relever les misérables, qui venaient attendre, là, l'époque de leur délivrance.

Dès que les premières douleurs se faisaient sentir, on emmenait la réfugiée dans une Maternité ; puis, avec son enfant, elle passait trois semaines de convalescence au Vésinet, et rentrait à Paris ; c'est alors qu'il fallait travailler. Les unes retrouvaient une place de servante, les autres se mettaient ouvrières à la journée, ouvrières en chambre. Mais que d'attente, de privations continues, pour pouvoir élever le petit ! Aline apprit ainsi, de mademoiselle Guémadeuc, qu'une de ces mères pour élever sa fillette, avait vécu toute une année de pain, de fromage, avec deux sous de café noir par jour. Et c'était la même femme qui, en arrivant au Refuge, avait dit de l'enfant.

— Que voulez-vous que je fasse de ça !

Quelques-unes, parmi ces misérables, restaient insensibles aux avances de la jeune fille. Elles avaient subi tant de rebuffades, entendu tant d'insultes, qu'elles ne croyaient pas à la pitié de leurs semblables, et ne sentaient même pas la délicatesse d'Aline. D'ailleurs la plupart de ces femmes, filles de campagne ou filles du peuple, se considéraient comme des malchanceuses. Elles avaient la guigne et payaient pour les autres. A quoi bon pleurer, gémir, gronder, c'était toujours la même histoire : l'homme est le maître, la femme est sa chose, elle n'a qu'à se résigner. Abruties par l'obscur habitude qu'elles s'acharnaient à respecter, ces femmes ne murmuraient même pas contre celui qui les avait abandonnées. — C'est l'homme ! Et elles, femmes, se considéraient comme la bête de somme, soumise à tous les caprices, à tous les ordres du maître !

En geignant, elles se racontaient à voix basse leur « accident ». L'amour avait-il une part dans l'action d'une brute ! Seul, le désir bestial de l'homme, se sentant irresponsable de cette paternité de hasard, les avait chargées de ce fardeau vivant...

Aline recueillait des secours, intéressait à ces malheureuses quelques jeunes employées de la librairie ; sa marraine, heureuse de la voir s'occuper d'une bonne œuvre, lui confiait les dons : tantôt c'étaient des livres, tantôt des journaux illustrés, qui formaient le premier fond d'une bibliothèque. La jeune fille leur ayant lu un dimanche *les Frères Colombe*, elle laissa au Refuge, à la prière de mademoiselle Guémadeuc, le livre émouvant de G. de Peyrebrune. D'autres livres

suivirent, puis ce furent des provisions pour les petits paquets d'adieu, des vêtements, des layettes. Quelle joie de distribuer tous ces dons, qui épargneraient un souci à la mère !

Vers la fin de mars, Aline vint au Refuge avec sa belle-sœur, la petite modiste que Charles avait épousée. Le mariage s'était fait simplement. Madame Robert, lorsque son fils lui avait écrit pour obtenir son consentement, avait fait répondre par le notaire, qu'elle ne se connaissait plus d'autre enfant que Suzanne.

Aline s'était attendue à cette dureté impitoyable. L'orgueil étouffait dans ce cœur de mère tout ce qui pouvait encore subsister du passé, elle ne se souvenait donc plus des premier-nés, sa tendresse était tarie !

Aline aima tout de suite sa belle-sœur, gracieuse et bonne. Un dimanche elle la pria de l'accompagner au Refuge.

— Je vous confie ce paquet, Jeanne, il est très fragile, il y a dedans une tasse qui nous a servi autrefois, je veux la donner à Lisette pour son petit enfant.

Aline oublia de dire que cette tasse, Charles l'avait gagnée au tourniquet d'un forain, quand il se promenait avec Lisette, au rapport de Bonnet. Il y en avait deux, une appartenait à sa petite amie, il la lui avait donnée en souvenir de ces premiers jours d'idylle ; cette autre tasse rappellerait à cette malheureuse fille, quelque chose d'infiniment délicat, un songe plein de fraîcheur, une relique virginale.

Quand Aline et Jeanne eurent parcouru l'ouvrier, parlé aux nouvelles réfugiées, la jeune fille dit à mademoiselle Guémadeuc :

— Est-ce que Lisette n'est pas revenue vous voir ? Elle m'a appris la naissance de sa petite fille, et je venais lui dire que je la voulais pour filleule.

— Elle est peut-être au réfectoire.

Un spectacle charmant les attendait là.

Près de la fenêtre, deux jeunes femmes, un peu pâles encore, faisaient sauter sur leurs genoux, deux poupons habillés de blanc. L'un avait déjà des cheveux noirs, des yeux tout ronds, une peau rouge, plissotée au front, aux joues, et la petite bouche s'ouvrait, cherchant à saisir dans l'air, à l'aveuglette, le sein qui lui donnait la vie. Les deux mères riaient, comparant leurs petiots, les soupesant ; du bout du doigt, l'une taquinait le bébé qui suçotait avec énergie ; ne voyant rien venir, il se mit à hurler !

Ainsi, dans leur ingénuité maternelle, dans l'abandon de ces caresses, toutes deux rappelaient les vierges de Della Robbia, qui adorent le *bambino*, fières de sa force, radieuses de l'avoir mis au monde. La maternité est si belle, qu'au-dessus du passé, des infamies, des souillures, elle rendait à ces deux femmes plus que de la beauté, de la pureté !

— Eh bien ! Lisette et ta fille ?

— Oh ! mademoiselle Aline, regardez si elle est jolie ! comme elle redresse la tête ! Elle était bien petiotte en naissant, mais elle est renforcie.

— La mienne, fit l'autre mère orgueilleuse, pesait huit livres !

Elle soulevait le bébé qui soudain se mit à pousser des cris perçants.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon amour ? fit la mère ; une petite colique... ce n'est rien.

Elle avait couché l'enfant sur le ventre et doucement tapotait le maillot, berçant la petite pleureuse, sur le rythme puéril.

Dodo, l'enfant do
L'enfant dormira tantôt.

Les cris s'apaisèrent, la fillette s'endormit. Pour faire plaisir à Lisette, Aline et Jeanne durent assister au démaillotage du bébé.

La femme de Charles, les yeux brillants de désir, baisait les frêles menottes du nouveau-né.

— Du velours ! c'est aussi doux que du velours ! Et dire que j'en aurai un à moi, comme ça ! Oh ! je voudrais le tenir déjà dans mes bras !... Donnez-moi votre enfant...

D'instinct la jeune mère serra le bébé contre elle, comme pour le défendre, puis souriant de ce geste agressif, elle posa sur le bras de Jeanne Robert le petit amour potelé, rose et blanc, qui heureux d'être libre, lançait ici et là des coups de talon.

— Ça vous portera bonheur, madame.

— Merci, fit Jeanne, c'est Charles qui serait fier d'avoir un bébé beau comme celui-là.

Le nom de Charles fit rougir Lisette, elle regarda Aline.

— Monsieur Charles est donc marié ?

— Oui, répondit la jeune fille.

Et pour cacher à sa belle-sœur le trouble de la jeune mère :

— Je ne t'ai pas dit, Jeanne, que Lisette était ma payse ! Là-bas, nous l'aimions bien, elle venait travailler chez nous.

— Tiens, fit-elle, je t'ai apporté un souvenir de ce temps-là. Nous avons, chacun dans notre vie, des jours qu'il faut isoler pour les revivre seuls. Est-ce que ce jour-là tu ne fus pas heureuse?

— Oh! si, dit Lisette, en prenant la tasse que lui tendait Aline, ce fut un jour de bonheur.

Elle se rappelait cette promenade, de boutique en boutique, et la danse, au rapport de Bonnet; toute la journée, Charles et elle étaient restés ensemble, lui si timide qu'il n'avait même pas osé l'embrasser, pourtant elle l'aimait bien.

Comme les trois femmes allaient se séparer, avec la promesse de se retrouver quelquefois, puisque Lisette avait maintenant une place de lingère dans un hôtel, Jeanne se pencha sur le poupon et l'embrassa.

— De la part de mon Charles!

Elle dit cela gentiment, d'un air qui signifiait :
« Je devine ce que vous me cachez, mais je ne suis pas jalouse, et puis, Charles, lui, n'aurait pas commis une mauvaise action. »

Aline et Jeanne s'en revinrent un peu fatiguées, le printemps s'annonçait par une chaleur précoce.

— Je ne parviendrai jamais à comprendre, fit Jeanne, que l'amour puisse, selon le destin, mener une femme au Paradis ou en Enfer! Ah! chère petite sœur, quand vous verrai-je comme moi, en Paradis!

Aline tressaillit : *En Paradis*, n'était-ce pas ce qu'elle avait dit à Maurice, lorsqu'ils s'étaient penchés tous deux sur le grand bénitier de l'église de Saint-Nicolas, où ils avaient vu leurs visages rapprochés

sur l'eau morte, comme deux têtes de saints, unies dans les grisailles des verrières.

Mais le Paradis s'était fermé devant elle ! Jamais la pensée ne lui était venue qu'elle pourrait aimer encore ; elle ignorait que la vie est un perpétuel recommencement, que l'amour seul pourrait combler ce cœur vide, qui se jetait en pâture aux œuvres de charité. Pourtant Aline sentait bien que ce don était illusoire, et ne suffirait pas à remplir sa vie. Son travail ne la consolait point, aux heures de repos, des livres berçaient sa souffrance par l'écho d'autres souffrances, elle retrouvait ses propres douleurs décrites avec une émotion poignante : en pleurant sur les autres, elle pleurait sur elle-même.

Dans les réunions où Aline se rendait, pour sténographier les conférences féministes, elle retrouvait, formulées sous une forme abstraite, les revendications qui s'éveillaient dans son âme blessée : « Est-ce que la femme doit être l'éternelle propriété des parents et de l'époux ? Est-ce qu'ils ont le droit de jeter sur elle une emprise, qui asservit son corps, alors que son âme reste libre ? Par quelle aberration, dans un siècle où tout s'égalise et marche vers une fraternité plus humaine, la femme est-elle encore traitée par la loi, comme une esclave ou comme une enfant ? Qui la délivrera d'une morale, d'un code, faits à si piètre mesure ?

« Pourquoi réduire la vie à un conflit mesquin cruel, où s'usent toutes les énergies ? L'amour n'est-il point la source immortelle où bouillonnent toutes les vertus ? Qui donc a dit qu'entre l'homme et la femme qui s'aiment, tout est commun !... Rien ne peut être

commun, tant qu'ils n'obéiront pas à une loi commune!...

» Pour ces réfugiées, pensait Aline, que sera demain?... et pour moi?... »

IV

Cependant Aline n'était pas sans s'émouvoir un peu de l'attention que lui témoignait un des premiers employés de la librairie, Antoine Château, celui-là même qui était chargé du service de la province. Souvent, dans la journée, le jeune homme venait la trouver dans la pièce, où elle travaillait avec d'autres jeunes filles, pour lui dicter des mémorandums aux libraires, des communiqués aux auteurs ; quelquefois, sans qu'il eût besoin de lui apporter du travail, il s'asseyait près de la petite table d'Aline, et causait un moment avec elle.

Personne à la librairie ne semblait remarquer, plus qu'il ne convenait, qu'Aline était charmante ; elle se montrait bonne camarade sans familiarité, riant quand on racontait autour d'elle les potins du monde des lettres ; mais à personne elle ne parlait de sa vie et de sa famille. On savait seulement que le

père était un officier en retraite, et que sa marraine, madame Villebau, très connue et très admirée dans le monde des lettres, protégeait tendrement la jeune fille. Toujours vêtue de noir, il semblait vraisemblable qu'elle portait le deuil d'une parente très proche, sa mère peut-être. D'ailleurs, à Paris, la curiosité s'émousse vite, qu'importe le passé des gens avec qui l'on vit, c'est l'heure présente, la valeur actuelle, qui seule intéresse les Parisiens, tandis qu'en province, on aime à prendre un contact plus lointain et plus permanent.

Depuis le mois de février, Antoine Chateau semblait rechercher davantage les occasions de venir auprès de la jeune fille, de la saluer, de lui jeter un mot au passage, pour emporter un sourire. C'était un garçon de trente ans, assez joli homme, le teint clair, les cheveux noirs coupés en brosse, le visage fort régulier, des yeux gris, assez doux, mais qui se durcissaient, dès que l'homme du monde faisait place au chef de service.

Un après-midi, en rentrant de déjeuner, Aline trouva sur sa table de travail, près des feuillets sténographiés, quelques œillets. Elle avait avoué la veille à Antoine, en parlant de ces voiturettes qui stationnaient au coin de la rue, sa passion pour les fleurs.

L'ingénuité de ce cadeau, offert presque en cachette, la fit sourire comme du présent naïf d'un lycéen; elle jugea l'envoi sans autre signification qu'une politesse faite par un homme bien élevé à une camarade, et mit à son corsage les œillets violacés et pourpres. Si elle avait eu le moindre doute,

le sourire d'Antoine, quand il entra une heure après, eût suffi à renseigner Aline. Elle ne dit rien, mais respirant les fleurs, elle murmura :

— Comme elles sentent bon !

Un autre jour, en mai, la jeune fille trouva sur sa table, des narcisses pâles comme de petites étoiles, puis du muguet, qui lui apporta encore l'odeur des bois lorrains, mais elle n'osait plus piquer les touffes à son corsage, à sa ceinture. Elle s'alarmait à la pensée qu'Antoine pourrait se croire encouragé à faire d'autres avances, le seul envoi de ces fleurs n'était-il pas un aveu timide ! Pourquoi faire la coquette et laisser ce garçon rêver d'une affection impossible ? Les fleurs maintenant s'épanouirent et séchèrent dans un vase.

Quand il vit son troisième, son quatrième bouquet mourir là, Antoine crut que cette légère attention déplaisait à sa camarade, et il ne renouvela plus ses envois. Aline en eut un secret dépit ! Pourquoi elle n'en savait rien elle-même ? Si elle était contente d'avoir agi correctement, en arrêtant le jeune homme, au fond d'elle-même, la jeune fille était de mauvaise humeur, il lui semblait que, par une susceptibilité trop ombrageuse, elle avait écarté la sympathie d'un ami. Faudrait-il que toute sa vie, l'appréhension de l'amour vînt lui gâter les heures charmantes que pouvait lui procurer l'amitié d'un homme ?

Sa contrariété devint bientôt du dépit, Antoine évitait de lui parler en dehors du service ; subitement elle se trouva seule dans cette maison qui avait été, depuis deux ans, si accueillante pour elle. Quoi, lui aurait-elle déplu ? Aurait-il mal interprété son refus ?...

Aline ne comprenait rien à sa peine, son cœur était défendu par le souvenir du mort, qu'était-ce donc cet imperceptible tressaillement?... Une souffrance de sa coquetterie inconsciente?...

C'était le temps où son frère, en pleine lune de miel, apportait dans le petit logis de la rue Lepic la vision de son bonheur. Pour tous les amoureux, un baiser illumine le monde; Charles et Jeanne étaient si parfaitement heureux, qu'ils ne songeaient point que leur bonheur attristait, de sa lumière trop vive, la vie morte d'Aline. Par loyauté, et pour se mettre en garde contre elle-même, la jeune fille, malgré les tendres paroles de sa belle-sœur, détournait toutes ses pensées de l'amour. Elle avait résolu de se consacrer à son père, de lui rendre la vie douce; est-ce que sa tendresse vigilante, n'était pas le témoignage constant de sa reconnaissance?

Le frottement de son esprit, à ces esprits qui dépassaient le sien, avait achevé sa transformation. Elle ne regardait plus la vie avec des yeux bridés, elle se passionnait pour toutes les libertés morales réclamées en faveur de la femme; il lui semblait que bientôt, l'abîme, qui sépare la morale de l'homme et la morale de la femme, cesserait d'exister: de même qu'il n'y aurait plus qu'une même morale, de même il n'y aurait plus qu'un même honneur. Est-ce que sa marraine ne lui avait pas dit:

— Relève la tête, tu es une jolie âme et une honnête fille!

Oui, ceux qui l'aimaient, ceux qui la connaissaient, pouvaient l'estimer comme autrefois, mais les autres!...

Et le visage taciturne d'Antoine reparaisait dans sa songerie.

Quelques semaines s'écoulèrent, on était à la mi-juin. Madame Villebau, fatiguée par la vie de Paris, venait de partir pour Messein; Aline cette année, pas plus que les autres années, ne prendrait de vacances. Sa belle-sœur était grosse, et comme Charles devait partir en octobre pour faire son service militaire, la jeune fille, par prévoyance, cherchait à économiser tout ce qu'elle pouvait, afin de commencer bientôt la layette du petit enfant.

Un vendredi soir, avant de quitter la librairie, Antoine Château s'approcha d'Aline, et lui dit :

— Mademoiselle, j'ai reçu tout à l'heure, un coupon pour la dernière représentation de Wagner au Château-d'Eau, on jouera demain à sept heures et demie, *Tristan et Yseult*; voulez-vous me faire l'honneur d'accepter une place?

Aline l'écoutait, confuse, partagée entre le désir d'accepter tout de suite cette offre si simplement faite, et la crainte d'être indiscrete. Elle fit un vague geste qui signifiait un refus.

— Oh! je vous en prie, ne refusez pas ce que je vous offre. C'est une représentation unique. Vous entendrez Litvinne, Cortot dirigera l'orchestre. Je vous le répète, c'est la dernière représentation, il est impossible de se procurer des billets, toute la salle est louée.

Aline hésitait, *Tristan et Yseult*! l'admirable légende d'amour, tout ce poème de la passion, de la mélancolie et de la mort! Entendre cette musique, quelle joie pour elle!

— Je ne vous en priverai pas?... Bien vrai?... Mais une amie, une parente?... fit-elle.

Et déjà sa main s'avavançait pour prendre le billet qu'Antoine lui tendait.

— Je n'ai personne à qui je souhaite l'offrir plus qu'à vous, mademoiselle, ma mère vit en province, je suis seul.

— Eh bien, j'accepte, dit Aline enchantée.

Enchantée certes, mais était-ce seulement la perspective d'une belle soirée qui épanouissait son visage, ou bien la joie d'apprendre qu'aucune femme ne préoccupait Antoine?

— Alors à demain, mademoiselle, nous nous retrouverons, si vous le voulez bien, à sept heures devant le théâtre du Château-d'Eau.

— C'est entendu.

Ils se serrèrent la main pour la première fois.

Allons, ils passeraient une soirée fort agréable. La liberté de Paris lui permettait d'accepter, sans la moindre incorrection, ce tête-à-tête au théâtre, son père viendrait la chercher à la sortie, on inviterait Antoine à déjeuner, un jour que Charles et Jeanne seraient là, et les choses resteraient au même point.

Le capitaine, prévenu de l'invitation, avait approuvé sa fille.

— C'est un garçon sérieux?

— Oui, père, il est très estimé à la librairie.

— Eh bien, va, mon enfant, j'irai t'attendre à la sortie, tu me trouveras près du contrôle.

— Au revoir, papa.

— Au revoir, ma chérie, amuse-toi bien.

— Merci, père.

Elle s'était éloignée en lui jetant un dernier baiser.

La première personne qu'Aline aperçut en descendant du tramway, boulevard Voltaire, fut Antoine Château, qui faisait les cent pas devant le théâtre, en fumant sa cigarette, son mac-farlane entr'ouvert laissant voir l'habit qu'il portait avec aisance. Dès qu'il vit poindre mademoiselle Robert, le jeune homme s'avança, la salua, ravi de voir qu'elle avait quitté pour lui les vêtements noirs. Aline lui parut plus jeune fille encore, dans sa robe blanche.

— Vous êtes exquise, chuchota-t-il, quand l'ouvreuse les eut débarrassés de leurs manteaux.

— Chut, fit Aline, en levant son éventail, entre camarades, est-il besoin de se faire des compliments ?

— Vous ne les aimez donc pas ? murmura-t-il, tandis que la jeune fille le priait de lui boutonner son gant.

— Ils m'effarouchent... Entrons-nous ? demanda-t-elle pour couper court à une riposte courtoise.

— Comme vous voudrez... Nous serons très bien placés, je crois, ce sont deux fauteuils d'orchestre, nous verrons la scène et la salle.

Le théâtre commençait à se remplir, les fauteuils, les loges étaient encore vides, mais là-haut, toutes les petites places des galeries et de l'amphithéâtre étaient occupées par une foule attentive et déjà recueillie : beaucoup de jeunes gens, de jeunes filles, heureux d'avoir pu venir entendre ce que de rares privilégiés allaient écouter à Bayreuth. A côté de vieux messieurs en redingote, des jeunes gens en jaquette, en smoking, des militaires en tenue, des artistes en cote de velours, des jeunes femmes en léger décolleté, des

jeunes filles en blouses de soie claire ! Pas de chapeaux, mais sur le rebord des galeries, presque partout, des partitions ouvertes.

Dans les loges, des femmes en grande toilette entraient, les épaules nues. Au premier frisson, des écharpes de tulle, ou des boas de plumes blanches, entouraient leur cou, cachaient la profusion de bijoux, de fleurs, de diadèmes en brillants. Aline, debout devant son fauteuil, examinait cette salle merveilleuse et si vibrante.

D'une loge à l'autre, on échangeait ses impressions ; on ne parlait que de Litvinne, infatigable chanteuse que l'effort d'un soir n'épuisait pas, de Schutz et de Cortot ; on mettait en regard leurs mérites différents, on s'étonnait du brusque départ de Van Dyck laissant le rôle de Tristan à un acteur secondaire. Le théâtre était plein, inondé de lumière ; tout ce que Paris compte d'artistes, de mondaines, de grandes dames, était là. Aline, de temps en temps, se penchait vers Antoine, et lui désignant une personne dans une loge ou à l'orchestre.

— Qui est-ce ?

Souvent le nom ne lui disait rien, ou bien si Antoine appelait son attention sur une célébrité, elle regardait et quelquefois était déçue.

— Je ne l'imaginais pas ainsi.

Au premier appel des cors, un grand silence se fit dans la salle, les globes lumineux s'éteignirent au plafond, laissant les spectateurs dans l'obscurité. Un peu de lumière filtrait à travers le plafond à claire-voie qui couvrait l'orchestre, la scène allait resplendir au cœur de cette obscurité.

— Êtes-vous bien ? demanda Antoine à la jeune fille.

— Très bien, et puis je suis si contente !

Gentiment elle lui avait tendu la main pour le remercier à nouveau de son attention. Antoine la prit et voulut la garder dans la sienne, mais Aline se déroba. Recueillie, elle écoutait l'ouverture merveilleuse.

Le premier acte lui parut long ; elle était déçue. Quoi ! c'était ça, Litvinne ! la puissante Litvinne, la seule artiste qui pût chanter ce rôle écrasant d'Yseult, c'était cette femme énorme, à la figure poupine, aux bras trop courts, aux appas démesurés ! La poétique Yseult, l'amante mystique de ce Tristan trop frêle !... Il fallait donc fermer les yeux, écouter cette voix ardente, cette musique d'ouragan, prodigieuse pour elle, puisqu'elle évoquait, pour la première fois dans cette âme intuitive, la tempête, les voix de l'air, de la forêt, et des puissances obscures qui dominant le destin des hommes.

Autour d'eux, dans le remous de la foule, pendant l'entr'acte, c'étaient des pâmoisons, des comparaisons enthousiastes entre Paris et Bayreuth. On admirait le chant passionné de l'actrice, on critiquait les décors ; ceux que la musique avait vraiment enthousiasmés restaient silencieux, comme dans un temple. Aline regardait aller et venir autour d'elle, ces femmes transfigurées par leur parure.

— Comme elles sont belles ! murmura la jeune fille.

— Est-ce que vous les enviez, mademoiselle ?

— Moi ? non, je n'envie rien.

— Rien ? insista Antoine, ce n'est pourtant pas à

vingt ans, mademoiselle, que l'on se détache de tout ce qui peut rendre la vie si douce.

— Je ne rêve rien !

Elle murmura ces mots, comme si elle eût dit : « Laissons cela, ne parlons pas de moi. » Et sa lorgnette s'obstinait à examiner les plus jolies toilettes.

Le rideau se releva : Aline fut reprise par le charme de la musique. Dans un décor lunaire, sous des arbres que baignait une lumière diaphane, Yseult s'élança du palais de son époux vers Tristan qui accourt.

Alors plus rien n'exista autour d'Aline : le théâtre, le public, Antoine... tout disparut. Elle était suspendue aux lèvres des chanteurs, ne les regardait plus, elle les écoutait. Cette musique ne tenait-elle pas du miracle ? Elle a réveillé subitement le souvenir de son unique nuit d'amour. *Il est là, il revit, elle veut qu'il approche, qu'il l'enveloppe de ses bras...* Son cœur va mourir pour renaître sous ses caresses... Où est-elle donc ? Qu'importe, le temps est aboli, Maurice est là... C'est l'éternel chant d'amour qui recommence, le baiser, ce qu'il y a de plus grand, de plus poignant dans la vie... L'amour ! Non tu n'es plus Tristan, tu n'es plus Yseult, tu es Maurice, tu es moi... Elle assiste à ce dédoublement de son être, comme dans une hallucination, elle voit le bien-aimé, elle entend ses paroles, ses promesses... elle défaille comme Yseult dans ses bras... Ils s'aiment ; elle aussi a bu le philtre... puisqu'ils ont tout oublié pour être l'un à l'autre. Quelle nuit de songe et de délices ?

La magie continue... Dieu ! qui les a trahis ?... Tristan blessé... ah ! l'horrible vision... sur cette terre neigeuse, le râle du bien-aimé ! La nuit, les cris, sa

mère... Elle relève la tête, regarde comme une folle la scène illuminée, porte ses mains à sa bouche pour étouffer le cri qu'elle sent monter dans sa gorge, tout se confond pour elle : le drame ici, sa vie là-bas !... un soupir, et ses larmes coulent, coulent sans fin. Elle est impuissante à cacher sa douleur, qu'importe qu'à travers la nuit qui la couvre, on voie son visage mortellement pâle et baigné de pleurs ? C'est trop d'émotion, cette musique la déchire...

— Comme vous l'aimez ! murmure près d'elle, une voix qui tremble.

D'un souffle elle répondit :

— Il est mort...

.
.

Pendant l'entr'acte, Aline resta seule ; d'un geste elle avait refusé de sortir : ne rien voir, ignorer ce qui se passait maintenant autour d'elle, rester là, pleurer. Antoine était sorti aussitôt, un atroce déchirement s'était fait en lui, n'avait-il pas compris tout de suite qu'Aline en aimait un autre, qu'elle souffrait à cause d'un autre ! Mais lui aussi l'aimait, pourquoi se détournait-elle de lui ? Depuis longtemps il subissait le charme de cette amie, qui ne ressemblait à aucune autre femme, il aimait son âme que rien n'avait déflorée, sa pudeur, sa délicatesse, sa retenue de vraie jeune fille, il lui semblait que toute la poésie et la grâce de la jeunesse s'incarnaient dans celle qu'il adorait.

Il avait résolu d'en faire sa femme. Maintes fois, Antoine s'était approché d'Aline, voulant parler, lui avouer son amour ; le silence de la jeune fille et

puis cet anneau de fiancée, l'inquiétait. — Était-elle donc promise?... Alors, si elle était liée à un autre, à quoi bon parler? se disait-il. Pourtant, personne n'accompagnait la jeune fille, quand le soir elle quittait la librairie. Bien souvent, sans qu'elle puisse s'en douter, il l'avait suivie jusqu'à Montmartre, il connaissait son père, son frère, qui venaient quelquefois rue Vivienne, personne autre qu'eux ne vivait dans l'intimité d'Aline.

Que penser? D'où venait cette tristesse? Son naturel était enjoué, il le savait bien : Aline riait du rire frais des enfants. L'aurait-on fiancée malgré elle? L'imagination d'Antoine s'échauffait, il allait jusqu'à voir une victime puisqu'il avait la certitude de sa souffrance. Maintenant il savait tout... et il eût mieux aimé ne rien savoir. Ce flot de larmes, l'immense détresse qui la faisait sangloter à côté de lui, lui révélaient un amour qui allait au delà de la mort.

Il courait comme un fou, d'un bout à l'autre du trottoir. Une bête méchante lui pinçait le cœur... Ne valait-il pas mieux s'éloigner tout de suite, ne plus la revoir que d'être le témoin de ses larmes pour un autre. C'était trop cruel!

— Eh bien, oui, je m'en vais.

Antoine allait sauter dans une voiture, lorsque la sonnette de l'entr'acte avertit que le troisième acte allait commencer. Cinq minutes après il était assis à côté d'Aline.

La jeune fille n'avait pas bougé, son visage caché entre les mains; comme en prière, elle attendait là que le drame finit. Elle n'était plus spectateur, mais

acteur, et vivait, en cette minute, le paroxysme du désespoir et de la passion. Toute sa vie brûlait ; derrière elle, des cendres, la mort.

La mélopée du pâtre guettant l'arrivée de la nef, le son funèbre du hautbois lui firent relever la tête, ses yeux ne quittèrent plus la couche où Tristan, épuisé, attendait pour mourir l'arrivée d'Yseult.

Enfoncé dans son fauteuil, Antoine regardait ce profil délicat, ces joues brillantes de larmes, ces yeux dilatés par la frayeur. Elle eût inspiré alors un poème sur la douleur, tant son âme apparaissait blessée par cette musique déchirante. Comme il l'aimait ainsi, comme il souhaitait de prendre cette tête, de la coucher sur son épaule et de lui dire tout bas : « Pleure, pleure, mon amour te consolera. »

Puis aussitôt, une âpre colère le détournait d'Aline. Pourquoi ne l'avait-elle pas attendu ? Pourquoi avait-elle aimé ? Est-ce que son amour ne lui donnait pas un droit sur elle ?...

— Mais je divague, d'où me viennent des idées pareilles ? Eh bien, oui, elle l'aime encore... Allons, mon ami, prends-en ton parti, et ne va pas plus loin... Séparez-vous ce soir en bons camarades... ne tombe pas dans le roman pour y jouer le rôle de l'amant malheureux.

Sa raison ne le consolait pas : il eût voulu battre quelqu'un, briser quelque chose. A travers ses gants, il mordit sa main jusqu'au sang.

— Quand cette musique maudite finira-t-elle ? se disait Antoine, en regardant sa montre. Encore une demi-heure, un quart d'heure, dix minutes... Ah ! voilà le roi Marck ; allons, chante Yseult, chante

Tristan, et que le rideau tombe sur mon rêve comme il tombe sur vos cadavres... Allons, elle est à moi pour cinq minutes encore, et tout à l'heure, ce sera fini. Nos deux existences, ce soir, auront été rapprochées jusqu'à pénétrer leur secret, et puis demain, nous serons aussi étrangers l'un à l'autre que si nous ne nous connaissions pas... Étrangers? c'est impossible, je l'aime ! je l'aime !...

Aline se leva frissonnante, les applaudissements, les cris, le tumulte de la sortie, l'avaient arrachée au recueillement de son rêve. Son cœur battait à se briser : Maurice venait de mourir une seconde fois. Sans même s'en apercevoir, elle remit son chapeau, son manteau, plia son éventail, Antoine l'aidait ; ils allaient sortir, un remous de la foule les retint au vestiaire. Ils se regardèrent, tous les deux étaient tristes. Aline essaya de sourire, n'avait-elle pas pris l'habitude de cacher son chagrin?... Ce soir, elle s'était trahie.

— Me pardonnez-vous d'avoir gâté votre soirée ? murmura-t-elle. C'était plus fort que moi, je n'ai pas pu, cette musique m'a fait mal.

Antoine lui avait pris la main, il la regardait éperdument.

— Il faut que je vous parle, si vous saviez comme vous me faites souffrir.

Autour d'eux les gens descendaient, sans prendre garde à leurs paroles. Antoine retint la jeune fille.

— Si vous vouliez...

Il n'acheva pas, Aline secouait la tête.

— Je ne peux pas... je ne peux pas, murmura-t-elle.

— Oh ! ne me quittez pas ainsi... Si vous saviez comme je vous aime, vous ne refuseriez pas d'être ma femme...

Dans la gorge de l'enfant, s'étranglait le même refus étrange.

— Je ne le peux pas...

Elle avançait, poussée par le flot. En bas, près du contrôle, le capitaine Robert, anxieux, regardait descendre les spectateurs ; Aline lui fit un signe, déjà il s'avançait vers eux.

— Père, je te présente monsieur Antoine Chateau.

Les deux hommes se serrèrent la main. Antoine, s'inclinant devant le capitaine Robert, et sans se soucier de ce que sa démarche avait d'incorrect, à cette heure et à cet endroit.

— Monsieur, j'aime votre fille ; ma mère, dans quelques jours, aura l'honneur d'aller vous demander sa main.

Et prévenant tout refus, toute protestation, il prit ses jambes à son cou et s'éloigna.

— Dis donc, Aline, mais il est fou, ce garçon !

— Non, père, il m'aime.

— Et toi ?

— Oh ! père, dit-elle en se serrant contre lui, tu sais bien que mon cœur est mort.

— Alors, pourquoi es-tu si troublée, mon enfant ?
Le père souriait dans sa barbe, Aline confuse baissait la tête.

— Crois-tu vraiment que ton cœur soit mort ?

— Je ne sais plus, murmura-t-elle.

V

La nuit, pour tous deux, fut agitée. Au lieu de paresser, comme elle avait coutume de le faire, chaque dimanche matin, Aline se leva, fit sa toilette : ils devaient aller déjeuner chez Charles.

— Père, veux-tu m'excuser auprès de mon frère et de ma belle-sœur, j'ai besoin de marcher, de penser toute seule. Demain, je me retrouverai à la librairie avec Antoine, il faut que je prenne une résolution, il est impossible de lui laisser un espoir plus longtemps. Je veux réfléchir.

— C'est bien, mon enfant, fais ce que tu crois devoir faire, mais si tu n'aimes pas ce garçon, le plus simple serait encore de lui écrire que tu ne crois pas pouvoir encourager la démarche de sa mère.

— S'il demande pourquoi?... Il voudra savoir ce que je lui reproche, car il ne croira jamais que c'est par estime pour lui, que je l'écarte de moi.

— Rien ne te force à t'expliquer... ou bien donne une réponse évasive.

Aline secouait la tête.

— Non, cela ne suffira pas pour tout rompre entre nous.

— Tu ne peux pourtant pas dire à ce monsieur, pourquoi tu le refuses?

Aline resta silencieuse. Cette pensée l'obsédait. Ah ! si Antoine lui était indifférent, se serait-elle préoccupée de cette recherche? Mais...

— Eh bien, demande un congé, d'urgence, au directeur; allons-nous-en où tu voudras. S'il n'est pas sot, il comprendra que tu ne veux pas donner suite à ses projets.

— Il s'obstinera.

— Alors, ma chérie, si tu es si persuadée que ce garçon tient à toi, laisse aller les choses.

— Quoi ! que je m'expose à le laisser tout découvrir... à ce qu'il me juge sur ce qu'on lui apprendra!... Oh ! mon père, pas ça.

— Je ne te conseille point de mentir, Aline, ce serait indigne de toi et de moi ; je te dis, remets à la destinée le soin d'arranger ta vie. S'il t'aime, qui sait ce qu'il fera?

— Oh ! que dis-tu?... Pourquoi faire luire un espoir à mes yeux?... Tu sais bien qu'un homme, entre son amour et son orgueil, n'hésite pas... Celui-là, pas plus qu'un autre n'aurait le courage d'être heureux.

Ils se turent, puis Aline ayant mis son chapeau, noué sa voilette, revint embrasser le capitaine.

— Au revoir, père, à ce soir ; je rentrerai dès que je saurai ce qu'il est de mon devoir de faire.

— Au revoir, mon enfant, que la pensée de ton vieux reste avec toi. Relève la tête, ne rougis point... Tu sais qu'à mes yeux tu es restée pure comme autrefois... N'écoute que ta conscience, mais pense que le bonheur frappe à notre porte, et qu'avant de mourir, je voudrais bien le voir entrer.

Le père et la fille s'embrassèrent tendrement, puis Aline, résolue, partit. Elle s'en allait au hasard, cherchant la vision claire de son devoir — ne pas mentir, et ne pas s'humilier — ne pas repousser l'amour qui venait. — Mais comment l'accueillir ? Toute sa vie se jouait dans ce débat loyal, entre son cœur et sa conscience.

Au fond d'elle-même des voix se disputaient chacune apportant un argument passionné.

— Sois prudente, disait l'une, habitue-le à cette idée que tu ne veux pas être à lui... excite-le par tes refus et par ta coquetterie ; la joie d'être à toi un jour lui fera tout pardonner.

— Non, reprenait une voix ferme, tu ne dois pas jouer avec un cœur qui s'offre si sincèrement ; dis-lui la vérité, et s'il t'aime, à lui de choisir.

— Qu'il choisisse... Ah ! ah ! fit une voix ironique, ce ne sera pas long... Crois-tu qu'il te veuille pour femme ?... On n'épouse pas une fille qui a été la maîtresse d'un autre !

— Sa maîtresse ! Non, sa fiancée et sa femme, interrompit l'une des voix. Qu'on te juge sur les apparences, qu'on te calomnie encore, rien ne peut empêcher que tu fus, dans le don de toi-même, aimée comme une épouse ; sois fière. Le crois-tu donc irréprochable ?

— Est-il tenu de t'avouer son passé ! murmura une voix insidieuse... Non, tu ne lui demanderas rien. De quel droit va-t-il t'interroger ?... Sèche tes larmes, tu vois bien que tu l'aimes déjà. Laisse-toi aimer, vous êtes quittes.

— Non, non, n'accepte pas le bonheur au prix d'un tel silence, à chaque instant, tu tremblerais de voir ton secret découvert, il pourra s'indigner d'un mensonge, et les siens, sa mère, te haïront pour le scandale qui s'attache à ton nom !

— Oh ! murmura Aline bouleversée, qui me dira ce qu'il faut faire... Qui aura pitié de moi ?... Je ne veux pas laisser mourir ce bonheur qui se présente. Maurice a emporté dans sa tombe mon premier amour, mais est-il impossible qu'un autre amour naisse à présent ?... Antoine m'est déjà cher. Mon Dieu, que faire, dites-le-moi, c'est trop souffrir, n'aurez-vous pas pitié !... Il faut que je parle... Cesse de me tromper, pauvre cœur, malgré toi je parlerai. Je suis trop faible pour garder toujours ce secret qui, devant lui, me pèse comme une faute... Oui, pour me taire, il faudrait plus d'orgueil... Mais saura-t-il comprendre, qu'il faut bien l'aimer, pour oser un pareil aveu.

Elle errait à travers les rues. La voilà devant le musée du Louvre ! Les pas qui devançaient les siens l'entraînent machinalement. Elle entre, elle passe aveugle au milieu des galeries peuplées de nobles statues, de tableaux qui tous magnifient la beauté, la gloire, le plaisir, l'amour ; ses yeux parcourent les murailles...

— Tiens, qu'est-ce cela ?...

Son cœur bat, elle approche... Qui donc la regarde?... Ces yeux étonnés, ce visage naïf, ce bandeau bleu qui fixe les cheveux, ce tablier retroussé et cette cruche au bras... Le voilà donc l'original, le Greuze qui lui révéla jadis l'amour de Maurice, *la Cruche cassée*!... Quelle prière muette... *la Cruche cassée*!... Ah ! petite sœur d'autrefois, dont le destin fut le mien ! Si rieuse et si douce, tu fis aussi le don de toi-même... Était-ce au mendiant d'amour ? Était-ce à ton berger ?... Qu'importe, tu l'aimais, celui qui te ravit cette fleur... Dis, qu'as-tu fait, qu'es-tu devenue ?... L'autre, celui qui est venu plus tard, t'a-t-il repoussée... As-tu connu la honte de celles vers qui je vais, chaque dimanche ? Ou bien t'a-t-il conduite à son foyer, t'a-t-il dit : « Viens, j'oublierai parce que je t'aime plus que moi-même, plus que mon orgueil, plus que les miens, tu seras la mère de mes enfants... » Dis, petite sœur lointaine, est-ce toi qui là-bas, aïeule respectée, regarde et embrasse près de Lui, ta fille *l'Accordée* qui s'en va du village ?...

Autour d'Aline, des visiteurs se pressent, admirant dans sa grâce et sa fraîcheur éternelle, l'enfant qui vient d'aimer.

— Ne trouvez-vous pas, dit quelqu'un derrière la jeune fille, que le scepticisme du XVIII^e siècle, est le premier pas vers une morale plus équitable ?... Greuze, en donnant à cette fillette, une telle candeur, veut-il dire que l'amour ne ternit pas la pureté ?... Quel amant ne lui pardonnerait ce baiser défendu ?

— Ce n'est point un pardon que je veux, murmura Aline.

Assise sur le coin d'une banquette, avant de quitter le musée, elle griffonna ces mots au dos de sa carte :

« Venez demain soir, je veux vous dire devant mon père pourquoi je ne peux pas être votre femme. »

VI

Après une journée d'anxiété et de malaise, le capitaine Robert rentra rue Lepic. Au lieu de se déshabiller, comme il avait coutume de le faire, il remplaça sa redingote de service par un veston, et, bourrant sa pipe d'écume, qu'il ne fumait qu'aux grands jours, il attendit Antoine Château.

A la veille d'une bataille, jadis, était-il plus ému, quand il se demandait s'il rentrerait avec sa compagnie, ou si les camarades iraient le ramasser parmi les morts. Aujourd'hui, quel malaise ; il appréhende ce qui va se passer entre Antoine et sa fille ?

Il grince des dents et... tant pis, le bout d'ambre est brisé ! adieu, pauvre pipe culottée avec tant de soin, depuis dix ans ; il la jette dans un coin, et s'accoude à la fenêtre. Aline l'a prévenu de sa résolution de tout dire à Antoine ; le capitaine Robert ne peut qu'ap-

prouver sa fille, cette loyauté est bien dans son caractère, un mensonge serait indigne d'elle.

— Mais s'il allait se permettre une réflexion qui ne me convienne pas ; une, deux, je vous flanque mon billet qu'il ne sera pas long à déguerpir, murmure le père.

Accoudé à sa fenêtre, le capitaine regarde ce Paris où il vit en provincial ; on ne distingue plus que des silhouettes confuses. Là-bas, ce pointillé lumineux semble refléter dans une eau noire les routes célestes qu'illuminent les étoiles. Que lui importe Paris ; sa ville à lui, c'est Gondreville, la petite maison, le jardin, les bois, la rivière ; c'est sa fille qui s'étiole près de la mère !

Toute son existence de soldat, le drame qui a détruit la famille, passent devant ses yeux ! Ici au moins le silence les protégeait, personne ne pouvait par-dessus le présent regarder ce que le passé cachait : mais tout à l'heure, quelqu'un saura, quelqu'un jugera Aline, et un peu de leur douleur ira par ricochet, frapper celui-là. Que pensera-t-il ! que fera-t-il ? Attendre de lui de l'indulgence ou de la grandeur d'âme !... Il est encore bien jeune. Comment a-t-il été élevé ? Sa mère, fut-elle intelligente et bonne, ou bien fut-elle imbue des préjugés de province ! Est-ce un faible, un résolu ? Entre quelles mains, ma pauvre Aline va-t-elle confier son secret ?

Il regarde la pendule.

— Allons, dans cinq minutes il sera là, si tu es impatient, mon garçon, de tirer la chose au clair, je suis aussi pressé que toi d'en finir... Et elle ? Décidément dans la vie, il y a des moments qui sont abominables.

On sonne.

Le père sent un frisson lui courir le long de l'échine : d'un pas lourd, il va vers la porte du vestibule et tousse pour assurer sa voix. Qui entrera par cette porte ? La joie ou la souffrance ?...

Antoine, très pâle, est devant lui son chapeau à la main. Il salue le capitaine et bredouille quelques mots. Le père silencieux lui fait signe d'entrer et, derrière lui, ferme la porte, puis la fenêtre. Personne ne doit les entendre.

Antoine suit, dans la pénombre, les gestes lents de son hôte ; il espérait qu'Aline elle-même viendrait lui ouvrir, et d'un mot lui expliquerait le motif de son refus. Alors il défendrait son espoir, il saurait la convaincre. Qu'est-ce qui pouvait les séparer ? le souvenir d'un mort ! Non la vie et l'amour sont plus forts que la mort. Il parlerait, il faudrait qu'elle l'entendît, il lui arracherait une promesse. Mais il la voulait, dût-il attendre des mois, des années, il la verrait un jour à son foyer. Sans elle, la vie lui serait odieuse. L'amour remuait en lui des forces inconnues ; c'était un doux, un tendre, et voilà qu'hier, une colère terrible l'avait pris au reçu du billet, quand il avait pressenti un mystère dans la vie d'Aline. Mais la nuit avait endormi sa fureur, il s'était levé avec l'espoir, toute la journée s'était passée dans l'attente de cette minute, qui allait décider de sa vie, et voilà qu'au seuil de ce logis, l'air soucieux du père, l'absence de la jeune fille réveillaient tous les mauvais pressentiments.

Pourquoi ce silence ?... Pourquoi tant de précautions ?

Le capitaine Robert a fini sa ronde, il va vers Antoine, le prend par le bouton de sa jaquette, lui frappe sur l'épaule, le regarde entre les yeux.

Le jeune homme atrocement gêné, n'ose plus respirer; que va-t-on lui dire?

Le père parle, sa voix s'étouffe en chemin; évidemment il lui en coûte de prononcer ces étranges paroles :

— Monsieur, vous êtes un galant homme, vous me faites l'honneur de vouloir entrer dans ma famille, je vous en remercie. Aline désire vous dire elle-même, pourquoi elle ne croit pas devoir accepter une recherche qui la touche profondément. Mais avant de l'appeler, je viens vous demander votre parole : quel que soit votre sentiment à notre égard, aussitôt que cette porte se sera refermée sur vous, vous oublierez ce que ma fille aura pu vous dire.

— Vous avez ma parole, monsieur, mais je vous en prie, vous me voyez à la torture... Parlez, parlez... Qu'y a-t-il entre nous qui nous sépare?...

— Elle va vous le dire... soupira le père.

Du même pas lourd et lent, il s'appuie au mur et s'en va vers la chambre de sa fille, l'entr'ouvre, appelle :

— Aline!... Aline, viens, mon enfant.

Antoine fit un pas vers la jeune fille, quand il la vit apparaître éclairée par la lampe, les yeux rouges de larmes, le visage affreusement pâle. Les mains s'appuient et tremblent sur le dossier d'une chaise, Antoine voit que l'anneau n'est plus à son doigt.

Aline hésite. Il est temps encore : si elle veut se taire, c'est le bonheur certain qui s'offre à elle, c'est

l'amour, c'est tout ce qu'elle a perdu et qu'en cet instant elle retrouvera. Que lui demande-t-il, lui ? Qu'elle se laisse aimer, la voix secrète dit : « Exauce-le donc ! » Aline se raidit contre cette voix tentatrice... Elle s'est rapprochée de son père, comme pour réclamer à cette heure solennelle, sa protection. Elle parle.

— Pour que vous ne pensiez plus jamais à moi, pour qu'il ne vous reste aucun regret de mon refus, Antoine, j'ai voulu vous dire devant mon père qui, lui, connaît toute ma vie, que je ne puis être votre femme... parce que... j'ai aimé un autre homme... et que cet homme a été mon...

Elle n'acheva pas, un cri d'Antoine l'arrêta :

— Taisez-vous !... vous m'arrachez le cœur, c'est impossible... je suis fou... vous n'avez pas fait cela !... vous voulez m'éprouver... mais vos yeux, vos lèvres, votre corps, tout me dit que ce n'est pas vrai... n'est-ce pas, fit le malheureux, en se tournant vers le père, ce n'est pas vrai, cela ne peut pas être vrai ?

— Je ne mens pas, murmura Aline, chancelant entre les bras de son père qui, pâle comme un mort, sentait dans sa main s'enfoncer les ongles de sa fille.

— Mais vous, vous, son père, vous la laissez s'accuser... c'est faux, défendez-la !

— Elle a aimé... c'est vrai ! mais ce qu'elle ne vous dit pas, c'est que cet homme devait être mon fils, si la mère égarée, folle, ne l'avait tué...

Les mots, en s'échappant de sa gorge, semblaient l'étrangler. Antoine avait reculé jusqu'à la porte.

La mère l'a tué !... Ils étaient donc criminels !...

Aline voulait donc être pour lui un objet d'horreur ! Ses mains tendues vers la jeune fille l'implorèrent et la repoussaient tour à tour. Quelle fatalité s'abattait sur lui !... Il voulait tout savoir... qu'on le crucifiât donc jusqu'au bout, mais qu'il sût de quel mépris il pouvait couvrir le souvenir de celle qu'il adorait...

— Vous n'entendez donc pas, fit le père d'une voix menaçante, que cet homme devait être mon fils, qu'elle était sa fiancée, et que c'est la mère qui a brisé leur vie... D'ailleurs, fit-il, en voilà assez, partez, vous savez tout... vous voyez bien que cette émotion la tue... Ma fille est à moi !... Allons... partez... partez...

Antoine ne bougea pas.

— Qu'attendez-vous ?

— Quelle me dise de partir ! murmura-t-il.

Aline, d'une voix étouffée, le visage voilé par ses mains qui cachaient ses larmes :

— Allez, cherchez une autre femme qui vous donnera le bonheur que j'aurais voulu vous donner, cherchez-la sans regret...

— Sans regret !... Mais vous ne savez donc pas combien je vous aime, combien j'ai adoré votre grâce, votre pureté, sanglotait-il, à genoux devant la jeune fille... Depuis un an, il ne s'est point passé de jour que je n'aie rêvé vous voir dans ma maison... J'attendais, j'avais peur de vous déplaire... je voulais faire votre existence meilleure, plus large, et je vous voyais si courageuse au travail, si sérieuse, si sage...

— Mais, elle est encore tout cela, mon garçon,

tonna le capitaine, et je m'en porte garant ! Croyez-vous donc que si ma fille n'était pas digne de tous les respects, moi son père, moi un vieux soldat, je serais là pour la protéger et pour la consoler !

— Oh ! père, père, emmène-moi, suppliait Aline, je n'en peux plus...

Penché sur sa fille, le père doucement l'embrassait, la relevait pour la conduire dans sa chambre. D'un geste énergique il fit signe à Antoine qu'il n'avait plus qu'à se retirer, que tout était fini entre eux.

— Eh bien ! non, je ne partirai pas, fit celui-ci, en se jetant sur la main d'Aline : je ne peux pas partir, je l'aime plus que tout au monde ! Je la veux !... Que m'importe le passé, aujourd'hui est à moi. Est-ce que moi aussi, avant de la connaître, je n'ai pas donné à d'autres mon cœur et ma chair ?... Oui, oui... Mais quand même, ce n'est pas la même chose !

— Ah ! fit le père, nous y voilà bien, ce n'est pas la même chose !... Si pendant des siècles, on avait appris aux jeunes filles qu'elles ont le droit d'exiger la pureté de leurs maris, et qu'elles peuvent mépriser celui qui vient à elles après avoir pollué sa jeunesse, peut-être que l'homme qui se juge, et qui juge la femme, ne dirait pas aujourd'hui : « Ce n'est pas la même chose !... » C'est avec des phrases comme celle-là, qu'on se fait la part belle, et je voudrais bien savoir, pourquoi l'une est coupable, si l'autre reste innocent !... Non certes, ce n'est pas la même chose ! L'enfant qui se donne, le fait par amour, tandis que l'autre !... Ah ! ah ! fit-il avec un rire où tremblait sa colère, l'homme de cœur qui approche

sa fiancée, devrait d'abord lui demander pardon de ce qu'il a fait, avant de la connaître!...

— Aline, je vous aime, je ne veux pas vous perdre. Vous serez mienne, n'est-ce pas? S'il le faut, je briserai avec les miens, mais ne me repoussez pas, j'aime mieux souffrir près de vous que d'être malheureux sans vous!

— Demain, Antoine, vous regretterez peut-être ces paroles.

— Non, non, demain, je vous le jure, ne m'arrachera pas à vous.

— Mais que direz-vous à votre mère?

Antoine s'était relevé, il était debout devant la jeune fille dont le regard anxieux suivait toute sa pensée.

Il baissa la tête et se tut.

— Vous voyez bien que c'est impossible, dit-elle doucement, en essuyant ses yeux; je ne serais pas votre femme, Antoine, si votre mère ne doit pas m'accepter pour fille!... Dans l'épreuve, mon père m'a soutenue, défendue, protégée, comme un ami loyal et fidèle : je n'épouserai que l'homme qui après lui, me témoignera la même estime, et m'assurera la même protection. Je ne veux pas qu'un jour, votre mère me reproche de lui avoir volé l'affection de son fils.

— Elle a raison, murmura le capitaine.

— Que votre volonté soit faite, je vais la chercher! Si dans huit jours, je ne suis pas revenu, c'est que...

— Adieu, soupira la jeune fille.

— Mais va donc, imbécile, fit le capitaine, et reviens vite, tu ne vois donc pas qu'elle t'aime!

Antoine, hors de lui, avait saisi les mains d'Aline et les couvrait de baisers.

— Me pardonneriez-vous jamais, ce que vous avez souffert ce soir ? murmura-t-il.

— Si je suis un jour votre femme, murmura-t-elle, je ne me souviendrais que de votre souffrance à vous, pour vous la faire oublier.

VII

Les deux premiers jours de la semaine passèrent assez vite. Antoine, parti le mardi matin, ne pouvait arriver chez sa mère, en Auvergne, que dans la soirée, il aurait encore un assez long trajet à faire en voiture.

Le mercredi soir, Aline courut chez madame Villebau, qui était par hasard à Paris; elles dînèrent ensemble. En quelques mots la jeune fille mit sa marraine au courant de l'événement qui bouleversait sa vie.

— Ma pauvre enfant, fit madame Villebau, il faut que tu l'aimes, pour avoir consenti à un pareil aveu.

— C'était mon devoir, marraine.

— Oui, mais il y a des blessures qu'on ne guérit pas. Une femme, dans les bras d'un homme, oublie que d'autres femmes ont reçu de lui les mêmes caresses; un homme, lui, n'oublie pas... Enfin, il t'a donné là une grande preuve d'estime et d'amour, si tu deviens

sa femme souviens-t'en. Sur dix amoureux, un seul peut-être était capable de faire ce que fait ce garçon.

— Je tremble que sa mère ne refuse de venir ! soupire la jeune fille.

— Qui sait ! Si elle aime son fils, répondit madame Villebau, par amour pour lui, elle acceptera tout, c'est à toi de l'en récompenser. Entre femmes, on se comprend à demi-mot ; sois bonne, rends-les heureux, elle te remerciera du bonheur que tu donneras à son enfant.

— Vous croyez, marraine, que malgré le passé, nous pourrions être heureux ?

— Oui, parce qu'il t'aime pour toi, non pour lui-même.

— Eh b'en ! mam'zelle Aline, fit Sophie, je chanterai donc à vos noces, et je ferai encore b'en un tour de valse, pardon, excuse, si le capitaine veut b'en de la cantinière pour ouvrir le bal.

— Comme vous êtes bonnes, dit Aline, en embrassant les deux femmes qui avaient été mêlées si tragiquement à son existence.

— La vie répare le mal qu'elle t'a fait, mon enfant, je me réjouis avec toi.

Elles restèrent silencieuses, leur pensée s'était envolée vers la tombe de Maurice.

— Vous la fleurirez pour moi, implora l'enfant en quittant sa marraine.

Le lendemain matin, pendant qu'Aline achevait de s'habiller, on entendit sonner précipitamment les trois coups de la concierge.

— Mademoiselle Aline, c'est une lettre pour votre père, très pressée ; comme il était parti avant l'arrivée du facteur, je vous l'ai montée tout de suite.

— Bien ; merci, madame Claude.

La concierge avait glissé sous la porte l'enveloppe blanche ; Aline la ramassa en tremblant. Était-ce une lettre d'Antoine ? S'il écrivait à son père, c'est que madame Château se refusait à venir... C'était fini ! Elle regarda l'écriture que d'abord elle ne reconnut pas. Comment, c'est le timbre de Gondreville ! l'écriture de sa mère ! Sa mère leur écrit, il y a un malheur ! Suzanne...

Aline veut savoir tout de suite, elle déchire l'enveloppe et lit :

« Le docteur sort d'ici. Il n'y a plus d'espoir pour Suzanne que dans un rapide changement d'air. Elle s'en va d'avoir vécu où nous avons trop souffert ; ce pays est empoisonné !... Le docteur dit qu'elle ne peut plus vivre séparée de son père, qu'elle vous aime trop, qu'elle en meurt.

» Je ne veux pas que ma fille meure. Peut-être ne pouvez-vous me pardonner ce que je vous ai fait souffrir, pourtant j'expie misérablement mon orgueil, et aujourd'hui en vous abandonnant ma Suzie adorée, je vous supplie de ne pas me chasser de son cœur, comme j'ai voulu, hélas ! vous chasser du sien.

» Qu'Aline me remplace auprès de sa sœur. »

— Suzie en danger de mort !... La consommation depuis deux ans la minait. C'est donc vrai qu'on ne brise pas la famille, sans que l'un des membres en meure ! Pauvre petite.

Aline se hâte, court au magasin, où le père a repris son travail, lui tend la lettre.

Il reste soucieux ; de grosses larmes sourdent sous ses paupières. Mais on les regarde, il se raidit, et tirant une feuille de son calepin, écrit :

« Attendons Suzanne immédiatement.

» ROBERT. »

— C'est tout ? père !

— Oui, tout... Nous verrons après, quand mon enfant sera sauvée.

— Oh ! père, pardonne lui... Il y a longtemps que j'ai pardonné.

— Ce n'est pas l'heure encore... Si ma fille doit mourir...

Il n'acheva pas, fit demi-tour et, impassible, à travers les rayons, continua sa tournée.

Le jeudi s'écoula, puis le vendredi, le samedi encore. Point de nouvelles de Suzie et rien d'Antoine. Les heures sont de plus en plus mornes. Aline s'affole à l'approche du huitième jour.

Enfin le samedi soir, comme le père venait de rentrer, on sonna.

— Qui vient nous déranger à ces heures-ci ? fit le capitaine, feignant l'indifférence.

Aline d'un bond fut à la porte.

— Une dépêche, père ! C'est de lui, il revient ! j'en suis sûre !

Ses doigts brisèrent le papier, elle lut :

« Ma bien-aimée Aline, demain je serai à Paris. Je vous amène maman.

» ANTOINE. »

— Je te le disais bien qu'il reviendrait!... Allons, sois heureuse, petite!... Comment! encore un coup de sonnette! Est-ce qu'on dérange ainsi les gens qui sont heureux...

Aline s'arrachant des bras de son père, le visage illuminé, courut ouvrir à nouveau la porte.

— Qui que tu sois, pensa-t-elle, sois le bienvenu ce soir.

Dans l'ombre de l'escalier, elle aperçut, accotée au mur, une femme amaigrie, vieillie, méconnaissable. Elle soutenait dans ses bras une fillette enveloppée de plaids. Les trois femmes se regardèrent, interdites. Aline étouffa un cri, la mère voulut parler, sa voix s'étranglait dans la gorge.

— La voilà... Sauvez-là... Adieu, murmura-t-elle.

— Non, mère, restez, votre place est ici.

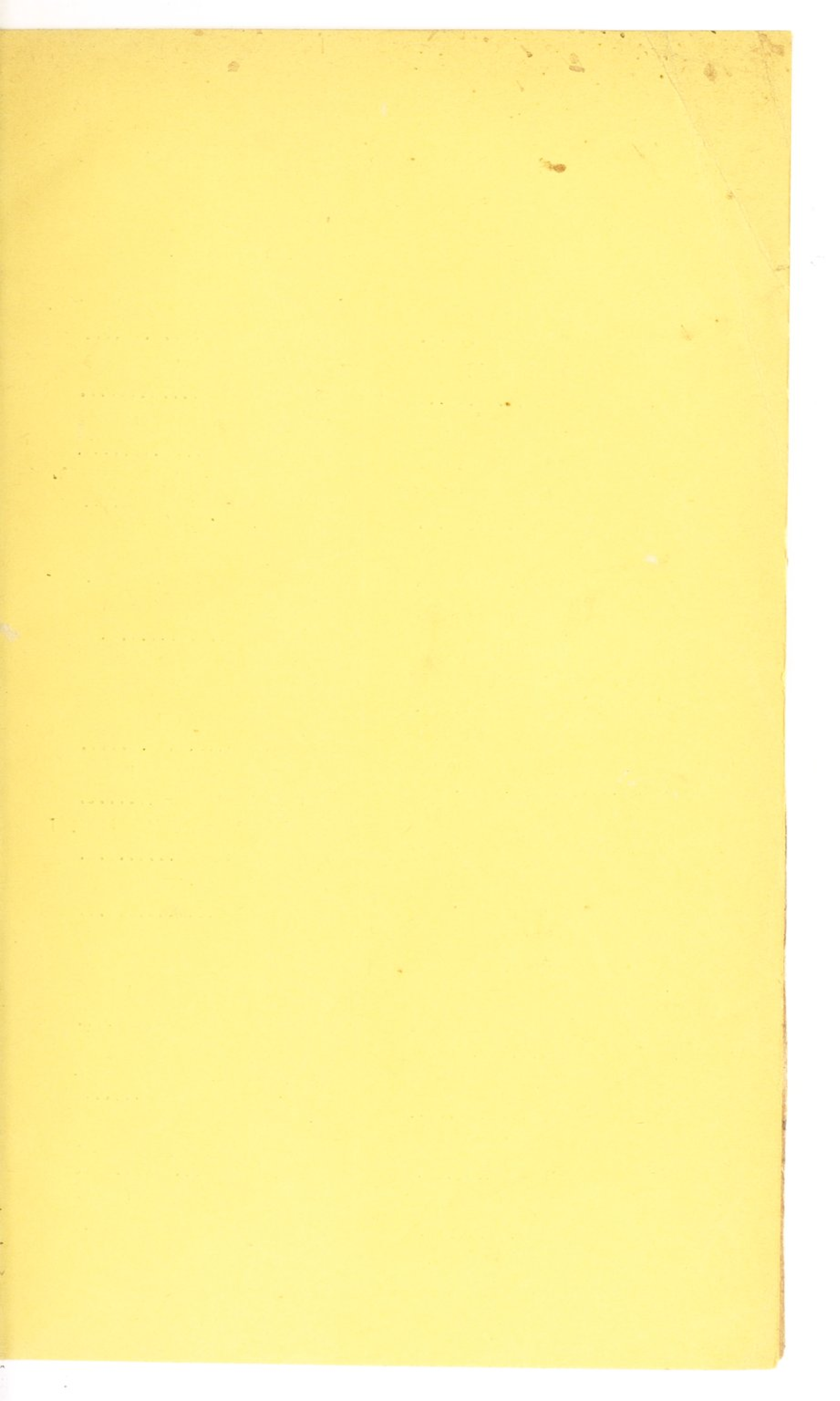
Aline a saisi l'enfant, et retient madame Robert.

— Sans vous, reprit-elle, Suzanne ne guérirait pas.

Et de sa voix extasiée, de sa voix que personne n'avait plus entendue depuis les jours heureux de Gondreville, elle appela le capitaine, avec l'accent traînant de sa chère Lorraine:

— Papa! quel bonheur! c'est maman, c'est not' Suzanne qui s'en reviennent chez nous.





DERNIÈRES PUBLICATIONS

Format in-18 à 3 fr. 50. le volume.

ADOLPHE ADERER	vol.	GÉRARD D'HOVILLE	vol.
L'Inévitable Amour.....	1	L'Inconstante.....	1
CLAUDE ANET		ANDRÉ LICHTENBERGER	
Les Bergeries.....	1	Les Centaures.....	1
G. D'ANNUNZIO		PIERRE LOTI	
Les Victoires mutilées....	1	Vers Ispahan.....	1
- AUTEUR DE « AMITIÉ AMOUREUSE »		COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES	
O Joie d'aimer.....	1	Le Visage émerveillé.....	1
RENÉ BAZIN		PIERRE DE NOLHAC	
Contes de Bonne Perrette	1	Louis XV et Madame de Pompadour.....	1
RENÉ BOYLESVE		RICHARD O'MONROY	
L'Enfant à la Balustrade	1	O Nature !.....	1
FERDINAND BRUNETIÈRE		CHARLES PETTIT	
Variétés Littéraires.....	1	Les Amours de Li Ta Tchou	1
JEAN CHANTAVOINE		JEAN REIBRACH	
Correspondance de Beetho- ven.....	1	Les Sirènes.....	1
GUY CHANTEPLEURE		GEORGE SAND	
L'Aventure d'Huguette ..	1	Souvenirs et Idées.....	1
LOUISE CHASTEAU		GEORGE SAND et GUSTAVE FLAUBERT	
Ames d'Autrefois.....	1	Correspondance.....	1
PIERRE DE COULEVAIN		VICTORIEN SARDOU	
Sur la Branche.....	1	La Sorcière.....	1
JEAN DORNIS		MATHILDE SERAO	
Le Théâtre Italien contem- porain.....	1	Histoire de deux Ames... 1	
MADAME OCTAVE FEUILLET		IVAN STRANNIK	
Le Délaiissé.....	1	L'Ombre de la Maison....	1
MARY FLORAN		MARCELLE TINAYRE	
Cousins Germains.....	1	La Vie amoureuse de Fran- çois Barbazanges.....	1
ANATOLE FRANCE		LÉON DE TINSEAU	
Cranquebille.....	1	Le Secrétaire de Madame la Duchesse.....	1
		ÉMILE VEDEL	
		L'Ile d'Épouvante.....	1

